UNIV. OF ARIZONA
PQ2603.O6 A5 1913 mn
Bordeaux, Henry/Annette et Philibert, La
3 9001 03895 0245

Lady Whitehead

Effad

July 19 14

LA NOUVELLE CROISADE

Il a été tiré, de cet ouvrage,
cinquante exemplaires sur papier de Hollande
tous numérotés

DU MÊME AUTEUR

OMANS ET NOUVELLES

La Maison.
La petite Mademoiselle.
La Neige sur les pas.
Le Carnet d'un Stagiaire.
La Robe de laine.
La Croisée des chemins.
Les Yeux qui s'ouvrent.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.
La Peur de vivre.
Le Pays natal.
La Voie sans retour.
L'Amour en fuite.
Le Lac noir.
Jeanne Michelin.

ESSAIS DE CRITIQUE ET VOYAGES

La Vie au théâtre (1re, 2e et 3e séries)
Portraits de femmes et d'enfants.
Paysages romanesques.
Pèlerinages littéraires.
Vies intimes.
Ames modernes.
Les Amants de Genève.

THÉATRE

L'Écran brisé.
Un Médecin de campagne. En collaboration avec M. Emmanuel Denarié.

PQ
2603
06
A5
1913

HENRY BORDEAUX

(*ANNETTE ET PHILIBERT*)

LA

NOUVELLE CROISADE DES ENFANTS

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays
y compris la Suède et la Norvège

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays
Copyright 1913
by Ernest Flammarion

PAVLAE, MARTHAE, CHANTALI
FILIIS DVLCISSIMIS

D. D.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/movellecroisaded0000henr

PROLOGUE

TROIS PETITES MARIONNETTES

Ainsi font, font, font
Trois petites marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours et puis s'en vont.

Ce chapitre ne fait pas partie du livre. Vous pouvez le sauter, et même je vous le conseille. Je l'ai écrit pour moi-même, un peu tendrement je crois, et seulement pour quelques mamans et quelques papas aussi. Si vous n'avez jamais su et si vous ne savez pas prendre le cœur des enfants, vite, vite, tournez les pages. Quand un écrivain est assuré d'écrire pour son plaisir, il serait bien fou de se préoccuper de celui des autres....

***

Il y avait une fois trois petites marionnettes.... Elles vous adresseront trois petites révérences. Et puis vous ne les verrez plus. Mais, plus favorisé, je continuerai de les voir chaque jour.

***

De la première j'ai reçu une leçon, une bonne leçon, à la promenade. Je ne la cherchais pas, je vous jure, et j'en suis encore humilié.

C'est une petite fille, un petit bout de petite fille de rien du tout, pas plus grande que ça, et encore! Vous la connaissez. Vous ne la connaissez pas? Que je vous plains de ne pas connaître Paulette! Je vous la présenterai, ou plutôt je vous présenterai à elle, parce que les grandes personnes, aujourd'hui, on en trouve tant qu'on veut, tandis que les enfants, chacun sait qu'il n'y en a plus. J'ignore comment Paulette vous accueillera, peut-être bien, peut-être mal, peut-être les deux à la fois. Tâchez de lui plaire, cela vaut mieux. Autrement, elle vous arrangera comme elle m'a arrangé.

Pour que vous compreniez toute son imper-

tinence, il faut que je vous dessine en quelques traits son portrait.

Dix ans, une longue chevelure annelée, châtain foncé avec des reflets dorés, de grands yeux bruns, à la fois câlins et profonds, où court sans cesse un point d'or, mystérieux, qui ne se fixe jamais, un petit corps souple et mince, et des mouvements rapides, continuels, toujours gracieux : pas moyen de la faire tenir tranquille, et quand elle marche on dirait qu'elle danse. Je suis peut-être partial parce que je suis en colère depuis l'humiliation qu'elle m'a infligée. Alors je n'en dis pas assez de bien sans nul doute. Ajoutez-en, afin de rétablir la vérité.

Nous nous sommes beaucoup promenés ensemble. C'est un petit compagnon qui ne redoute rien et qui même a la coquetterie des passages les plus difficiles. Il n'en manque pas dans nos montagnes. Quand je l'ai hissée, non sans peine, sur un rocher solide, après un couloir glissant, c'est pour m'entendre dire : — Veux-tu que je t'aide?

Nous fûmes surpris un jour par une pluie torrentielle et nous nous réfugiâmes sous un gros châtaignier. Elle avait, malgré sa bravoure, un tantinet peur de l'orage.

— *Il ne s'en ira pas, bien sûr? me dit-elle.*

— *Qui ça?*

— *Le châtaignier.*

Je l'avais recouverte de ma pèlerine où elle disparaissait tout entière, sauf sa petite figure. D'une feuille une goutte lui tomba sur le nez. Je la regardai, elle se mit à rire. Et ce fut son rire qui la rassura.

Une autre fois, toujours à la campagne, elle courait en avant de moi. Ses boucles déjà longues rythmaient sa course. Elle s'arrêtait pour cueillir une fleur, de l'herbe, de la terre même, et portait le tout à son visage. On eût dit qu'elle voulait s'emparer à cinq ans de l'univers entier. Quand elle est revenue vers moi, elle m'a déclaré :

— *Papa, j'aime le monde.*

— *Tu aimes le monde?*

— *Oui, j'aime tout.*

Elle aime tout : *c'est bien cela. Elle se précipite dans la vie comme dans notre jardin qu'elle veut respirer tout entier. Encore n'en est-elle pas rassasiée. Cette avidité, délicieuse à surprendre, quelquefois me fait peur. Comment se contentera-t-elle d'un sort ordinaire? Je lui voudrais un sort tout doré. Mais il ne la comblerait pas davantage. Nos promenades me l'ont bien montré. Elle m'avait*

fait descendre un jour dans un ravin au fond duquel elle avait aperçu des œillets sauvages, de minces œillets roses perchés sur de longues tiges. C'était beaucoup de gymnastique pour une maigre cueillette. Mais les enfants se moquent des efforts qu'ils exigent. Je crois que nous en faisons tous autant. Il y avait, dans mon ravin, beaucoup d'œillets sauvages. Après en avoir arraché trois ou quatre, désireux d'en finir promptement et de remonter, je crie à Paulette :

— *Combien en veux-tu?*

— Tous, au moins.

Peste! mademoiselle, vous ne serez pas commode à satisfaire.

Et puis, il ne faut pas barguigner avec elle. Ric, rac : elle tranche de tout avec compétence. N'est-elle pas au courant des dernières prescriptions sociales? La loi du travail n'a pas de secrets pour elle. Volontiers elle priverait de dessert, et même du repas tout entier, celui qui n'aurait pas travaillé. Cela vous étonne? Quand vous la connaîtrez, rien ne vous étonnera plus. Elle entre un jour à Paris dans mon cabinet de travail. Il est expressément défendu d'entrer dans mon cabinet de travail, mais pour elle rien n'est sacré. Dès qu'elle a pu atteindre le loquet de la porte,

elle a pénétré chez moi comme chez elle, avec autorité mais avec gentillesse. Et la voilà qui vient à moi et qui me pose sa petite main sur le front.

— Paulette, ma mie, que me veux-tu?

— Mais, papa, ton front n'est pas mouillé.

— Pourquoi diable mon front serait-il mouillé?

— Tu ne gagnes pas ton pain à la sueur de ton front.

Elle avait lu dans son Histoire Sainte *que l'homme est condamné à gagner son pain quotidien, et tout de suite elle m'en faisait l'application.*

Sa biographie est déjà si remplie d'événements que, vous le voyez, je ne m'arrête plus. Je crois que cette lumière naissante fera un grand jour.

Mais je m'aperçois que je ne vous ai pas encore raconté la leçon que j'ai reçue d'elle. Jugez vous-mêmes s'il n'y a pas de quoi être mortifié.

Nous étions à la veille du premier janvier. Sa mère me l'avait confiée pour lui faire prendre l'air.

— Surtout, m'avait-elle recommandé, ne lui achetez rien. C'est le moment des étrennes et les cadeaux pleuvent déjà de tous les côtés.

Et très injustement elle ajouta :

— Vous avez une tendance à la gâter.

Comme si j'avais jamais gâté Paulette!

Nous hésitâmes entre le Jardin des Plantes où il y a une grande volière et le Jardin d'Acclimatation où l'on donne à manger aux biches dans le creux de la main, et finalement nous allâmes aux Champs-Élysées.

Le froid, qui était vif et sec, animait ses joues. Le teint, c'est quelquefois ce qui lui manque. L'air, précisément, lui en donnait. Elle était particulièrement ravissante. De temps à autre, je la regardais pour voir si elle le demeurait. Je redoutais qu'elle ne changeât à son désavantage. Ce qui est trop beau ne peut pas durer. Mais elle ne changeait pas, et les roses de ses joues m'enchantaient.

Les Champs-Élysées étaient encombrés de petites boutiques bien garnies. Des poupées et des polichinelles, pendus à des ficelles, étaient là pour aguicher les enfants. Comment les enfants auraient-ils résisté à la tentation? Nous autres, est-ce que nous résistons beaucoup? Notre plus grand courage est encore la fuite. Paulette, bien sagement, et plus sérieuse que je n'aurais cru, me demanda de lui offrir un modeste seau de bois.

— Celui-là?

— Oui, celui-là.

J'avais désigné le plus simple. Il y en avait d'autres qui étaient pyrogravés et bien plus tentants. J'offris le seau de bois. Après le seau, une pelle la tenta.

— Celle-ci?

Une pelle quelconque, anonyme, sans le moindre ornement. J'offris la pelle. Qu'est-ce, en effet, qu'un seau, sans une pelle pour le remplir de sable? Il y a entre ces deux instruments un rapport étroit, un lien nécessaire qu'un papa n'aperçoit pas immédiatement, mais qu'un enfant discerne tout de suite. Puis, ce fut une balle. A vrai dire, la balle ne se rattache à rien. De même la corde à sauter qui me fut aussi réclamée. J'offris la balle, j'offris la corde à sauter. Mais j'avais une raison, une raison supérieure, que tous les parents, soucieux de l'éducation de leurs enfants, comprendront : je voulais savoir jusqu'où iraient les appétits de Paulette. Vous conviendrez que c'était là une expérience intéressante. Alors, elle désigna une poupée d'un air tendre et me la montra sans rien dire. Je vis le point d'or qui court dans ses yeux se fixer. Elle souriait, elle était jolie à croquer, elle ne demandait rien. Je vous assure qu'elle ne demandait rien. J'offris la poupée.

Savez-vous comment elle me remercia? Non,

vous ne le devineriez jamais. Les deux mains pleines, elle me considéra gravement et me dit enfin :

— Comme tu es faible, papa!

*
* *

La seconde, qui s'appelle Marthe, comme la sainte trop décriée de l'Évangile, ne doit pas avoir beaucoup plus de cinq ans. Il n'y a pas si longtemps qu'elle s'agitait dans la maison en répétant, comme un cri de triomphe :

— J'ai mon lustre! J'ai mon lustre!

On lui avait appris que cinq ans, ça faisait un lustre. Elle était ravie d'avoir un lustre. Mais, bientôt rassasiée, elle en exigea un autre immédiatement :

— Quand est-ce que j'en aurai deux? Et quand est-ce que j'en aurai trois?

Nous nous affligeons des jours qui passent. Elle réclamait cinq ans d'un seul coup. Tant d'ambition lui passera.

La voyez-vous d'ici? Blonde, menue et effilée, un nez qui se retrousse un peu, un air absorbé, et des yeux si étonnés qu'ils créent le monde à chaque regard. Elle croit absolument tout ce qu'on lui

raconte. Aucun doute n'est jamais entré dans son esprit. Il ne faut pas la plaisanter, parce qu'elle pleure. Elle est si heureuse de vivre qu'elle a sans cesse de grands désespoirs dont elle ne veut pas être consolée. Pour arrêter le cours de ses larmes, on lui dit que, si elle continue, ses yeux vont fondre comme une bougie qui répand sa cire. Inquiète, elle interroge sa sœur :

— Est-ce qu'ils ont déjà fondu, Paulette?

— Pas encore. Mais ça va commencer.

Les apparences lui suffisent amplement. Elle n'exerce que sur elles sa petite observation. Un jour d'hiver qu'il y avait un épais brouillard, nous vîmes le soleil sans rayons, pareil à un globe rond et rouge.

— Tiens, me dit-elle, la lune qui a pris feu!

Si elle est un peu lacrymale, elle n'est point sentimentale pour autant. Il est imprudent de lui poser cette question :

— Aimes-tu ton père, ma petite?

Parce qu'elle répond tranquillement :

— Pas toujours. On n'aime pas toujours.

Sa sœur aînée, qui a de l'imagination et le sens des chimères, et qui vit volontiers dans le commerce des fées, voudrait l'éblouir par le récit des rêves flatteurs où elle tient rang de princesse

et porte de belles toilettes. Mais d'un mot elle l'a clouée :

— Moi, quand je rêve, je rêve que je mange.

Son assiette n'est jamais assez remplie. Quand la portion qu'on lui sert fait un grand tas, elle rit un moment toute seule avant de l'attaquer. C'est un adversaire digne d'elle, auquel il convient d'adresser, avant la lutte qui va s'ouvrir, un hommage d'estime. Une fois, on lui distribua une belle tranche de veau, à quoi sa bonne avait joint, par contrebande, deux ou trois ronds de cornichon dont elle goûte assez la saveur acide. La bouche pleine, elle déclara gravement :

— J'en mangerais bien un tout entier.

— Un cornichon, dis-je, petite sotte?

— Non, un veau.

Peste! mademoiselle, si vous aviez été bergère, vous eussiez dévoré vos troupeaux!

Au retour d'un voyage à Rome, comme je parlais des Catacombes, Paulette envia incontinent le sort d'une sainte Cécile et me déclara qu'elle serait martyre. Marthe se fit expliquer l'un ou l'autre supplice. Celui du feu la mit en joie :

— C'est bon pour les poulets, assura-t-elle avec conviction.

Le soir, à la campagne, quand nous rentrons de

promenade par les petits chemins d'exploitation rurale où l'herbe pousse entre les cailloux, les deux sœurs aiment à chanter des chansons dont elles improvisent au petit bonheur la musique et les paroles. Cela fait une cacophonie redoutable. J'essaie bien de leur imposer des refrains connus, de ces vieux airs populaires qui, d'une enfance, vont se poser sur une autre, sous le même toit, comme ces hirondelles qui, parties avec l'hiver, retrouvent leurs nids au printemps :

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés....

Ou bien :

Nous étions dix fill's dans un pré,
Toutes les dix à marier....

Ou le Chevalier du Guet *ou* Gentil Coquelicot :

J'ai descendu dans mon jardin
Pour y cueillir le romarin....
J' n'en avais pas cueilli trois brins
Qu'un rossignol vint sur ma main....

Ah! bien oui, elles se rient de mes complaintes et m'assurent qu'il est bien préférable d'improviser. Je crois surtout que c'est plus facile. Elles sont indépendantes, et l'on n'y peut rien. Chacune

crie à tue-tête de son côté, et si je veux savoir ce qu'elles chantent, il convient de les écouter séparément. De temps à autre, elles doivent s'interrompre, parce que nous croisons un char de foin qui occupe tout le sentier et même qui déborde jusque sur les haies, où il laisse un peu de sa toison comme une grosse brebis tondue. Cela fera le bonheur des pauvres diables qui n'ont pas de prairies et qui entretiennent une vache ou une chèvre quand même, en comptant sur la Providence et sur l'herbe des mauvais chemins et des bordures. Vite, on gagne un champ voisin où l'on se gare :

— Vous en tenez de la place! Le foin est beau, cette année.

D'autres fois, c'est une commère qui nous accoste, la femme du fermier ou celle du vigneron, ou la jeune fille qui porte le lait à la fruitière, ou celle qui cueille des airelles, des petites fraises des bois et des champignons, parce qu'elle n'aime pas travailler comme tout le monde :

— Ces jeunesses, ça pousse rudement vite. D'une saison à l'autre, ça ne se reconnaît plus. Et des cheveux! C'est tout à elles?

Par malice, je réponds :

— Vous pouvez tirer, pour voir.

Et chacune, à tour de rôle, veut tirer, afin de confesser la vérité. Mais les fillettes se sauvent aussitôt.

Après ces rencontres, je rassemble ma troupe et nous reprenons notre marche cadencée, car les improvisations recommencent. Dans celles de Paulette, je crois démêler des traces romantiques : il y est question de rayons de lune qui glissent sur les champs et d'une princesse brune, au soleil couchant, qui cueille des fleurs de toutes les couleurs. La lune et le soleil font bon ménage, et l'heure demeure incertaine. Mais, dans celles de Marthe, je découvre plus de précision. Inévitablement, il s'agit de nourriture, et cela rime avec confiture. La suite ne rime pas toujours avec exactitude : c'est un défilé bigarré de fruits et de comestibles.

Cependant le chemin se dérobe dans les bruyères et les fougères. Les deux fillettes, d'un même mouvement, s'effacent :

— Passe devant, papa.

— Je veux bien. Pourquoi?

— Mais c'est à cause des serpents.

Quoi de plus naturel? Un papa, c'est fait pour passer devant quand il y a du risque. Il ne saurait y avoir la moindre hésitation sur

l'ordre à suivre en pareil cas. Et je passe devant

Je passerai devant tant que je le pourrai. Moi aussi, mes petites, j'ai eu des parents qui me précédaient et, tant qu'ils étaient là, j'étais sûr qu'il ne m'arriverait rien de mal. Voici qu'à votre invitation je les revois devant moi. Ils sont invisibles pour vos regards, non pour les miens. Et, vous ne pouvez pas le savoir, ils me cachent la mort. Tant qu'ils furent vivants, je n'avais jamais pensé que je pouvais mourir. Et, me souvenant de mon enfance comblée, je leur adresse tout bas une prière que vous n'entendrez pas :

— O mon père et ma mère, pour ce bonheur dont je vis encore, pour la paix et la lumière de mes jeunes années, soyez bénis.

La vie recommence, mais derrière moi. Qu'à celles-ci qui me suivent à leur tour, il n'arrive rien de mal, tant que je serai là! Et surtout, mon Dieu, que je passe devant, quand certaine visiteuse s'annoncera!

Je me retourne brusquement :

— Si nous rentrions? Il est tard.

— Il est tard? alors rentrons.

Nous arrivons au bout de l'allée, et les voilà qui se lancent au galop vers la maison. Je reste seul, en arrière cette fois, à regarder leur course scandée

par leurs cheveux, et il me semble que leurs chansons incomplètes sont restées accrochées aux ronces et aux arbres comme aux buissons le foin des chars trop chargés....

***

La seconde, comme l'aînée, entre sans permission dans mon cabinet de travail. Bien mieux, elle s'y installe. Je lui ai demandé si je ne la gênais pas.

— Oh! pas du tout, m'a-t-elle répondu.

— Parce que, si je te gêne, je pourrais m'en aller.

— Ce n'est pas la peine.

L'ironie n'est pas son affaire. Elle parle sans s'arrêter et ne croit pas qu'on l'entend.

Elle tient des discours avec des personnages dont j'ai fini par connaître les noms : — Chérigor, vous n'êtes pas sage. Toupette, vous serez punie.

Elle est sévère, mais elle est juste.

— Qui ça, Chérigor? ai-je demandé un jour avec impertinence.

— Mais le petit garçon donc, celui qui vient d'arriver.

Doutant de moi-même, j'examinai la pièce : il n'y avait que nous deux.

— *Et Toupette?*

— *Oh! voyons, papa, la petite fille qui récitait sa leçon tout à l'heure.*

A la vérité, je n'avais pas entendu cette récitation de la petite fille, pas plus que je n'avais vu entrer le petit garçon. Je suis un peu distrait, plus qu'il n'est permis, et je ne sais pas très exactement ce qui se passe dans mon cabinet de travail.

Toupette, Chérigor, présences invisibles que je ne soupçonnais pas et qui tout à coup me tiennent compagnie comme s'ils étaient vraiment là. Prénoms que j'ai commencé de trouver bizarres et qui maintenant me paraissent d'un usage courant. Toupette convient assez à une jeune fille d'aujourd'hui. Un philologue déclarerait sans nul doute que c'est un dérivatif de toupet. *Les philologues ne savent pas comment les mots se créent : il suffit d'un enfant qui cause avec des amis imaginaires. Quant à Chérigor, c'est un peu romanesque, un peu romantique. Cela rappelle les* Mille et une Nuits, *Aladin et sa lampe, et les bateaux qui partent pour l'Inde et qui vont faire escale à Chandernagor. Mais Chandernagor, est-ce un port? Je le demanderai à la marraine de Chérigor. Elle est beaucoup plus savante que moi, et surtout,*

quand elle parle, elle est beaucoup moins embarrassée que je ne le suis la plume à la main.

⁂

Quant à la troisième, elle est moins haute que l'herbe des prés quand c'est le temps de la fauchaison.

Pour elle, on compte par mois et l'on n'arrive pas jusqu'à vingt. Elle a des yeux couleur d'azur, des cheveux dorés, des joues rouges et un rire énorme. Elle agite ses bras courts comme des ailes insuffisantes. Quand elle a su embrasser, elle s'est rengorgée orgueilleusement, pensant être parvenue au sommet de la science humaine, et n'est-ce pas déjà beaucoup, en effet?

Elle a un cri de guerre qu'elle pousse dès son réveil :

— Apeau.

Vous ne comprenez pas? Il faut donc que je vous en donne la traduction. Apeau, *c'est tout simplement son chapeau qu'elle réclame. Et cela signifie par surcroît :*

— *Je veux sortir. Je veux sortir immédiatement. Je ne tiens ni à être habillée, ni surtout à être lavée. Tandis que j'ai une envie folle de descendre au jardin. Au jardin, il y a des fleurs, de*

l'herbe, de la terre, une belle pelouse où je puis tomber sans me faire mal. Allons, allons, dépêchons-nous. Vite, dehors....

Tant de choses en un seul mot? Parfaitement, apeau *signifie tout cela. Et il faut lui donner son chapeau. En chemise, elle veut être casquée. On lui ôterait plutôt sa chemise que son chapeau.*

Elle a un nom doux et chantant, le nom d'une sainte de chez nous....

* * *

L'aînée m'a dit :

— Tu écris toujours des histoires. Sont-elles arrivées?

— Toutes et bien d'autres que je ne connais pas.

— Donne-les moi à lire, puisqu'elles sont arrivées.

— Mais c'est pour cette raison que je ne te les donne pas.

— Alors écris-en une pour moi.

— Ce n'est pas facile.

— Oh! quelle drôle d'idée! Quand nous rentrons le soir de la promenade, nous chantons ce qui nous passe par la tête. Ne peux-tu pas en faire autant?

— *Je n'ai pas ton imagination.*

Elle s'est recueillie un instant, flattée de sa supériorité, puis elle a conclu :

— *Tant pis pour toi. Tu auras plus de mal.*

La seconde, engageante, m'a dit :

— *Je te prêterai Chérigor et Toupette.*

— *C'est cela. Nous les appellerons* Annette *et* Philibert.

Quant à la troisième, elle s'est contentée de crier :

— Apeau!

Et j'ai compris que, cette fois, cela voulait dire :

- *En avant, marche!*

*
* *

Les petites marionnettes, après une belle révérence, se sont retirées sur la pointe des pieds. Vous ne les trouverez plus dans ce livre. Elles y seront pourtant à chaque page, car il est écrit pour elles.

Il ne me reste plus qu'à leur obéir. Je suis seul, mais je sens qu'elles tirent les ficelles.

Et voici qu'apparaissent, — ne les voyez-vous pas? — Annette et Philibert et toute la ribambelle de leurs compagnons....

⁂

C'est un conte pour les petits enfants qui ont reçu notre tradition, pour les petits enfants et pour les grandes personnes aussi. Je souhaiterais qu'il ressemblât à ces chansons d'autrefois qu'on psalmodiait aux veillées en filant la quenouille. Il y avait beaucoup de couplets, parce que les veillées sont longues en hiver. Il y en avait de tristes et il y en avait de gais. Le rythme en était clair et se retenait facilement. Et, sur de jeunes lèvres, les vieilles chansons redeviennent fraîches et jolies....

H. B.

ANNETTE ET PHILIBERT

OU

LA NOUVELLE CROISADE

DES ENFANTS

I

Y A-T-IL ENCORE DES MIRACLES?

Assis sur un escabeau, le haut du corps penché en avant, les traits de sa longue figure tirés, les yeux hors de la tête et la langue hors de la bouche, M. l'abbé Laloze, curé d'Avrieux, restaure les sept péchés capitaux.

Pour gagner du temps, il essuie son pinceau à sa soutane, si maculée que les couleurs achèvent de s'y perdre.

Il se hâte de profiter du jour et du joli soleil d'hiver, parce que c'est la veille de Noël et

qu'à la tombée de la nuit toutes les bonnes âmes de la paroisse, et même quelques autres s'il plaît à Dieu, envahiront son confessionnal.

Derrière son dos, deux petits enfants le regardent opérer et le critiquent sans qu'il en sache rien :

— Est-ce un bœuf, Annette, ou si c'est un âne ?

Annette, bien posée sur ses jambes rondes, réserve son avis tout en introduisant un doigt dans son nez. Elle n'est pas convaincue. Elle aime à se rendre compte : c'est son droit.

— Philibert, c'est un mouton.

M. le curé est trop absorbé pour les entendre. Pourtant, il s'interrompt de temps à autre dans sa tâche qui sans nul doute dépasse les forces humaines, car il marmonne entre ses dents :

— Il faudrait un miracle ! Il faudrait un miracle !

De son grand nez en bataille, il hume le vent, pour savoir si le miracle vient. Et comme le miracle ne vient pas, il se rue au travail de ses mains frémissantes.

Avrieux est un village de la Maurienne en Savoie tout chargé d'histoire. Il se dissimule

au pied du massif de la Vanoise, un peu au delà de Modane d'où part le tunnel qu'on a percé dans le mont Fréjus pour passer en Italie. Auparavant, on passait par-dessus les Alpes, et souvent dans la neige. Ainsi firent Annibal, Charlemagne, Napoléon, sans compter beaucoup d'autres chefs moins connus. Ainsi font encore aujourd'hui les claquepatins qui veulent économiser un billet entre Modane et Bardonnèche. Il y a, pour eux, un chemin muletier et, s'ils préfèrent la grand'route, ils n'ont qu'à la suivre jusqu'à Lanslebourg, d'où elle grimpe en lacets à l'assaut du Mont-Cenis.

Avrieux a l'habitude des grands personnages. Charles le Chauve y mourut. Il revenait de son expédition transalpine quand, vaincu par la fièvre, il dut s'aliter là. Il y décéda le 6 octobre 877, et l'on accusa son médecin, le Juif Sédécias, de l'avoir empoisonné. Ce mystère ne fut jamais bien éclairci, et il n'y a pas encore très longtemps qu'un honorable et généreux ecclésiastique du pays entreprenait la réhabilitation du Juif Sédécias. On n'a pas fait grand cas de sa démonstration, bien que les réhabilitations soient à la mode. Charles le

Chauve ne passionne pas l'opinion, et d'ailleurs, s'il fallait accuser d'empoisonnement tous les médecins qui tuent leurs malades!...

Avrieux, qui reçut un empereur mourant, n'est plus visité aujourd'hui. Le village est bâti sur la rive droite de l'Arc, et la route de Napoléon, à qui les automobiles restituent sa vie interrompue, domine la rive gauche d'assez haut. Il faut faire un crochet pour le découvrir; et, à part quelques alpinistes tentés par la Dent Parrachée ou la Roche Chevrière, on n'y descend plus. Ses petites maisons basses, étroites et grises sont tapies au fond du val, tout au bord du torrent qui roule des eaux glauques et transparentes. On dirait un troupeau de moutons pressés les uns contre les autres. Elles se distinguent à peine de la teinte uniforme que les rochers et la terre donnent au paysage, cette terre si pauvre qu'on ne l'ensemence, dit-on, que tous les deux ans. Plus près de la montagne, la cascade Saint-Benoît, qui descend des glaciers, tombe dans une sorte d'entonnoir en deux sauts de plus de cinquante mètres, et, en avant, les forts de l'Essaillon, en étages, semblent fermer la vallée de leur dentelle de pierre.

A l'extrémité du village, au-dessus de l'Arc, se dresse la petite église. C'est un vieil édifice roman qui, malheureusement remis à neuf, a perdu tout caractère. Le clocher carré est trapu comme un montagnard. On l'a défiguré par le moyen d'une énorme boîte d'horloge, pareille à une verrue sur un nez court. Mais l'un des murs de la façade, au pied duquel sont alignées des tombes cultivées comme de petits jardins, est recouvert de fresques anciennes, et ces fresques représentent les sept péchés capitaux, surmontés des sept vertus cardinales. Les vertus sont si effacées et effritées qu'on ne les reconnaît pas : autant dire qu'il n'y en a plus, tandis qu'un certain nombre de péchés, gaillards et guillerets, ont triomphé du temps.

Chaque péché a droit à deux carrés placés l'un sous l'autre, l'un où il est représenté dans sa splendeur terrestre, en compagnie d'un animal symbolique, l'autre où il subit son châtiment. Voici, par exemple, la *Superbe* : c'est un gentilhomme qui éperonne un lion; le même, dans le carré de dessous, est pendu par les pieds la tête en bas et grimace dans cette pose humiliée. L'avare monte un sanglier : bien emmitouflé dans une houppelande, il serre sur

son cœur un trésor; en bas, les diables lui arrachent les membres et le dépouillent ainsi de ses propres morceaux. L'*Ire*, c'est un soldat armé à califourchon sur un tigre; son supplice consiste à se mordre lui-même. Le gourmand est condamné à manger du feu qu'un serpent lui vomit dans la bouche, pendant que deux ou trois démons, pour lui faciliter ce régime, lui fouillent le ventre avec des fourches et mettent ses tripes à l'air. On ne le voit que supplicié, son portrait de dessus s'étant lézardé pour finir par tomber en poussière de plâtre. Quant à la Luxure, l'Envie et la Paresse, on n'en aperçoit plus que des fragments incomplets.

Mais M. le curé, qui a toujours eu du goût pour l'illustration et qui, déjà, se faisait remarquer au séminaire pour le temps qu'il employait à copier les enluminures des vieux livres d'heures, a entrepris une grande tâche : il veut réparer sa façade. Certes, il a renoncé aux vertus dont l'état est décidément trop piteux. Heureusement il lui reste les péchés. Il a mis son espoir dans les péchés. Il a commencé par s'essayer dans les détails. L'habit de l'Orgueil trop fripé, lui doit son éclatante

couleur bleue. Si les diables qui massent l'Avare ricanent avec un sourire tout neuf, — le hideux sourire de Voltaire, assure M. l'archiprêtre, curé de Lanslebourg, qui a lu les poètes, — M. le curé d'Avrieux n'y est pas étranger. Plus hardi, il a osé rebadigeonner le Gourmand tout entier au-dessus de son supplice et même il a ajouté quelques accessoires. Un Gourmand tout luisant sort aujourd'hui de la muraille : c'est un gros homme lippu, mafflu et ventru, à cheval sur un porc monumental, avec une bouteille dans chaque bras. Inspiré par l'ivrognerie qui déshonore sa paroisse, le peintre s'est abandonné à la fougue de son indignation. Où l'imagier d'autrefois s'était contenté d'un flacon, il a doublé la dose pour mieux stigmatiser les progrès du mal. Et il a réalisé, avec un art accompli, une de ces affiches bariolées qu'on cloue dans les écoles et qui sont destinées à montrer et à combattre les ravages de l'alcool par le moyen d'un personnage significatif.

Maintenant il s'attaque à la Paresse, et la Paresse lui occasionne beaucoup de souci. Une grosse dame, assise nonchalamment sur une vache, doit la représenter. On ne sait pas

si elle est assise ou simplement suspendue en l'air par-devant l'animal. C'est à croire que M. le Curé n'a jamais vu la moindre grosse dame assise. Ou bien il ignore les règles de la perspective, car il l'a faite plate et carrée. Elle tient beaucoup de place en largeur, mais la profondeur lui manque. La bouche ouverte — parce qu'elle bâille — est pareille à un four noir. Et le peintre a voulu sans doute racheter les hésitations du dessin par l'éclat du coloris. Le vermillon des joues et le rouge carotte des cheveux lui donnent toute satisfaction. Néanmoins, l'ensemble le tracasse. Il n'est pas de ces artistes qui sont toujours contents d'eux-mêmes. Il connaît les angoisses et les tourments des maîtres. Et c'est pourquoi, de temps à autre, les enfants qu'il a dans le dos l'entendent soupirer :

— Il faudrait un miracle!

La Maurienne n'est-elle pas la terre des miracles? Tant d'aventures de guerre l'ont préparée aux prodiges. Les plus grands capitaines l'ont foulée, pour s'en aller dans cette douce Italie dont le vent, à travers les Alpes, semble apporter parfois les chansons. Sa pauvreté même l'a détachée des biens maté-

riels. Desséchée, n'ayant plus que les os et la peau, elle est pareille à ces créatures mystiques dont la vie s'est toute réfugiée dans le regard et qui se tendent vers le ciel comme des lis au bout de leurs longues tiges.

Il faudrait un miracle!

Eh bien! mais, il n'y a qu'à le demander à Notre-Dame-de-Charmaix. Annette et Philibert y sont bien allés sur leurs petites jambes. C'est un sanctuaire bâti dans le roc qu'on rencontre sur le chemin du Fréjus, à deux heures au-dessus de Modane, dans la retraite la plus sauvage. On y va en pèlerinage depuis les temps les plus anciens, au moins depuis Charlemagne. Des ex-voto tapissent les murs. A l'intérieur, une source a jailli. Un pieux ermite qui revenait du Mont-Carmel, en Palestine, et qui en rapportait des reliques, fut en danger de mort à l'endroit même où la chapelle est bâtie. Il glissait dans le précipice quand il invoqua hâtivement la Vierge, et la Vierge lui tendit la main. On ne manqua pas de blâmer l'emplacement dangereux de l'oratoire qu'il construisit en reconnaissance et que l'on voulut tranférer un peu plus loin, dans un lieu sûr et abrité. En conséquence, on fit une nouvelle chapelle et

l'on démolit l'ancienne. Mais celle-ci repoussa aussitôt, en même temps que la nouvelle s'écroulait. Devant ce signe de la puissance céleste, il fallut bien s'incliner.

Par surcroît, le sanctuaire de Notre-Dame-de-Charmaix est précédé de douze stations dont l'origine n'est pas moins admirable. Un paysan de Modane qui se rendait à Bardonnèche fut assailli par un énorme loup qui sortit de la forêt. Il n'avait qu'un mauvais bâton pour se défendre. Ah ! s'il pouvait atteindre la chapelle qui n'était pas très éloignée! Là il serait en sécurité. Et le voilà qui invoque Marie, lui promettant un autel s'il échappait à la fureur de cette bête sauvage et sûrement mal intentionnée. Une première fois le loup s'éloigne, mais il revient après un instant. Nouvel assaut et nouvelle promesse. Douze fois l'attaque se renouvela, et douze fois le vœu pareillement.

Le petit Philibert, pour qui ces prodiges viennent d'arriver, puisqu'il ne les sait que d'hier, est un peu scandalisé par les doutes de M. le Curé. Un miracle! La belle affaire! Ah! si c'était lui qui fît de la peinture! Bien vite il se mettrait en prière et la Vierge finirait le tableau. Mais peut-être la Vierge n'aimait-elle

pas beaucoup les grosses dames assises, et comme il la comprenait! S'il s'agissait d'un petit enfant Jésus couché sur la paille de la crèche, ou d'une madone vêtue de blanc et d'or, ou même d'un saint dans le genre du saint Thomas qui figure sur le rétable de l'église d'Avrieux et qui suit un chemin bleu, escorté de trois chevaliers coiffés de feutres à longues plumes, elle consentirait à se déranger, sans nul doute.

Juste comme M. le Curé achève de répéter sa phrase de découragement : — *Il faudrait un miracle*! — M. l'instituteur Mussillon franchit la porte de l'enclos et apparaît derrière les têtes presques jointes d'Annette et de Philibert. M. l'instituteur Mussillon porte au bout d'un long corps une barbe et un nez pointus, des lunettes et un chapeau mou. Il s'occupe des enfants avec diligence et il cherche à introduire dans la commune des préceptes d'hygiène qui le font passer pour un original. Il invoque à tout bout de champ les droits de la science et du progrès, ce qui impressionne la population. Avec le presbytère il entretient des rapports courtois, mais M. le Curé s'en méfie.

Le voici qui se penche et qui ricane. C'est un ricanement sarcastique.

— Monsieur le Curé, il n'y a plus de miracles.

Le peintre est si absorbé qu'il n'entend qu'au bout d'un moment. Philibert et Annette ont entendu tout de suite.

— Qu'en savez-vous, monsieur Mussillon, je vous prie ?

— Je n'en ai jamais vu. Et vous-même pas davantage.

A cet argument, M. le Curé se contente de répondre :

— Avez-vous vu l'Amérique, monsieur Mussillon?

— Non.

— Pourtant elle existe.

Et M. le curé triomphe bruyamment.

— Pardon ! pardon ! veut répliquer l'instituteur.

Mais pour demeurer sur son avantage, M. le Curé renvoie les enfants. Il n'est pas bon qu'ils assistent à une joute théologique, même engagée sur de si piètres escarmouches :

— Mes petits, rentrez chez vous au plus vite. La forêt Marie-Christine est encore éloignée et voici la nuit qui monte de la terre. Je

n'y vois d'ailleurs plus assez pour peindre. Cette Paresse m'a fait abondamment transpirer. Maintenant, il me faut aller confesser.

Et se tournant galamment vers l'instituteur, il ajoute :

— Commencerai-je par vous, monsieur Mussillon ?

Celui-ci, qui s'était penché pour examiner la fresque inachevée, se redresse comme s'il recevait un coup de pied au derrière :

— Il faudrait un miracle, monsieur le Curé. Et il n'y en a plus.

— Le miracle s'accomplira. Il en est de plus malaisés.

Philibert et Annette sont partis sur la route en se tenant par la main. La route dessine un grand contour pour atteindre leur maison qui est presque dans le rocher. Encore n'y parvient-elle pas, et faut-il prendre par un raidillon. Leur maison est au bord de la forêt Marie-Christine qui, sur le flanc pelé de la montagne, est posée comme une fourrure, — une méchante fourrure mangée et rongée des mites, une fourrure de sapins et de mélèzes espacés et rabougris, mal poussés sur un sol

pierreux. Bientôt ils vont réentendre le bruit continu de la cascade Saint-Benoît qui est proche. Ils en ont tellement l'habitude que, lorsqu'ils ne l'entendent pas, ils croient avoir mal aux oreilles.

La nuit les guettait au sortir d'Avrieux. En hiver, elle assaille les gens comme la misère. Tout à coup, sans crier gare, elle les entoure de tous les côtés à la fois. A cause d'elle ils n'ont pas osé s'engager dans le raccourci qui se hisse à travers les champs. Pour se donner du cœur et pour rassurer sa cadette, Philibert se met à chanter. Annette s'applique de son mieux, mais elle sait mal la ritournelle. C'est une chanson d'autrefois, venue d'où? on ne sait plus. Des soldats l'ont apportée jadis, soldats de François Ier ou du connétable de Lesdiguières. Elle a aidé aux étapes, et depuis lors elle a aidé aux semailles et aux labours, et voici qu'elle aide encore deux petits enfants à marcher.

C'est une bergère qui dans un pré garde ses blancs moutons. Un loup sort du bois et lui prend le plus beau. Messieurs les loups savent choisir. Lors la bergère se jette à genoux : — Bonne Vierge, rendez-moi ma brebis. Bonne

Vierge, rendez-la moi en vie. — Le fils du roi vient à passer. Il a une grande épée au côté. Trois fois il fait le tour du bois, et la troisième il rapporte le mouton blanc. — Merci, merci, dit la bergère. Quand je tondrai mon troupeau, je vous donnerai la laine. — Je ne suis pas marchand drapier, et n'ai souci de votre laine. Je suis le fils du roi, bergère, et c'est vous qui serez la reine....

Voilà une chanson toute simple, et qui fait plaisir. Dans le soir qui s'épaissit, la forêt Marie-Christine a l'air de marcher à leur rencontre dès qu'ils prennent le raidillon. Annette, quand la chanson est finie, n'est plus rassurée du tout. Elle essaie de répéter un couplet, mais la musique lui coule entre les dents comme une eau coule entre les doigts. Et tout à coup elle demande à Philibert :

— Est-ce vrai, Philibert, qu'il n'y a plus de miracles?

Philibert est effaré, car il pensait à la même chose, exactement à la même. Cependant il fait le brave :

— Mais si, mais si. Puisque le curé l'a dit.

Le curé, et aussi la chanson. Le régent a dit le contraire, le régent de qui ils tiennent

leur science, lire, écrire et compter un peu, et la géographie et l'histoire, et la terre et les hommes, et tout ce qu'ils n'ont pas appris et tout ce qu'ils n'ont pas retenu et ne retiendront jamais. La question est particulièrement grave. N'est-ce pas la veille de Noël? Si le petit Jésus n'allait pas venir jusqu'à la forêt Marie-Christine qui est bien isolée? La route est peu fréquentée, le raidillon est mauvais et l'on n'y voit goutte. Heureusement une petite lumière brille là, au bout du chemin. C'est la maison.

Enfant Jésus, y viendrez-vous ? Y viendrez-vous, quand le doute avant vous y est entré ?...

II

LE MIRACLE DE LA NOËL

Annette et Philibert sont les deux enfants du bûcheron Anthelme Duchêne, vous savez bien, cet Anthelme Duchêne qui habite une méchante bicoque sur le rocher, à la lisière de la forêt Marie-Christine. A la lisière de la forêt, c'est tout indiqué pour un bûcheron.

Notre Anthelme Duchêne est un brave homme qui n'a qu'un défaut. Vous allez tout de suite penser que c'est un ivrogne. En Savoie, quand on dit d'un homme qu'il n'a qu'un défaut, c'est toujours qu'il aime la bouteille. Eh bien! pas du tout : faute d'argent Anthelme ne boit guère que de l'eau, et quand on lui sert du vin rouge, ou même du vin blanc, il en boit autant qu'il peut, sans quoi il ne serait pas Savoyard, mais les occasions sont trop

rares. Son défaut, je vous le confierai sans tarder : il ne sait pas refuser un service. On lui dit, par exemple, quand il a fini son travail : « Il y a ici près une veuve qui a tout son bois à scier. » Aussitôt il va scier le bois de la veuve. Ou bien : « La voisine a son mari malade, et son foin n'est pas fauché. » Il répondra : « Je manie mieux la cognée que la faux », mais il ira faucher le pré de la voisine.

C'est une manie assez gênante quand on vit en famille. La vie de famille exige de la régularité, sans compter beaucoup d'autres vertus difficiles à acquérir, et notamment la patience. Anthelme Duchêne n'arrive jamais à l'heure de la soupe et Pernette, sa femme, n'est pas contente. Et Philibert et Annette crient à qui mieux mieux, la cuiller en l'air.

— Que veux-tu que j'y fasse, ma femme?

— Tu t'en laisses accroire, mon homme.

— C'étaient de pauvres gens, Pernette.

— Nous ne sommes pas riches, Anthelme.

— Peut-être bien que j'ai eu tort.

— Peut-être bien que tu as eu raison.

Quant à Philibert et Annette, ils ne demandent qu'à manger.

Or, cette même nuit de Noël, Anthelme

Duchêne est sorti de chez lui dès l'aube. Il tenait sur son épaule sa bonne hache affilée, et sur son dos, dans un sac, son déjeuner (pain, fromage, plus une petite fiole de vin rouge, en raison de la distance). Il s'en allait prêter son aide à des compagnons dans la forêt du Sappey qui est au delà de Modane. Pernette sur le seuil a soufflé la lanterne par économie, bien qu'il fît à peine jour, et adresse à son homme mille recommandations en bonne ménagère.

— Surtout n'oublie pas au retour d'acheter la dinde à Modane. C'est Noël demain.

— Bien sûr, bien sûr, Pernette, ma femme. On mange de la dinde une fois l'an. Il n'y a pas de Noël sans dinde.

— Et n'oublie pas les jouets que le petit Jésus doit apporter à Philibert et Annette. Nous ne sommes pas riches, mais ça se doit.

— Bien sûr, bien sûr, Pernette, ma femme. Il n'y a pas de Noël sans le plaisir des enfants.

Le soir, après l'école, les deux petits sont rentrés et leur père n'est pas encore là. Pernette est venue plus d'une fois sur le pas de la porte regarder et écouter. Mais la nuit est noire et la cascade Saint-Benoît fait tant de vacarme qu'on n'entendrait pas marcher sur les pierres, même

avec de gros souliers cloutés. Cependant voici une ombre, là, entre deux mélèzes; elle avance rapidement malgré la montée qui est raide. Eh! oui, c'est Anthelme. Il a toujours sa hache sur l'épaule. Il ne porte aucun paquet à la main. Où sont les joujoux et la dinde? Eh! parbleu, dans le sac qu'il a sur le dos et qu'on ne peut pas voir à l'arrivée.

— Anthelme, c'est toi? Ne fais pas de bruit. Les enfants sont là. Passe-moi la dinde.

— Ma foi, Pernette, je n'ai pas le moindre dindon sur moi.

— Tu l'as oublié? Pourtant c'est Noël. Enfin, cette année, on s'en passera. Où sont les jouets que je les cache bien vite? Cette nuit, nous en remplirons les sabots d'Annette et les sabots de Philibert.

— Ne me gronde pas, femme. Si tu savais!

— Anthelme, dis-moi où sont les jouets?

— Je vas t'expliquer. En deux mots ou en quatre.

— Pas besoin de quatre ni de deux. Anthelme, tu as oublié les enfants.

— Je ne les ai pas oubliés.

— Alors, passe-moi les jouets sans tant de façons.

— Je ne les ai pas oubliés, Pernette, je te jure. Mais j'ai rencontré Péronne.

— Péronne ou une autre, qu'est-ce que ça me fait?

— Péronne que son homme a quittée pour s'en aller en Italie.

— Quand un homme quitte sa femme, c'est qu'elle est mauvaise.

— Pas toujours, Pernette, pas toujours. Il a laissé quatre gosses, quatre gosses la bouche ouverte.

— Nous n'avons pas à les nourrir.

— Ils étaient là tous les cinq, les quatre gosses et la mère, devant le marchand de volailles à Modane. Ils regardaient les belles dindes, luisantes et dodues, alignées en rang de bataille, et grasses à faire craquer leur peau. Ils regardaient et ils sentaient. Ils sentaient et ils reniflaient comme si elles étaient déjà rôties. « Allons, Péronne, décide-toi. — Nous n'avons rien à manger chez nous. — Rien à manger? pas possible! — Rien depuis hier, mon pauvre Anthelme. — Tout le monde mange le jour de Noël. — Tout le monde peut-être bien, excepté nous. » Alors, j'ai pris tout mon argent, mon argent et le tien, Pernette,

mon argent et le tien qui ne font qu'un, et je l'ai donné à la femme. Mais ce n'est pas une dinde qu'elle a achetée, c'est du pain et des pâtes, parce que ça bourre et c'est moins cher. Et me voilà, Pernette, un peu honteux et vergogneux. Qu'est-ce que tu veux? Quoi! pas d'injures, pas de gros mots, pas de plaintes! Tu n'es pas bavarde, ce soir. Allons, bon! vas-tu pleurer? Pour des joujoux en bois et pour un dindon?

— Ce n'est pas pour ça que je pleure.

— Alors pourquoi? le diras-tu?

— C'est pour ta bonté, grande bête, et pour la misère de Péronne.

C'est la veillée maintenant. Philibert et Annette, bien bordés dans leurs lits de planches, ne veulent pas s'endormir avant d'avoir vu le petit Jésus. Les autres années, ils étaient sûrs qu'il viendrait et cette année ils ne le sont plus, à cause de la parole du régent. Le doute leur donne un peu de fièvre. Par où viendra-il? — Par la cheminée, opine Annette. — Par la porte, déclare Philibert. Le petit Jésus n'est pas un ramoneur. Déjà ils discutent le miracle.

Dans la pièce d'entrée, au coin du feu, An-

thelme Duchêne et sa femme ne trouvent pas grand'chose à se dire. Pernette est revenue de son émotion : on en revient toujours, n'est-ce pas? La charité est la charité, mais quand on l'a faite on est bien avancé : une fois l'an on faisait de la dépense pour les mioches, une fois l'an on s'offrait un bon morceau, et cette année il faudra s'en passer.

... Vous êtes bien malheureuse, Péronne, avec vos quatre enfants sans père. Vous êtes bien malheureuse, c'est entendu. Mais il fallait garder votre homme ou bien le suivre en Italie. Franchement, on vous a assez vue et vous pouviez mendier ailleurs....

Au fond, c'est là ce que pense Pernette. Et ce qui l'agace davantage, c'est de voir son homme à elle qui tisonne tranquillement, aussi tranquillement que s'il avait d'écus la poche pleine. En voilà un qui ne se tracasse pas! Il croit peut-être que le Bon Dieu va se déranger pour lui apporter en personne un dindon tout cuit et tout chaud, avec une belle peau rissolée, et des joujoux pour Annette, et pour Philibert encore des joujoux! Il s'épanouit, il rit, il rigole : c'est exaspérant à la fin!

— Toc, toc, toc.

Qui frappe à la porte? Le bûcheron et sa femme se sont dressés en même temps. Qui peut venir à pareille heure? Et dans leurs lits s'agitent Annette et Philibert. Le petit Jésus a frappé. Il a frappé à la porte. Philibert avait bien raison. Philibert est un homme, et les hommes en savent plus long que les femmes.

— Toc, toc, toc : il n'y a donc personne? J'entre, c'est encore le plus simple.

Qui entre? C'est l'oncle Thomas.

— Bonjour, bonjour, la compagnie.

— Ah! c'est toi, mauvais garnement!

Thomas est un frère d'Anthelme, un frère plus jeune, et plus gai aussi. Il habite plus haut dans la vallée, à Pierrelongue, près de Lanslebourg, là-bas, au pied du Mont-Cenis que la grand'route escalade. Sa réputation n'est pas bien fameuse : il braconne au nez des gendarmes, pose des pièges, pêche à la cuiller, remet les membres cassés, compose des tisanes pour les fièvres, jette des sorts sur le bétail, a des recettes pour gagner les procès, transporte de la contrebande, et tous ces trucs-là, on le sait, sont défendus par les lois. Mais les lois, Thomas s'en moque. Il n'a de respect pour rien, cet homme-là : il n'a de res-

pect pour rien du tout. Pas même pour les bouquetins de Sa Majesté le roi d'Italie qui sont, de l'autre côté des Alpes, chasse réservée et gardée. Par les passages de la Lévanna, Thomas, franchissant la frontière, s'en va les canarder et ramène les morts sur son dos le long des glaciers et des névés. Et même, avec les gardes royaux, il a parfois échangé des coups de fusil. En vérité, c'est un terrible homme.

— Ah! vous tombez bien, mon frère!

Ainsi a soupiré Pernette.

— Je tombe à pic. C'est la Noël.

— Oui, la Noël, et nous n'avons rien à vous offrir à manger.

La figure de Pernette est longue, longue à n'en plus finir, et penaude et piteuse, et marmiteuse et déconfite.

Thomas, qui la considère, éclate de rire aussitôt :

— Qu'est-ce que cette rengaine-là? Rien à m'offrir à manger? Et ce lièvre, ma triste belle-sœur, et ce lièvre, que diable en pensez-vous?

Il a tiré par les oreilles un lièvre de sa gibecière, un lièvre de pays de neige au pelage

presque blanc, un lièvre qui ne doit rien à personne, et qui, de ses petites pattes de devant un peu repliées, a l'air de battre du tambour pour inviter le monde à dîner. C'est le comble de la politesse : prier les gens de vous manger!

Anthelme, qui s'est approché, palpe la bête à son tour et prononce avec autorité :

— C'est un levraut de l'année. Il sera tendre à la dent.

Mais Pernette bougonne encore :

— Un lièvre n'est pas une dinde. Un lièvre n'est pas une dinde de Noël.

— Eh! ma sœur, que vous êtes mauvaise! Attendez un peu, sapristi! Votre dinde va venir. Votre dinde, la voilà bien!

Et de la gibecière profonde et large, Thomas tire encore — c'est pour sûr un sorcier — un dindonneau rond comme une boule.

— Vous l'avez volé, dit Pernette : nous ne pouvons pas le manger.

— Ma sœur, vous jugez trop vite et vous êtes prompte à condamner. Ce dindonneau est mon bien légitime.

— Vous ne l'avez pas acheté.

— Je n'achète jamais rien, ma sœur.

— Alors, vous voyez bien, mon frère.

— Un fermier me l'a baillé tout à l'heure.

— Un fermier? Les fermiers ne sont pas si donnants. Et pourquoi donc vous l'eût-il baillé?

— Vous êtes plus incrédule, Pernette, que le grand saint Thomas, mon patron. Pour un renard que j'ai tué et qui lui mangeait toutes ses poules, le fermier Faveraz, de la Fontanette, m'a donné ce dindonneau-là. Vous pouvez le rôtir en paix; et je le découperai moi-même en détachant la mitre d'évêque.

Anthelme triomphe à gros rires qui tombent en cascades comme l'eau de Saint-Benoît là tout près. Il ne s'est pas tracassé et le dîner est venu tout seul. Néanmoins Pernette ne désarme pas encore :

— C'est bien, c'est bien, je vas le plumer pendant que vous écorcherez le lièvre. Mais les petits, demain matin, trouveront leurs sabots vides. Vous avez beau dire et beau faire : pour des enfants, ça n'est pas gai.

— Vous n'avez donc rien mis dedans?

— Je t'expliquerai, intervient le coupable Anthelme.

— C'est tout expliqué, Thomas : il donne

aux uns, il donne aux autres, et pour les siens il ne reste rien, rien de rien.

— Allons, allons, la petite mère, occupez-vous de votre dinde, et je m'occuperai des enfants.

— Votre gibecière est toute plate.

— Et mes mains, Pernette, et mes mains? sont-elles bonnes à quelque chose? Vous voilà tout embarrassés, entortillés, gênés, peinés, écroulés, aplatis et déconfits. Conduis-moi dans ton atelier, Anthelme. As-tu du bois de chêne, de chêne ou de châtaignier?

— Un bûcheron....

— Et des scies, et des couteaux, et des rabots, et des marteaux, et des tenailles?

— J'ai tout ce qu'il faut pour un menuisier.

— Alors, au travail, mon vieux frère.

Et toute la nuit, dans l'atelier, c'est un tapage assourdissant. Annette et Philibert se sont réveillés, une fois ou deux, rassurés. Ne faut-il pas au petit Jésus un accompagnement de musique? Tout de même, l'orchestre céleste ne s'est pas beaucoup exercé, et les anges et les archanges, et les séraphins et les chérubins — sans compter les Trônes et les Dominations auxquels on pense beaucoup moins —

pourraient prendre quelques leçons de violon ou de flûte, ou même d'accordéon, au lieu de faire ce bruit de planches qui grincent.

Au matin, Thomas et Anthelme sont revenus à la cuisine avec les mains pleines d'objets dont la forme est imprécise au premier abord. Pernette n'a pas perdu son temps : le dindon est plumé, la broche prête, et quant au levraut, on ne le reconnaît plus : tout coupé en morceaux carrés, il attend l'heure du civet; déjà la marinade embaume, une odeur d'olive et de vin monte aux narines dès le seuil.

— Que diable apportez-vous là, tous les deux?

— Ce sont les jouets des enfants.

— Montrez, montrez. Oh! le beau cochon, avec des oreilles relevées et des jambes courtes, et un ventre qui traîne à terre.

— Ce cochon, ma sœur, n'est autre qu'un cheval.

— Et ce chien à petite queue?

— Ce chien est un mouton, ma sœur.

— Et cette poule avec un long bec?

— Cette poule est une oie, ma sœur.

— Et ces deux boules superposées, avec des bras et des jambes?

— C'est une poupée, ma sœur. La boule d'en bas c'est le corps, et la boule d'en haut c'est la tête.

— La tête, vraiment? En êtes-vous bien sûr? Où sont les yeux, la bouche, le nez?

— Vous êtes bien pressée! Passez-moi donc un charbon. Voici le nez, voici la bouche et les deux yeux qui vous regardent.

— Annette est maligne, et vous ne lui ferez jamais croire que ce monstre est une poupée.

— Habillez-la d'une longue robe. Comme ça on en verra moins. Et ce sera plus convenable.

— C'est une idée : je vas l'habiller.

Et pendant que Pernette, dans une vieille étoffe usée, coupe et taille la robe avec ses ciseaux et son dé et son aiguille, Thomas, rien qu'avec de la colle et des copeaux, vous arrange une magnifique perruque frisée.

On pénètre en tapinois, et les chaussures retirées, dans la chambre où les enfants dorment. On remplit les sabots jusqu'au bord et l'on se retire sur la pointe des pieds. Le petit Jésus a passé.

— Tu vois, glisse Anthelme à sa femme, il ne faut pas se tourmenter.

— Tout de même, si l'oncle Thomas n'était pas venu remplacer le petit Jésus !

Annette et Philibert se sont réveillés. Ils se sont réveillés presque ensemble, et avec la même terrible pensée : « Il n'y a plus de miracles. »

Le doute les tenaille depuis que le régent a parlé. Ils se sont appelés, d'une voix pleine d'épouvante :

— Annette !

— Philibert !

Et en chemise, le cœur battant, ils ont couru à leurs sabots.

— Il y a quelque chose, Philibert.

— Annette, il y a beaucoup de choses.

— Oh ! la belle poupée, Philibert !

— Regarde, Annette, ce cheval.

— Elle a une robe bleue, comme maman, l'autre année, et des cheveux couleur de bois clair.

— Il est bien nourri et dresse les oreilles.

— Il y a encore ce joli mouton.

— Et cette oie au bec tout pointu.

Ils ne se sont pas trompés une seule fois. Décidément Pernette n'y connaît rien quand il s'agit des animaux, et même quand il s'agit

de poupées : elle prend un cheval pour un porc, un mouton pour un chien, une oie pour un poulet, et une poupée, horreur ! pour une paire de boules. Heureusement les enfants ont de meilleurs yeux et une imagination plus exacte : ils ne commettraient pas des erreurs si grossières.

— Maman, maman, dit Philibert, le petit Jésus est venu cette nuit.

— Tu le vois bien, Philibert.

— Je l'ai entendu qui frappait.

— Tu l'as entendu qui frappait ?

— Toc, toc, toc, et il est entré en riant.

— Puisque tu le sais, pourquoi le demandes-tu ?

Annette ne veut pas être en retard. Si l'un parle, l'autre ne se tait pas.

— C'est lui, maman, qui a fait tout ce vacarme.

— De quel vacarne parles-tu ?

Philibert vient au secours de sa sœur :

— Un grand vacarme dans l'atelier. Nous l'avons très bien entendu.

— Vous auriez dû dormir, petits sots.

— Mais puisqu'on n'a pas dormi tout le temps.

Les enfants d'aujourd'hui veulent tout savoir. Pernette cherche une explication, une bonne explication qui sauvegarde le miracle. Il ferait beau voir qu'une femme s'en vienne, comme un simple instituteur, porter atteinte au miracle !

— Eh bien ! dit-elle, voilà. Il avait tant distribué de jouets à la ville et à la campagne, à Modane, à Villarodin, au Bourget, à Avricux, qu'en arrivant à la forêt il ne lui en restait plus du tout. Alors, il s'est installé dans l'atelier et il a fabriqué lui-même ceux qu'il a mis dans vos sabots.

— Il sait donc ? demande Philibert.

— Sans doute : n'a-t-il pas été menuisier avec saint Joseph autrefois ?

— C'est vrai, c'est vrai, maman, il a été menuisier.

Et les enfants battent des mains parce que cette circonstance les convainc. Du moment qu'il a été menuisier, il a fabriqué les jouets. Aucun doute ne peut résister à une preuve aussi formelle. Ah ! si Jésus était né dans un monde de boutiquiers, de bourgeois ou de rentiers, ce ne serait plus la même chose.

Et dans le fond de la chambre, ce farceur de

Thomas, qui a suivi la conversation, se penche vers l'oreille d'Anthelme :

— J'ai souvent passé pour un diable, mais pour le Bon Dieu, mon frère, ça ne m'était jamais arrivé !

III

LE SONGE DE L'ONCLE THOMAS

Et le soir même, l'oncle Thomas, ragaillardi et réchauffé, veut regagner son hameau de Pierrelongue, là-bas, au pied du Mont-Cenis. Par la vieille route d'Aussois, qui monte et qui descend, et qui remonte et qui redescend pour rejoindre la neuve à Termignon, il faut compter près de cinq lieues.

— Restez, restez, oncle Thomas, le dindon n'est pas tout mangé.

— Restez, restez, oncle Thomas, il reste du lièvre encore.

Mais il n'écoute personne et le voilà sur le raidillon où il a manqué trébucher. Annette et Philibert l'appellent, et le sempiternel bruit de la cascade couvre leurs voix comme une

cloche. Ils aiment l'oncle Thomas parce que l'oncle Thomas rit tout le temps. Les pères et les mères ne rient pas tout le temps.

Après la traversée des forts, après le village d'Aussois et jusqu'à la forêt de Plaubois tout va bien. L'oncle Thomas a bu du vin rouge. Il en a bu en grande quantité. Cela lui communique une belle assurance pour se diriger dans la nuit qui est très noire. Il fonce devant lui tout droit, et s'il fait des à droite et des à gauche, c'est sûrement contre ses intentions. Mais voilà que dans la forêt — encore une forêt chétive et galeuse — il sort de la route sans y prendre garde et il ne sait plus se retrouver. Il tourne sur lui-même, il étend les bras en avant, il tâte un arbre et un autre arbre. Voyons, voyons, oncle Thomas, y voyez-vous, n'y voyez-vous pas ? Il pousse un juron, puis un autre, il a la manie d'invoquer le diable : oncle Thomas, cela n'avance pas les affaires. Enfin, il s'arrête pour réfléchir, en s'appuyant au tronc d'un mélèze. Ses idées sont brouillées et confuses : elles se sont sauvées au hasard, comme des chèvres mal gardées et capricieuses. Avec douceur il les rappelle ainsi qu'un berger siffle son troupeau,

et il parvient, tant bien que mal, à en rassembler quelques-unes.

Mais oui, mais oui, il a traversé Aussois et maintenant il marche sur Sardières. Seulement, il a perdu le bon chemin, jamais il ne pourra rentrer chez lui ; Pierrelongue, son village, est certainement à tous les diables. Il y a, dans la forêt de Plaubois, une petite chapelle abandonnée où il s'est caché plus d'une fois en revenant de chasser des marmottes dans les vernes et les moraines qui sont au bord du glacier de la Dent-Parrachée. S'il pouvait l'atteindre seulement ? Il y dormirait très bien au pied de l'autel, comme il a fait l'hiver dernier pendant une tempête de neige, avec, pour lui tenir compagnie, quatre marmottes pendues par une ficelle à la fenêtre.

Il cherche, il cherche entre les arbres. En somme, il a la tête lourde comme si elle était pleine de graviers, mais il n'est pas ivre. Sapristi ! pour le griser, il en faut bien davantage. Un Savoyard, ça ne se grise pas avec trois ou quatre bouteilles de vin rouge : il y faut un fût tout entier. Eh ! parbleu, la voilà bien, la petite chapelle abandonnée. Il n'y a qu'à heurter la porte d'un coup d'épaule, et elle s'ouvre toute

grande comme si Dieu était là pour vous recevoir. Dieu n'y est plus, mais la maison est bonne, surtout quand on est fatigué. Et notre Thomas s'y engouffre, et sans lumière il se couche à la place qu'il connaît bien, juste au pied de l'autel. Ainsi donnera-t-il au jour le temps de venir.

Il ne bouge plus. Est-ce qu'il dort? Est-ce qu'il dort, ou bien est-il mort? Comment le lui demander sans le réveiller? La porte est mal fermée et le vent qui entre après lui la fait battre contre le mur. A-t-elle bientôt fini de claquer? Mais, cette porte, regardez-la : n'est-ce pas qu'elle est toute en or? Ma parole! c'est la porte du Paradis.

— Ma foi, déclare Thomas conciliant, je veux bien y entrer tout de même. Ouvrez une bonne fois la porte au lieu de la laisser claquer. Allons, allons, sans tant de façons.

Et la porte s'ouvre toute grande, comme celle de la chapelle tout à l'heure, pour livrer passage à un homme barbu et irrité qui le traite comme un malotru :

— Va-t'en d'ici, va-t'en tout de suite. Comment oses-tu te montrer? Ivrogne, braconnier, coureur, débauché, filou, contrebandier, em-

prunteur, mauvais payeur, rubriqueur, farceur!

Saint Pierre en colère — car c'est lui sans doute — montre une grande facilité de paroles. Il n'y a qu'à se retirer devant cette avalanche d'injures qui, toutes, il faut en convenir, sont justement appliquées, mais ne méritaient pas tant d'éclat. Décidément, le Paradis ne se gagne pas si aisément qu'on croit. Il exige qu'on se donne de la peine, et personne n'y songe, et quand on y songe il est trop tard. La dispute a causé du scandale. De tous côtés les saints accourent avec une robe d'uniforme et sur la tête une couronne pareille à ces pains qu'on emporte de la boulangerie au bout d'un bâton.

— Que se passe-t-il? que se passe-t-il?

Ils sont curieux comme s'ils s'ennuyaient. Et saint Pierre, malhonnêtement, pour étaler sa puissance devant la galerie, insiste sur son refus :

— Va-t'en d'ici, Thomas Duchêne. Les diables te cueilleront à la sortie.

— C'est bon, c'est bon, on s'en va. Pas besoin de tant de tonnerres!

Mais voilà que les saints s'écartent et font la haie avec respect. Le Seigneur Jésus fait sa

ronde. Il s'informe auprès du portier : quelle est la cause de ce tumulte?

— Cet individu veut forcer l'entrée.

— Pardon, pardon, explique Thomas, la porte n'était pas fermée.

Le Seigneur Jésus, cependant, s'approche du nouveau venu et, au lieu de le rudoyer, au grand scandale de saint Pierre qui n'en peut croire ses oreilles, il lui parle avec douceur :

— Tu peux entrer, mon ami, tu es ici chez toi.

— Oh! Seigneur, est-ce possible? Je suis un ivrogne, un braconnier, un coureur....

— Je sais, je sais.

— ...Un débauché, un filou, un emprunteur....

— Assez, assez.

— Tout ce qu'a dit cet homme irrité et barbu est malheureusement trop exact.

— Ne m'as-tu pas remplacé, un soir de Noël, auprès de mes petits amis Annette et Philibert? Je ne vais pas te renier.

Saint Pierre a saisi l'allusion et du coup cesse les hostilités.

— Seigneur, Seigneur, c'est que je ne suis pas un honnête homme.

— Eh bien! tu retourneras sur la terre et tu tâcheras de le devenir.

...Quand Thomas se réveille dans la chapelle abandonnée, le grand jour est déjà venu. Il se frotte les yeux et se demande s'il est vivant ou mort, sur la terre ou en Paradis. Et quand il a dûment constaté qu'il est encore un homme de la terre, il rit en dedans, et il rit au dehors, et il n'est qu'à demi content.

— Un honnête homme, un honnête homme! Comme c'est commode, en vérité! Ça t'apprendra, mon vieux Thomas, à prendre la place du Bon Dieu. Mais pour devenir honnête homme, bien sûr, il faudrait un miracle.

Un miracle! il en veut un, lui aussi, comme le curé, comme les enfants. Chacun réclame le sien dans la vie. Et ce régent de malheur qui affirme qu'il n'y en a plus!

IV

LA CROISADE DES ENFANTS

Lorsque Philibert et Annette sont retournés à l'école, ils n'ont rien eu de plus pressé que de raconter à leurs camarades comment le petit Jésus en personne a fabriqué leurs jouets dans l'atelier de leur père :

— Une poupée bleue et un cheval. Une oie et un mouton que voici.

Et comme la classe hésitait à les croire, ils ont triomphalement ajouté ce détail :

— Puisqu'Il a été menuisier dans le temps, avec saint Joseph.

Et la classe entière les a crus.

L'aventure étant parvenue jusqu'aux oreilles du régent, M. Mussillon, indigné de cette crédulité excessive, a haussé les épaules et, ou-

vrant brusquement la fenêtre, il a pensé cracher au dehors en signe de mépris ; mais il s'est souvenu à temps de sa dignité professionnelle et il a refermé la croisée, à cause de l'air vif.

— Superstitions, superstitions ! a-t-il péremptoirement déclaré. Il n'y a pas de miracle, et il n'y en a jamais eu.

Annette s'est mise à pleurer et Philibert a fait le poing dans sa poche. C'est le jour de la leçon d'histoire : en manière de protestation, ils ne l'écouteront pas une minute. Et M. le régent commence. Il en est au treizième siècle et, pour intéresser les élèves, il a choisi les bons auteurs. M. le régent est consciencieux : il parle pour les petits paysans d'Avrieux comme il parlerait devant M. l'Inspecteur lui-même.

— Le commencement du treizième siècle, annonce-t-il avec fracas, en brandissant le savant et pittoresque ouvrage de M. Luchaire, est marqué par des prodiges, des sortilèges, des sorcelleries.

Des sorcelleries ! Toute la classe boit ses paroles. Toute la classe connaît des sorciers. La Maurienne est leur terre de prédilection. Il y a celui d'Aussois et celui de Villarodin, celui de

Bramans et celui de Lanslevillard, sans compter ceux qu'on n'avoue pas et qui sont les plus dangereux, sans compter la Cancianile, dont l'aventure a fait du bruit autant que celle de Marie de Vilario qui, jadis — qui est-ce qui ne le sait pas? — fut, en réparation de ses crimes, conduite, un jour de dimanche, en chemise et la hart au col, les pieds nus, une simple coiffe de toile sur la tête, et tenant dans ses mains une torche allumée du poids de deux livres, devant le grand portail de saint Léger, à Chambéry, pour déclarer, à genoux, que follement, témérairement, par dol et malice, elle avait communiqué avec le diable.

Des sorcelleries! Annette et Philibert ont relevé la tête fièrement : l'oncle Thomas est un sorcier, ils ne vont pas le désavouer. Et la leçon d'histoire continue.

Louis, le fils de Philippe-Auguste, roi de France, tombe malade pendant que son père est à la Croisade, et il est guéri par la procession des reliques. La tête de sainte Geneviève, qu'on croyait égarée, est retrouvée dans sa boîte. Une bouvière de Cudot, au pays de Sens, reste dix ans sans manger et, pendant les solennités religieuses, elle entre en extase. Eustache, abbé de

Saint-Germain-de-Flair, qui prêche en Angleterre la quatrième Croisade, fait jaillir des sources qui guérissent toutes les maladies. Foulque de Neuilly, enchaîné, se délivre tout seul : il transforme les femmes de mauvaise vie en mères de famille édifiantes, et les usuriers des villes en prodigues obstinés à distribuer tous leurs biens aux pauvres. « Ces miracles-là, ajoute le chroniqueur, ne sont pas les moins étonnants. »

Miracle ! M. le régent a lâché le mot. Il essaie de le rattraper. Il en charge, il en accable le maladroit chroniqueur. Mais sur la classe le miracle est tombé comme les fleurs des arbres fruitiers quand souffle le vent de la Vanoise, comme les gouttes de pluie sur les blés verts qui se dépêchent de pousser. Et il continue de tomber. C'est maintenant l'histoire de la croisade des enfants que lit M. Mussillon, non pas avec ironie, mais avec commisération :

« *Au mois de Juin* 1212, *un jeune berger de Clayes, près de Vendôme, eut une vision, comme le charpentier du Puy. Dieu, sous la figure d'un pauvre pèlerin, lui demanda un morceau de pain*

et lui remit une lettre où il lui ordonnait d'aller délivrer le Saint-Sépulcre. Peu après, au moment où le berger chassait ses brebis d'un champ, il les vit s'agenouiller devant lui et demander grâce : c'était donc bien une mission divine qui venait de lui être donnée! Il se mit à parcourir le pays, poussant le cri de la croisade :

« *Seigneur Dieu, relève la chrétienté! Seigneur* « *Dieu, rends-nous la vraie croix.* » *Comme il fai-* « *sait partout des miracles....* »

Philibert, à ces mots, renifle de plaisir et pince Annette qui n'écoute pas assez.

« *Comme il faisait partout des miracles, d'autres bergers se joignirent à lui, et bientôt une foule d'enfants, âgés au plus de douze à treize ans, le prirent comme chef de croisade. La* Chronique de Laon *prétend qu'il en eut plus de trente mille sous ses ordres....*

« *Comment cette armée d'enfants put-elle se former et s'organiser, malgré la résistance des parents et du clergé? A ceux qui leur demandaient où ils allaient, ils répondaient :* « *Vers Dieu!* » *Et la foule leur était favorable. Elle croyait aux miracles d'Étienne....* »

Parbleu, si elle y croyait! Il n'y a qu'à voir la classe de M. l'instituteur Mussillon.

« *Elle croyait aux miracles d'Étienne, convaincue que Dieu manifestait sa volonté dans ces âmes innocentes et que leur pureté devait racheter les péchés du monde. Partout où ils passaient, les habitants des villes et des bourgs leur donnaient des provisions et de l'argent. On se pressait pour voir le chef des bergers, l'envoyé de Dieu; on se disputait, comme relique, un de ses cheveux, un morceau de ses vêtements. L'autorité finit cependant par s'émouvoir. Philippe-Auguste, après avoir demandé, sur ce prodige, l'avis du prélat et des maîtres de l'Université de Paris, ordonna aux enfants de réintégrer la maison paternelle. Une partie d'entre eux obéirent; le plus grand nombre résista.*

« *Innocent III se contenta de dire, paraît-il :*
« *Ces enfants nous font honte : pendant que nous*
« *nous endormons, ils s'acheminent gaiement à la*
« *délivrance du saint Tombeau....* »

Un murmure flatteur accompagne cette appréciation du pape sur le berger Étienne et ses compagnons. Ce n'est point là le résultat que M. l'instituteur escomptait.

— Ces enfants étaient fous, déclare-t-il impétueusement, fous à lier, entendez-vous? Et vous apprendrez sans retard comment ils furent punis de leur coupable folie. Notre troupe arrive à Marseille avec le fameux Étienne. A cause de la sécheresse de cette année-là, ne s'imaginait-elle pas traverser la mer à pied sec pour se rendre en Palestine? Deux armateurs marseillais, deux misérables coquins, abusant de la confiance et de la sottise de ces malheureux enfants, les transportèrent dans sept vaisseaux dont quelques-uns se perdirent sur les côtes de la Sardaigne. Et les petits pèlerins qui débarquèrent à Alexandrie, savez-vous quel fut leur sort? Non, vous ne le savez pas puisque personne ne vous l'a dit. Eh bien, moi, je vais vous l'apprendre: ils furent vendus comme esclaves sur les marchés de la ville. Ainsi finit cette croisade absurde qu'on a appelée la croisade des enfants.

Et M. l'instituteur secoue la tête de haut en bas, comme s'il venait de remporter un triomphe personnel sur la bêtise humaine qu'il est spécialement chargé de combattre. Il a raison au nom de la science, et il a raison au nom de la pitié. Volontiers il s'attendrirait et

verserait des larmes sur le sort de ces trente mille enfants sacrifiés, les uns noyés dans la mer, les autres vendus comme esclaves sur les marchés d'Alexandrie. Il exerce par amour et avec amour sa profession. Il a pour chacun de ses élèves un cœur paternel. C'est pourquoi il les veut prémunir contre les superstitions et les erreurs.

Mais ses élèves ne se soucient ni de la science ni de la pitié. Ils n'ont retenu que le berger Étienne devant qui les brebis s'agenouillaient, et qui commandait une armée d'enfants de leur âge. Les marchés d'Alexandrie sont pour eux pareils au marché de Modane où l'on vend des légumes et des instruments aratoires, et de la mer ils n'ont pas la moindre idée.

La leçon d'histoire est terminée : elle n'a pas été perdue.

Devant la façade badigeonnée de son église que le soleil d'hiver caresse, M. le curé d'Avrieux se livre à d'inquiets manèges : tantôt il se rapproche et tantôt il se recule pour mieux juger de l'effet. Il a achevé de peindre la Paresse : la grosse dame est à peu près assise sur la vache. Elle a de belles joues rouges,

parce qu'elle a trop dormi. On doit savoir qu'elle a trop dormi. Si par hasard on ne le sait pas, qu'on se le dise.

Évidemment le miracle n'a pas eu lieu. Mais le peintre n'a pas épargné la couleur, ni la peine, ni la sueur. Un autre que M. le Curé, et par exemple ce Piémontais qui va de village en village pour rafraîchir et rafistoler la Vierge et les Saints, se déclarerait satisfait. M. le Curé est humble de cœur. Il se demande s'il avait le droit de réparer l'œuvre compromise du bon imagier d'autrefois. Un peu tardivement il est pris de scrupules. Et voici qu'une nuée d'enfants, pénétrant dans l'enclos qui borde l'église, l'entourent, garçons et filles pêle-mêle, le cartable sous le bras, remuant, causant, riant et batifolant jusque sur les tombes qui s'alignent le long du mur. Ils viennent pour la leçon de catéchisme. Et parce que la dame a des joues bien rouges, ils s'extasient devant la Paresse. M. le Curé qui les écoute perd ses scrupules un par un. Il a le cœur échauffé comme s'il avait bu un grand verre de vin rouge, et, pour s'octroyer une petite récompense, il prend dans sa tabatière une prise que son nez sollicite. La louange est

douce à l'artiste, même s'il porte une soutane, et une soutane rapiécée qui porte elle-même la trace des pinceaux.

— Mes enfants, mes chers enfants, remercie-t-il à droite et à gauche.

Il regarde avec bienveillance la Paresse, qui a presque réussi à s'asseoir sur la vache laitière. Va-t-il succomber à l'orgueil, dont l'image est un peu plus haut : ce gentilhomme à perruque qui chevauche un lion et qui n'est pas, en somme, d'une exécution bien remarquable, tandis que... M. le Curé est tenté. Les sept péchés capitaux ne sont pas une bonne fréquentation. Mais il est secouru à temps et, chassant le démon de l'art, il ne veut plus être que le prêtre chargé d'instruire ces âmes neuves.

— Mes enfants, mes chers enfants, venez avec moi à l'église. Nous chanterons un *Magnificat*. Un grand événement s'est accompli. Une grâce particulière vous est accordée.

A la bonne heure, il annonce des merveilles et ne songe pas à les étouffer. Et il emmène tout son peuple à l'intérieur du sanctuaire. Les voix sont fausses, et néanmoins cela fait une musique agréable, parce que chacun y va de

tout son cœur. Ainsi préparés par le moyen d'un cantique, les enfants attendent l'événement annoncé. Ils songent au berger Étienne, devant qui les brebis s'agenouillaient. Cela, c'est l'instituteur qui l'a dit. Rien, à cette heure, ne leur paraîtrait anormal. Rien ne leur paraîtrait assez beau. Philibert et Annette, au premier rang, écarquillent les yeux pour mieux voir ce qui va se passer.

M. le Curé prélude avec une émotion qui lui peint le visage en rouge, comme il a peint lui-même la dame de Paresse.

— De l'autre côté des montagnes, des montagnes que d'ici vous apercevez, dans une grande maison, plus grande que tout le village réuni, et qu'on appelle le Vatican, habite le Pape qui a remplacé le Christ sur la terre. Il est prisonnier dans son palais; il n'a plus rien au monde et il a la charge du monde. Moi qui vous parle, je ne l'ai pas vu. Mais j'ai vu des prêtres qui l'ont vu. Il porte une soutane blanche, et il est triste parce qu'il se commet beaucoup de péchés sur la terre.

Il s'arrête pour reprendre son souffle, et les petits qui l'écoutent ont les yeux pleins de larmes, parce qu'ils viennent de voir, eux aussi,

le prêtre en soutane blanche prisonnier dans son Vatican, là-bas, de l'autre côté de la montagne. La montagne n'est-elle pas là, toute proche, la montagne dont ils ont commencé de gravir les pentes, soit pour se rendre en pèlerinage à Notre-Dame de Charmaix, soit pour y garder les vaches, — les vaches, les chèvres ou les moutons? Et puisque la montagne est là, sûrement le pape est derrière.

Cependant M. le Curé continue sans désemparer son discours :

— Eh bien, le pape qui dirige la chrétienté tout entière a pensé à vous, mes petits.

— A nous? interrogent Philibert et Annette au nom de tous.

— A vous et à tous les petits enfants. Il veut que Dieu soit avec vous, il veut que Dieu soit à vous dès vos plus tendres années. Jésus, le Fils de Dieu fait homme, a été un enfant comme vous, un enfant sage et travailleur dans l'atelier de Nazareth. Ce Jésus que vous connaissez tous, dont nous avons célébré la fête le jour de Noël, ce Jésus qui est né dans une écurie, et qui a été plus pauvre que le plus pauvre d'entre vous, ne veut pas être seulement votre exemple et votre ami. Il veut habi-

ter votre cœur, il veut pénétrer dans votre âme par le mystère de la Sainte Communion. Vous pouvez manger votre mère de baisers. Dieu veut, dans son amour, être mangé par vous. Autrefois, il vous fallait attendre onze ou douze ans, et quelquefois treize ou quatorze, pour être admis à la Sainte-Table, pour vous unir à Jésus étroitement en recevant dans votre bouche l'hostie consacrée qui est sa chair et son sang. Maintenant, plus de privilège d'âge ! Plus d'attente ! Sitôt que vous connaîtrez Jésus, sitôt que vous aimerez Jésus, vous serez admis à Le recevoir. Sitôt que vous L'appellerez, Il viendra. Appelez-Le, mes petits enfants, appelez-Le, et Le voici.

Ils regardent tous vers l'autel pour voir si Jésus n'est pas là. Il est là, dans le tabernacle. On ne Le voit pas, mais Il est là.

— Ainsi toi, Catherine, tu n'as que huit ans. Quand tu pries, tu penses à Jésus. On le devine à ton visage. Donc il viendra pour toi bientôt. Et de même pour la petite Annette qui n'en a que six et qui pourra communier en même temps que son frère aîné Philibert, bien que Philibert ait déjà dix ans, parce qu'elle est docile et pieuse autant que son frère.

Annette et Catherine, spécialement désignées, sont devenues toutes roses sous leurs bonnets. M. le curé va leur faire part à tous d'une autre nouvelle qu'il tient de la *Semaine religieuse*.

— On dit qu'un pèlerinage d'enfants va s'organiser en France pour aller remercier le pape à Rome. Des rois et des empereurs ont passé par ici, ont traversé notre montagne par le col du Mont-Cenis où l'on monte de Lanslebourg, afin de rendre visite au Pape ou de le secourir dans Rome, et Pépin le Bref, et Charlemagne, et Charles le Chauve qui mourut au retour dans notre village d'Avrieux où il est enseveli. D'innombrables pèlerinages d'hommes et de femmes ont ainsi traversé les Alpes. Mais, des enfants, jamais encore. Ce sera la première fois. Ce sera la Croisade des enfants.

La Croisade des enfants ! Ils s'y attendaient tous, ils n'en sont point étonnés, ils partiront quand on voudra.

— Ici, achève le curé, dans notre pauvre Maurienne, nous ne sommes pas assez riches pour entreprendre ce voyage long et coûteux à cause du chemin de fer. Nous resterons chez

nous, mais de cœur nous nous unirons au pèlerinage des enfants qui, plus favorisés, auront le bonheur de voir le Pape et de recevoir Dieu de sa main.

Cette péroraison n'est pas goûtée. Elle n'obtient même aucun succès. Puisque le Pape est derrière la montagne, il n'y a qu'à passer pardessus pour le rejoindre dans son palais. On n'a pas besoin de chemin de fer, on a des jambes pour marcher et l'on emportera un pain en couronne sur l'épaule au bout d'un bâton. Voyez-vous ce curé qui prêche la croisade et détourne ensuite les gens de partir : Dieu vous appelle, le Pape vous attend, et puis restez chez vous, au coin du feu, avec les châtaignes et les nouveau-nés!

Un vent de révolte souffle sur l'assistance. M. le curé, qui ne s'en doute pas, interroge maintenant l'un ou l'autre sur la confession ou l'eucharistie. Il reçoit des réponses nulles ou nonchalantes. A quoi donc pensent tous ces enfants? Dieu! que leurs cerveaux sont bornés! On ne sait pas comment les intéresser!

Monsieur le curé, ils pensent au berger Étienne devant qui s'agenouillaient les brebis et qui commandait une armée. Ils pensent au

berger Étienne qui voulait marcher sur la mer sans enfoncer dedans, et qui traversa la mer pour s'en aller à Jérusalem délivrer le tombeau du Sauveur. Le berger Étienne ne va-t-il pas revenir pour délivrer le Pape prisonnier?

Après la leçon d'histoire, la leçon de catéchisme est finie. Et bientôt elles se confondent. Elles se confondent dans toutes les mémoires.

Sur le raccourci qui conduit par une pente raide à la forêt Marie-Christine, Annette et Philibert se hâtent vers la maison. Pour se donner du cœur, ils se sont mis à chanter et ils chantent en soufflant à cause de la montée dure. C'est la chanson d'autrefois, que des soldats ont apportée de France. La bergère a prié la Vierge de lui rendre son blanc mouton que le méchant loup avait pris, et le fils du roi l'a rendu, et il a marié la bergère. Mais au milieu d'un couplet Philibert s'est arrêté :

— Il est de l'autre côté de la montagne, a-t-il déclaré d'un ton docte.

— Qui ça? demande la petite Annette.

— Le Pape, donc!

— Ah! oui, c'est vrai.

L'avait-elle déjà oublié? Son frère lui jette un regard sévère.

— Veux-tu que nous allions le voir, le voir et aussi le délivrer, puisqu'il est prisonnier?

— Je veux bien.

Et comme elle s'effraie tout de même d'une tâche aussi délicate, elle ajoute timidement :

— Est-ce que je suis assez grande?

— Tu es en âge de recevoir le bon Dieu.

Ça, c'est juste, le curé l'a dit. Et comme elle a peur de manquer de nourriture, elle ajoute encore :

— Est-ce que nous aurons à manger?

— Nous aurons à manger, décide Philibert. Et nous partirons avec tous les enfants de l'école.

V

LES BONNES FEMMES D'AVRIEUX

L'hiver a passé, le printemps est venu. Est-on bien sûr que ce soit le printemps? Les jours allongent, mais le vent est dur, les feuilles ne veulent pas pousser, ni les arbres fleurir, et le blé ne sort pas encore de terre.

Est-on bien sûr que ce soit le printemps? Si c'est lui, il ne mérite pas sa réputation. A coup sûr, il ne la mérite pas. Jadis, on l'annonçait au premier mai, avec des rondes et des chansons. Mais, s'il vient à pas de loup, comment savoir qu'il est là?

— Est-ce qu'il y a de la neige sur le Mont-Cenis? a demandé Philibert à son père.

— Ouvre les yeux, Philibert; il y en a sur toutes les montagnes. Derrière Modane, l'aiguille Doran et le Rateau en ont presque jus-

qu'en bas. En face de nous, l'aiguille de Scolette en est tout entière habillée, et la Norma et Longe-Côte qui l'escortent de chaque côté n'en ont retiré que leurs pieds.

Les yeux avides de Philibert ont fait le tour de l'horizon. Cependant il ne renonce pas à son interrogatoire.

— Est-ce que les chars peuvent traverser pour s'en aller en Italie?

— Ils ne traversent pas encore.

— Et quand les chars passeront-ils la montagne pour s'en aller en Italie?

— Vers la mi-juin probablement.

— Vers la mi-juin, répète Philibert.

Le printemps avance et l'été est proche. Les arbres fruitiers se sont décidés à fleurir, et les feuilles à pousser, et le blé, sorti de terre, est déjà haut dans les champs. Quand le vent souffle, il creuse de longues vagues dans les champs qui tremblent. Les prairies qu'on n'a pas fauchées — on fauche si tard en Maurienne — sont comme des bouquets en désordre où se mêlent les marguerites, les campanules aux clochettes mauves et violettes, les pissenlits et les orchis, les primevères et les renoncules, les œillets et les lis sauvages, et beaucoup d'au-

tres fleurs dont il serait précieux de dire les noms, mais il faudrait les savoir avec certitude. Les bergers qui sont allés plus haut, jusqu'aux prairies qu'on ne fauche jamais, ont rapporté les rouges rhododendrons, et les jaunes fleurs d'arnica, et les petites gentianes plus bleues que le ciel. Ils ont rapporté aussi une grande nouvelle : un char a passé le Mont-Cenis, un char qui venait d'Italie avec trois belles filles aux hanches larges parce qu'elles portaient de la contrebande.

— Il n'y a plus de neige, a déclaré Philibert : on a traversé la montagne.

Et voici qu'un lundi de juin, un lundi clair au soleil gai, M. l'instituteur Mussillon, sur le seuil de son école, regarde le chemin, le grand chemin qui dessert tout le village, car toutes les ruelles tombent dedans. Qu'a-t-il à regarder le chemin? Il n'a pas de chapeau sur la tête pour se garantir du soleil. Il fait trois pas en avant, et trois pas en arrière. Il adresse des gestes de menace à des personnages invisibles. Il sort sa montre de son gousset toutes les minutes ou presque. Mais quelle heure est-il donc? Vous devez le savoir, Monsieur l'insti-

tuteur, à force d'interroger votre montre. Il est deux heures, il est deux heures et quart, il est deux heures et demie. Que faites-vous là, au lieu de gagner votre classe pour donner à vos élèves une bonne leçon d'histoire? Vous avez fini les croisades, mais il vous reste encore bien des rois avant de parvenir à votre chère Révolution. Vos élèves, dans leur salle, doivent s'impatienter.

Ses élèves? Dans toute l'école, il n'y en a pas un seul, pas le plus petit, pas même Philibert Duchêne, le plus assidu et le plus débrouillé. Il se promet de les punir, de les punir sévèrement, dès qu'ils arriveront tout à l'heure. Il les gardera en retenue, courbés sur des pensums difficiles. Ou bien il les contraindra à balayer l'escalier et les corridors, besogne de servante humiliante et utile. Dès qu'ils arriveront? Mais ils n'arrivent pas. C'est inconcevable vraiment. Qu'un élève soit en retard ou manque la classe, que deux ou trois élèves soient en retard ou manquent la classe, le cas se présente, et même fréquemment quand les beaux jours sont revenus. Mais que tous les élèves, d'un commun accord, manquent la classe à la fois, cela ne s'est jamais vu.

Trois heures sonnent au clocher de l'église. L'instituteur a compté les coups. Une inspiration l'agite :

« A l'église ! ils sont à l'église ! C'est bientôt le jour de la première communion. Le curé les a confisqués. Ah ! mais, il y a les lois, les lois et surtout les députés ! Monsieur le curé, à nous deux ! »

Et dans un élan de colère, il se précipite vers l'église où l'on conspire contre l'école. M. le curé n'a qu'à se bien tenir.

M. le curé, perché sur une échelle devant le mur de façade, examine, le pinceau à la main, l'état des vertus cardinales. Les vertus sont bien mal en point. Il n'en reste, pour ainsi dire, plus de trace, quand les péchés, tous remis à neuf, brillent maintenant d'un éclat magnifique. Et M. le curé, tristement, déplore la perte de la vertu. Une voix furieuse le tire de sa méditation.

— Vous m'avez pris mes élèves. Mon école est obligatoire.

M. le Curé, aussitôt, songe à utiliser sa peinture :

— Regardez, monsieur Mussillon, regardez, là, devant vous, sur le mur : un soldat armé

à califourchon sur un tigre. Ce soldat symbolise la colère. Son supplice, au-dessous, vous le montre qui se mord lui-même et se déchire à belles dents.

— Je n'ai que faire, monsieur Lalozc, de vos symboles et de vos leçons. Vous m'avez pris mes élèves.

— Je n'entends rien à vos discours.

— Où sont-ils? Rendez-les moi.

— Je n'ai pas la garde de vos élèves.

— Oui, vous les avez attirés, dérobés, cachés, séquestrés, confisqués pour en faire des sacristains, des nonnains, des séminaristes. Je saurai bien vous les reprendre. J'ameuterai la population. J'avertirai les autorités. J'informerai les journaux. On connaîtra le scandale d'Avrieux. Et vous serez destitué, vilipendé, honni, maudit, incarcéré.

— Oh! là, oh! là, vous commencez à vous mordre. Modérez-vous, mon ami. Vous dépensez votre éloquence, il ne vous en restera bientôt plus. Et maintenant, expliquez-moi ce qui vous amène en ce lieu.

— Mes élèves; je veux mes élèves.

— Ils ne sont donc pas à l'école?

— Ils étaient venus ce matin. Pas un ne

manquait à l'appel. Et cet après-midi, pas un seul, vous m'entendez bien, pas un seul d'entre eux n'est venu. Ils sont ici, je le sais, ils sont cachés dans votre église.

— Dans mon église? Allez-y voir.

— Ils y sont, j'en suis assuré.

— Vous pouvez fouiller mon église, jusque dans l'abside et les nefs. Elle est petite, elle est vite vue. Un coup d'œil vous suffira. Entrez, entrez donc, mon ami. Cela vous fera du bien d'y entrer. Vous offrirai-je de l'eau bénite?

— Non, je n'entrerai pas dans votre église. Je me suis juré de n'y pas mettre les pieds.

— Ne jurez pas, monsieur Mussillon. Vous y entrerez peut-être aujourd'hui même. Nous ne savons pas ce qui se passe dans la vie, ni dans les cœurs, ni dans les cerveaux.

— Ce sont mes élèves que je veux.

— Alors, c'est assez causé. Je n'ai pas vu vos élèves.

— Vous ne les avez pas vus : où sont-ils? Où sont-ils? je me le demande. Je vous crois, monsieur le curé, je vous crois et ne vous accuse plus. Mais je vous prie de me comprendre. Mes élèves sont mes enfants. Vous

avez devant vous un instituteur chargé d'inquiétude et de crainte. Un malheur est peut-être arrivé.

— Un malheur? cela se saurait. Les malheurs s'apprennent tout de suite.

— Aidez-moi à les retrouver.

— Certainement, je vous aiderai. Là, je descends de mon échelle. Ces vertus ne sont plus bonnes à rien. Les péchés s'étaient mieux tenus.

Et, ce qui ne s'était jamais vu, le curé et l'instituteur s'en vont bras dessus bras dessous dans la rue en pente d'Avrieux. Ils font la tournée des feux; à chaque maison ils s'arrêtent. Devant la première, sur un banc, une vieille toute ridée boit le soleil par toutes ses rides.

— Tu chauffes tes rhumatismes, Jeannette.

— Madame Rondonaz, bonjour.

M. le curé les connaît toutes et les appelle par leurs prénoms ou même par leurs sobriquets. L'instituteur, plus correct, fait volontiers des cérémonies.

Et Jeannette Rondonaz rit aussitôt par toutes ses rides :

— Pour vivre longtemps, dit-elle, il faut se

couvrir chaudement. La lumière du bon soleil, c'est la meilleure des couvertures.

— Ton petit-fils Symphorien, où court-il à cette heure, le brigand?

— Il est à l'école, monsieur le curé, il est à l'école pour apprendre.

— Excusez-moi, madame Rondonaz, votre petit-fils Symphorien n'est pas venu à l'école cet après-midi.

— Ce n'est pas Dieu possible, monsieur. Il s'est coupé, dans la miche, un beau quartier de pain noir et il nous a souhaité le bonjour comme s'il partait pour l'école.

A côté demeure la Fourchon qui est une active ménagère. Penchée sur un baquet plein, elle lave le linge avec bruit.

— Et Christophe, qu'en avez-vous fait?

— Il est à l'école, pardi.

— Mais non, madame, vous vous trompez, Christophe n'est pas à l'école.

Elle se redresse ruisselante et toise cet instituteur effronté comme si elle allait avec ses torchons l'éclabousser du haut en bas :

— Où voulez-vous qu'il soit, alors?

— Je venais vous le demander.

La Fourchon abandonne sa lessive, et la

Rondonaz son banc au soleil. Elles font cortège, l'une droite, l'autre courbée, aux deux enquêteurs qui, dans la rue du village, continuent d'interroger les maisons.

— Et toi, Céline, où est ton Claude ?

— Madame Girard, votre fils n'est-il pas chez vous?

— Il est à l'école, parbleu.

— C'est ce qui vous trompe, madame Girard : votre fils n'est pas à l'école.

— Qu'en avez-vous donc fait alors? On vous confie les enfants, et voilà que vous les perdez!

Car les femmes ne se piquent pas de justice quand on les met en colère ou quand l'amour les emporte. Et les deux autres, qui, par derrière, suivent l'entretien, approuvent la veuve Girard qui se fâche :

— Elle a raison. Elle a raison. Cet instituteur de malheur nous a perdu nos enfants.

Elles ont dit cela tout bas : la crainte les retient encore.

— Et le petit Emmanuel ?

— Et Michel, qui est aux Sandoneires, si exact et si appliqué ?

— Et Tiénon, le fils au meunier ?

Personne, personne; ils sont tous perdus. Et la nouvelle court en avant, elle entre dans les maisons une à une, elle précède les deux enquêteurs. Maintenant, les femmes les attendent sur le pas des portes, et, de loin, elles demandent les premières, d'une voix épouvantée :

— Qu'avez-vous fait de Pierrot?

— Et de mon fils Saturnin?

— Et de Jean-Baptiste, le mignon, qui prit six ans à la Chandeleur.

Dans tout le village, on ne trouverait pas un homme. Ils sont aux champs pour les travaux : le temps et la saison le commandent. Pas un seul homme du village n'est là pour calmer ces commères qui se rassemblent et qui s'excitent les unes les autres. Elles entourent l'instituteur avec un grand vacarme de cris et de plaintes, avec des gestes de menace.

— Rendez-les-nous! Rendez-les-nous !

— Voleur d'enfants !

— Recéleur d'enfants !

— Mangeur d'enfants !

On lui fait le poing sous le nez. On le tient par les revers de son habit afin qu'il ne puisse pas s'échapper. On veut lui arracher la

barbe, lui cracher au visage, lui crever les yeux. Et déjà la Fourchon qui aime l'eau vocifère :

— Il faut le noyer dans l'Arc !

L'Arc roule des eaux violentes. Il ne rend guère ce qu'il reçoit. Il ne rendra pas un instituteur.

M. le Curé, par ses discours, a vainement essayé de porter secours à son compagnon.

— Allons, allons, les bonnes femmes, vos enfants se retrouveront. Pendant que vous vous tracassez, ils s'amusent à folâtrer dans les champs par le bon soleil.

On ne l'écoute pas davantage que s'il parlait pour le torrent. Il perd sa peine et sa salive. Et voici que la Fourchon dont le sang court un peu trop vite a donné le signal de la mort en prenant au col M. Mussillon qui l'a repoussée bravement, bravement et même poliment :

— Madame Fourchon, laissez-moi. Madame Fourchon, lâchez-moi : je ne suis pas responsable.

— A l'eau ! à l'eau ! ont répondu toutes les femmes d'une seule voix.

Elles sont pareilles à des chiens de chasse qui exigent la curée chaude :

— A l'eau ! à l'eau ! voleur d'enfants. A l'eau ! à l'eau ! mangeur d'enfants.

Et déjà elles se précipitent. Chacune veut avoir sa part.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! crie le curé qui les rejette à coups de poing.

Et tout à coup Dieu l'inspire :

— Venez à l'église ! venez à l'église ! Et Dieu vous rendra vos enfants.

Il a crié à pleins poumons, et à tout hasard il empoigne le bras de la mégère la plus proche :

— Toi, Jeannette, viens avec moi. Et toi, la Girard, viens aussi.

Elles cèdent à l'autorité, et d'ailleurs il ne les lâche pas ; c'est toujours plus sûr. Quelle poigne a cet homme de bien ! ça marquera sur la peau, bien que la peau soit rugueuse et noire.

Et comme on voit un orage s'arrêter brusquement sur un grand tonnerre et se résoudre en pluie diluvienne, voilà que les femmes suspendent leur vengeance, pour suivre M. le curé qui les conduit à l'église, et voilà qu'au lieu de hurler, injurier et vociférer, elles se mettent subitement à pleurer à longs sanglots convulsifs :

— Nos enfants ! nos pauvres enfants !

L'instituteur, au premier rang, poussé, pressé et prisonnier, est précipité malgré lui dans le saint lieu qui le reçoit.

— Vous y êtes entré tout de même, remarque l'abbé Laloze au beau milieu de la bagarre. Ne vous l'avais-je point prédit ?

Nul ne sait ce qui se passe dans la vie, ni dans les cœurs, ni dans les cerveaux.

Et l'institutrice, à son tour, attirée par tout ce tumulte, a pénétré dans l'église. Elle n'a pas vu davantage ses élèves, mais elle en a fait moins de bruit, ainsi qu'il convient pour des filles. Les garçons ont plus d'importance : cela se sait à la campagne.

M. le curé, à l'autel, commence la récitation du *Pater* et de l'*Ave*, et chaque assistant de répondre du fond du cœur. Les voix se font suppliantes et, quand la prière est finie, M. le curé, à l'autel, se retourne pour adresser quelques mots à toutes ces femmes agenouillées :

— Soyez calmes et raisonnables. Nous allons chercher les enfants. Ils ne doivent pas être bien loin. Sans doute ils se sont entendus pour faire l'école buissonnière, et

batifoler dans les champs, pêcher dans la rivière, cueillir sur la montagne des rhododendrons en fleur depuis peu de jours, chercher des morilles au pied des châtaigniers. A la tombée de la nuit ils rentreront tous ensemble. Les unes iront les guetter sur la route de Villarodin, d'autres sur la grand'route d'Italie, et d'autres du côté d'Aussois, et d'autres vers le Bourget. Ils ne vont pas tarder sans doute, car déjà le soleil descend. Et n'accusez pas, surtout, M. l'instituteur Mussillon ; il attendait ses élèves pour leur apprendre les belles choses que Dieu a faites, et il a connu le premier l'inquiétude et la peur parce qu'il aime ses élèves. Regardez-le au premier rang : il demande au ciel un miracle.

L'instituteur prisonnier secoue la tête furieusement, par manière de protestation, et l'auditoire croit qu'il approuve. M. le curé est facétieux ; on le redoute dans les presbytères et aux dîners de conférences. Cette harangue produit son effet. On quitte l'église en bon ordre. A la tombée de la nuit les enfants rentreront en groupe, chantant et portant des fleurs ou des champignons. Quelques-unes des mères s'en vont à leur rencontre sur le chemin d'Aus-

sois, et d'autres sur la route d'Italie, et d'autres encore jusqu'à Villarodin ou jusqu'au Bourget qui ne sont pas éloignés.

— N'avez-vous pas vu passer des enfants, un tas d'enfants ? demandent-elles aux bergers qu'elles aperçoivent dans les prés.

— Nous n'avons vu passer personne, ont répondu les bergers.

Et les femmes qui étaient parties sont revenues avec une crainte nouvelle. Des quatre côtés d'Avrieux on n'a pas rencontré d'enfants.

Et de la forêt Marie-Christine-Pernette Duchêne est arrivée en courant.

— N'avez-vous pas vu Annette ? N'avez-vous pas vu Philibert ? Il est presque sept heures du soir et ils ne sont pas rentrés de l'école.

— D'où sortez-vous, pauvre Pernette ? Ils ne sont pas allés à l'école.

— Ils ne sont pas allés à l'école ?

— Personne n'est allé à l'école cet après-midi. Nous cherchons nos enfants partout, et nos enfant sont perdus.

L'angoisse un intant calmée va de nouveau d'un foyer à l'autre. Pourvu qu'ils ne se soient pas noyés dans le torrent ! On court en inspecter les rives, et c'est vite fait, car des

ravins à pic l'enserrent au pied du fort, dans une gorge étroite où il n'est pas à son aise pour rugir et pour s'étaler.

Et ces hommes qui ne savent pas ! Et ces hommes qui ne rentrent pas ! Et ces hommes qui ne viennent pas aider leurs femmes dans la misère !

— Monsieur le curé, monsieur le curé, vous nous avez promis nos enfants. Et nos enfants ne rentrent pas. Voici la nuit qui tombe, monsieur le curé ; qu'allons-nous devenir si Dieu ne s'occupe pas de nous ?

Va-t-on lui infliger même sort qu'au régent? Mais son caractère sacré le protège. Il ne le protégera pas toujours.

— Nous allons sonner le tocsin pour avertir vos maris. Nous allons sonner le tocsin pour avertir les villages. Nous allons sonner le tocsin pour avertir les maires et les gardes champêtres. Et nous organiserons une battue dans les environs.

Le sonneur Fontanette est monté au clocher, et il a mis la cloche en branle. Les coups secs et précipités s'enlèvent, s'envolent comme des oiseaux pressés qui sortent du nid un à un et se poursuivent et se rejoignent dans l'air Ils vont

très vite, ils vont très loin. Et les laboureurs qui rentraient, et les bergers qui demeurent dans les prés jusqu'à ce que la nuit soit bien noire, lèvent la tête et écoutent :

— C'est le tocsin. Il y a le feu.

Ils regardent aux quatre horizons pour apercevoir une flamme, — une flamme ou une fumée.

— Où est-ce donc? A Villarodin? A Aussois? A Bramans peut-être.

— Non, c'est la cloche d'Avrieux.

— On ne voit pas la lueur.

— Le village est en contre-bas.

— On ne voit pas la fumée.

— On la verra tout à l'heure.

Et, vers Avrieux désigné, les ouvriers de la terre vont courant. Ils n'échangent plus de paroles, mais leurs pensées les devancent : « C'est chez nous, peut-être. Jamais de chance, toujours la guigne. Ah! si c'était chez le voisin!... » On porte mieux le mal d'autrui.

La nuit se traîne le long des pentes, bien que le soleil soit dès longtemps couché. La nuit se traîne le long des pentes comme un voyageur fatigué qui ne se presse pas de les gravir. Et les sommets la narguent et brillent dans la

lumière. Ce sont les plus longs jours de l'année, et la nuit est toute honteuse : elle n'ose pas avancer.

Sur les deux routes qui se croisent à Avrieux pour en faire quatre, voici venir, par groupes, des hommes. Ils allongent les jambes; ils se hâtent; on entend leurs pas et même leur souffle, parce qu'ils ont couru. A l'entrée du village, des groupes de femmes les attendent et, quand ils arrivent, elles se lamentent bruyamment.

— Où est l'incendie? Nous n'avons pas vu de flamme.

— Il n'y a pas d'incendie.

— Alors, pourquoi sonner le tocsin? Est-ce là un tour à jouer? On ne tourmente pas les gens à distance.

— Il n'y a pas d'incendie : c'est un malheur pire.

— Il n'est pire malheur que le feu.

— Tous nos enfants sont perdus.

— Nos enfants? Vous voulez rire.

— Nos enfants : regardez nos yeux.

— Mon Pierrot? — Mon Saturnin? — Et Christophe? — Et mon petit Emmanuel? — Et Michel, le premier de tous? — Jean-Baptiste, qui n'a que six ans?

Chacun a cité son garçon, — son garçon, et non pas sa fille. Chacun se moque de ceux des autres. Aucun homme n'a revendiqué Symphorien Rondonaz ou Claude Girard. Symphorien n'a que sa grand'mère, et la Girard est une veuve acariâtre et rude qui ne trouverait pas un second mari : le premier est mort à la peine.

— Et Tiénon? réclame le meunier, qui surgit à l'instant même.

Chacun cite son garçon et se moque de ceux des autres. Personne n'obtient de réponse. Personne n'est sûr de son petit. Alors, tous ces malheurs particuliers se mêlent dans un malheur collectif, et tous ces hommes dépouillés s'apitoient les uns sur les autres, fraternisent dans l'épouvante.

Le dernier, arrive enfin Anthelme Duchêne, sa bonne cognée sur l'épaule. Il a trotté, il a galopé à travers les champs. Il est inondé de sueur. Pour sûr, il vient de loin. Qu'est-ce qui l'a mis en retard? Il travaillait là-bas, au diable, à fendre le bois de Péronne, cette Péronne, vous savez bien, que son mari a quittée pour s'en aller en Italie, qu'il a quittée en lui laissant la charge de quatre enfants

— Le feu! le feu! le feu! a-t-il crié en arrivant.

On lui explique, comme aux autres, qu'il ne s'agit pas d'incendie.

Et voilà que sa sueur s'arrête brusquement de couler et que son cœur se fend comme les arbres quand il les frappe.

— Philibert, dit-il tout bas, Philibert et ma petite Annette.

Il a nommé deux fois son fils, mais il a nommé la petite. Elle a des yeux bleus comme les gentianes et des manières si gentilles. Elle veut toujours manger et rire.

Une longue plainte lui répond, une longue plainte continue, comme en poussent les bêtes blessées qui vont se terrer dans les bois pour y mourir. C'est Pernette qui l'a entendu. Et d'autres plaintes lui répondent, et se pressent et se multiplient, celles de toutes les femmes d'Avrieux, de toutes les mères d'Avrieux qui se lamentent sur leurs enfants. Et ces plaintes font, toutes ensemble, un hululement déchirant qui remplit la nuit enfin descendue sur ces visages et ces misères, qui remplit la nuit jusqu'aux parois des montagnes et jusqu'au sommet où sont les étoiles....

VI

LE DÉPART DES CROISÉS

Ils sont quarante-deux, ni plus ni moins, vingt-trois garçons et dix-neuf filles, en comptant Philibert et sa sœur Annette. Il y a là Symphorien et Sylvie Rondonaz qui sont orphelins et n'ont pour les gouverner qu'une grand'mère âgée et rhumatisante; Christophe Fourchon au linge tout frais lavé et repassé — la Fourchon a la manie du baquet; — Claude et Claudine Girard, toujours grondés à la maison, et le petit Emmanuel qui n'est pas plus haut qu'une botte bien que ses dix ans aient sonné, Michel Sandoneires, sage comme une image, Tiénon, le fils du meunier, et sa sœur Catherine qui prie avec tout son cœur, Pierrot, Saturnin, Jean-Baptiste qui prit six ans à la Chandeleur et se dresse

bien droit sur ses courtes jambes. Il faudrait tous les citer, dire leurs noms et leurs figures, la couleur de leurs yeux et de leurs cheveux, même s'ils sont rouges, et ceux qui sont doux avec les filles, et ceux qui les battent comme s'ils étaient maris et femmes, et ceux qui sont malpropres et se fourrent les doigts dans le nez, et ceux qui connaissent les trous des marmottes et les coins où mûrissent les airelles, les fraises et les framboises. Il faudrait citer les quarante-deux, et ce serait long et confus. Dans les batailles, et dans l'histoire, et dans la vie de tous les jours, il y a des gens qu'on ne nomme jamais et qui en ont fait autant que les autres. C'est injuste et c'est comme ça. L'un devient un capitaine, l'autre reste un obscur soldat. Et l'on ne sait pas toujours pourquoi.

Or, pendant tout l'hiver et pendant le printemps aussi, Philibert à ses compagnons a prêché la nouvelle croisade. Il leur a souvent rappelé, et, ma foi, presque chaque jour, l'aventure du berger Étienne devant qui les brebis s'agenouillaient, et qui s'en alla sur la mer pour sauver le tombeau du Christ. Il leur a souvent rappelé, et, ma foi, presque chaque jour, que le

pape était prisonnier de l'autre côté des montagnes, le pape qui donne le bon Dieu aux petits enfants.

— Voulez-vous le délivrer quand le moment sera venu? Voulez-vous lui demander le bon Dieu qu'il nous a promis?

— Oui, nous voulons le délivrer. Mais quand le moment sera-t-il venu? Oui, nous voulons lui demander le bon Dieu qu'il nous a promis.

— Le moment sera venu de passer la montagne quand un char l'aura traversée de Lanslebourg en Italie.

Et c'est pourquoi chaque jour, dans la cour de l'école, les enfants regardaient la neige qui fondait sur toutes les pentes :

— Sur l'aiguille de Scolette il y en a toujours. Mais sur la Norma et sur Longe Côte elle diminue.

Au soleil de juin la neige s'est retirée vers les sommets, comme une lessive qu'on replie après qu'elle a bien séché.

Un lundi matin Philibert est arrivé tout courant. On voyait bien à ses yeux qu'il apportait une grande nouvelle. Aucun de ses compagnons, à ces yeux-là qui brillaient comme les baïon-

nettes des chasseurs quand le soleil les atteint, ne s'est trompé sur l'importance de la nouvelle qu'il apportait.

— Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il, Philibert? Nous donneras-tu la nouvelle?

— Il faut vite vous préparer, car ce sera pour aujourd'hui.

— Pour aujourd'hui? Et quoi donc?

Ils ont demandé : Et quoi donc? quand déjà ils savaient la réponse.

— Un char a traversé le Mont-Cenis, un char qui venait d'Italie. Des bergers me l'ont appris hier.

Quelqu'un, et c'est le petit Emmanuel, a voulu émettre un doute :

— En es-tu bien sûr, Philibert? Hier encore j'ai vu de la neige, du côté où il faut regarder.

Mais on lui a cloué le bec par un argument sans réplique :

— Tu es trop petit pour rien voir.

Et parce qu'il a honte de sa taille, il s'est tenu coi dans un coin.

Autour de Philibert, le héros, on a fait cercle dans la cour :

— Alors, toi qui sais, parle-nous.

Il a secoué ses cheveux blonds qui frisent un

peu, pas beaucoup. Dans les boucles le soleil passe et lui compose une auréole. Une auréole, quoi d'étonnant! Il est le chef de la croisade.

— Eh bien! voilà mon idée. Nous suivrons la classe ce matin, nous irons déjeuner chez nous et quand nous aurons déjeuné, au lieu de revenir à l'école pour la classe de l'après-midi, chacun de nous partira avec un bon quartier de pain.

— Chacun de nous partira. Pour aller où, Philibert?

— Pour s'en aller à Lanslebourg d'où part la route du Mont-Cenis.

— Si l'on nous voit partir ensemble, on se doutera de quelque chose.

— On ne nous verra pas partir ensemble. Chacun de nous s'en ira, tout seul, ou bien avec son frère ou sa sœur, le long des haies ou dans les champs, jusqu'à la route qui passe entre les forts. Une fois les forts dépassés, personne ne peut plus nous voir. Et les premiers attendront les autres au pont du Diable qui est bien caché. Est-ce entendu pour aujourd'hui?

— Oui, oui, répondent les plus braves.

Les petites filles sont toutes parmi les plus

braves. Mais quelques-uns d'entre les garçons ne montrent pas beaucoup d'entrain. Il y en a toujours qui hésitent dans les marches, dans les combats, et jusque dans les pèlerinages. Christophe Fourchon craint pour son linge, qui est tout frais, tout blanc, tout pimpant, et Tiénon, le fils du meunier, est trop gras pour faire campagne.

— Où mangerons-nous ce soir, Philibert? a réclamé ce dernier.

Et Christophe ajoute aussitôt :

— Philibert, où coucherons-nous?

Philibert les a regardés de ses beaux yeux tout dorés. Il ne comprend pas leurs questions, car il n'a pas de réponse à donner. Il est un peu scandalisé de ces demandes ridicules.

— On mangera ce qu'on trouvera. On couchera où Dieu voudra.

Et les petites filles satisfaites se moquent de Christophe malgré son beau linge, et du gros Tiénon malgré sa sœur Catherine qui prie avec tout son cœur et qui pourra prier pour lui, car il en a grand besoin. A quoi bon se préoccuper de savoir ce qu'on mangera, de savoir où l'on couchera? Quand on va délivrer le pape, on ne songe pas à ces bêtises.

Le pont du Diable est un petit pont de fer jeté sur le gouffre d'un rocher à l'autre. L'Arc, à plus de cent mètres au-dessous, roule ses eaux vertes en grondant. S'il ne faisait pas tant de bruit, on ne le prendrait pas au sérieux, tellement les parois se rapprochent pour l'étouffer. Et sur ces parois, des sapins s'agrippent, de petits sapins tordus et rabougris. Quelques-uns, brisés par l'orage, mal retenus par leurs racines, pendent à demi sur l'abîme.

Pour venir à ce rendez-vous, il faut, d'Avrieux, monter à travers les prés et les champs jusqu'à la cascade Saint-Benoît, et de là prendre la route qui franchit un col entre le fort Charles-Félix démantelé, pareil à une grande ruine, et le fort Victor-Emmanuel encore utilisé aujourd'hui et qui descend en étages jusqu'aux rocs à pic sur le torrent. Une fois le col franchi, on trouve, au bas d'une cantine, un sentier qui, à travers les broussailles, dégringole jusqu'au pont et qui, sur l'autre rive, monte en lacets rapides et rejoint la route d'Italie.

Au pont du Diable, dans l'ombre du fort, Annette et Philibert sont arrivés les premiers. De la forêt Marie-Christine, la distance est

très réduite. Ce sont eux les moins éloignés : c'est pourquoi ils arrivent en avance.

Quand Annette n'a vu personne, elle a douté de la croisade.

— Ils ne viendront pas, Philibert.

— Ils viendront, Annette, ils viendront.

Annette est ronde, rose et rieuse. Elle aime beaucoup à manger. Par précaution et prudence, elle a pris au four une couronne de pain tout entière que son frère a portée sur le dos au bout d'un bâton. Elle n'était point si pressée de recevoir le bon Dieu ni de délivrer le pape. Mais elle croit en Philibert. Quand elle pose sur lui ses yeux qui sont de la couleur des gentianes, elle ne garde rien de son cœur.

Ils se sont assis tous les deux sur la pierre carrée où s'incrustent les barres du pont, et ils attendent leurs camarades. Ils attendent depuis longtemps et Annette, bien doucement, a murmuré de nouveau :

— Ils ne viendront pas, Philibert.

Il la regarde avec tristesse : a-t-elle donc si peu de foi ?

— Ils sont là ! dit-il, triomphant, en agitant son béret bleu.

Symphorien et Sylvie, se tenant par la main,

débouchent du sentier en pente. Ils sont suivis de près par ce hardi Jean-Baptiste qui prit six ans à la Chandeleur. Et voici venir Christophe au linge blanc, Claude et Claudine prompts à fuir la colère de leur marâtre, et Tiénon que traîne sa sœur Catherine. Et voici venir, peu à peu, tous les autres. Le dernier, c'est le petit Emmanuel qui a voulu voir, avant de partir, la tête de l'instituteur:

— Il est devant la porte de l'école, sans chapeau, au gros soleil. Il met la main en abat-jour sur les yeux pour mieux regarder la route. Il nous attend. Il nous attendra longtemps.

Et il rit de la bonne farce, mais Philibert reste grave.

Philibert a compté son monde: ... trente-neuf, quarante, quarante et un, quarante-deux. Personne ne manque à l'appel. Et maintenant, en avant, vers le pape et vers le bon Dieu !

On traverse le pont du Diable, quatre par quatre, prudemment. Une inscription le commande : pas plus de quatre à la fois, parce que le pont est branlant. Il est vrai que quatre enfants, ça n'est pas un poid bien lourd. Mais Philibert dirige la manœuvre.

Les voici sur la rive gauche de l'Arc. Ils vont attraper la grand'route qui, par Lanslebourg et le Mont-Cenis, les va mener tout droit à Rome. Philibert est sans inquiétude : on ne les cherchera qu'en aval, car nul ne songe au pont du Diable qu'emploient seuls les soldats du fort. En aval et sur les chemins d'Aussois, de Villarodin et du Bourget.

Sur la route d'Italie, on marchera en chantant. Ainsi l'ordonne Philibert.

— Qu'est-ce qu'on chantera, Philibert ?

— Des chansons, ou bien des cantiques.

Au moment où la nouvelle croisade des enfants s'ébranle du côté de Rome où conduisent tous les chemins du monde, ne voilà-t-il pas qu'un mouton qui paissait dans le voisinage a dégringolé du talus et vient tomber dans la poussière, juste devant Philibert.

— Le mouton s'est mis à genoux, ont crié Catherine et Annette.

— Le mouton s'est mis à genoux, ont répété tous les autres.

Ils n'ont pas oublié la leçon d'histoire que leur a donnée M. Mussillon au cours de l'hiver. Ils n'ont pas oublié le berger Étienne, derrière qui marchaient trente mille enfants et devant

qui s'agenouillaient les brebis. Leur Philibert aussi fait des miracles.

Mais Philibert a protesté :

— Le mouton est tombé du talus.

— Il s'est agenouillé devant toi.

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !

Philibert a beau protester : on sait ce qu'on sait. Et, convaincue de sa mission par un prodige, la troupe s'est ébranlée joyeusement. Elle a entonné le *Magnificat*, mais elle s'est vite perdue dedans, car elle ignore la latin. Aussitôt, on l'a remplacé par un vieux morceau bien connu :

> Je suis chrétien, voilà ma gloire,
> Mon espérance et mon soutien....

C'est à la portée de toutes les mémoires et de toutes les voix. On peut s'égosiller sans crainte de se tromper ; si l'on a oublié un couplet on se rattrape sur le refrain.

Et le long de l'eau qui court en menant un grand vacarme, les quarante-deux nouveaux croisés s'en vont ainsi en chantant. Ils font presque autant de tapage que l'eau qui les accompagne. Quand un pré borde la route, les petites filles, en passant, cueillent des fleurs

dans le pré, sauf Annette qui a pris la main de son frère et ne veut plus la lâcher. Marguerites et œillets sauvages, renoncules et campanules, elles en composent des bouquets; elles les piquent tant bien que mal dans les brides ou les ailes de leurs bonnets qui, relevés en arrière et redressés en avant, ressemblent à ces cabriolets à la mode sous l'Empire, et c'est la mode de la vallée; elles en mettent à leur ceinture qui, sous le fichu en pointe, fait un grand nœud par devant; elles en donnent aux garçons qui ne savent trop qu'en faire. Il n'y a pas d'enfants sur la terre plus contents que ces enfants-là : ils ont manqué la classe et vu un miracle, ils vont passer la montagne, délivrer le pape et recevoir Dieu. Rien ne peut égaler leur entrain et leur confiance, leur certitude et leur bonheur.

Et le bon soleil de juin brille tellement qu'il ne semble pas que la nuit puisse jamais venir. Sans doute ils entreront dans Rome avant que la nuit soit venue. Jean-Baptiste, le dernier né — il a trois jours de moins qu'Annette — a déjà demandé en apercevant le village de Sollières qui se dresse :

— Est-ce là que le pape habite ?

Mais on lui a fait vergogne de sa sottise :

— Pas encore, Jean-Baptiste, pas encore. Il faut traverser la montagne.

Le gros Tiénon a réclamé :

— On marche depuis bien longtemps. Si l'on mangeait le pain qu'on porte?

Mais on lui a fait vergogne de sa gourmandise :

— Tu ne penses, toi, qu'à manger.

— Je pense à manger quand j'ai faim.

— Alors tu as toujours faim.

Annette a poussé un soupir en considérant la couronne que Philibert a sur le dos au bout d'un bâton et qu'elle aperçoit très facilement parce qu'elle commence à traîner un peu la jambe et à tirer sur la main de son frère. Elle a poussé un gros soupir et n'a rien dit cependant.

Quand on marche en groupe on n'avance pas vite, et sur les quarante-deux il y en a bien dix qui n'ont pas les jambes plus longues qu'Annette ou Jean-Baptiste. En arrivant au bourg de Termignon qui est déjà très loin d'Avrieux, sur les quarante-deux il y en a bien vingt qui ne pensent qu'à s'arrêter. Philibert, qui les commande, a son idée, heureusement.

— Nous traverserons le village sur deux rangs, en marchant au pas et en chantant une belle chanson.

Et il entonne la chanson qui s'en vint de France autrefois pour aider aux étapes, aux semailles et aux labours. Et l'on se range deux par deux : les filles soulèvent fièrement leurs bouquets, et les garçons agitent des branches d'arbres qu'ils ont coupées le long des haies. A l'entrée du bourg la chanson est déjà finie parce qu'ils l'ont commencée trop tôt et parce que la montée est forte et ralentit l'allure. Alors on reprend en chœur la vieille complainte :

Je suis chrétien, voilà ma gloire,
Mon espérance et mon soutien....

La troupe défile entre les maisons. Aux fenêtres et sur le pas des portes, sur les galeries, sur les balcons, les femmes, les enfants se précipitent et, si l'on ne voit point d'hommes, c'est qu'ils ne sont pas encore rentrés des champs.

— Petits enfants, d'où venez-vous?

— Nous venons de très loin, là-bas.

Ils ne disent pas d'où ils viennent, car ils sont prudents.

— Où allez-vous, petits enfants ?

— Nous allons vers le pape, à Rome. Nous allons recevoir le bon Dieu.

— Tenez, tenez, petits enfants : voici du fromage et du miel.

— Volontiers nous en mangerons.

C'est le gros Tiénon qui a parlé ; on pouvait en être sûr.

— Et voilà du cidre bien frais.

— Justement nous avons soif.

On mange, on boit et l'on perd une heure. Quand la troupe se remet en marche, bien lestée, abreuvée, nourrie et ragaillardie, les enfants de Termignon prétendent se joindre au cortège :

— Nous voulons aussi voir le pape. Nous voulons passer la montagne.

— Vous n'êtes pas pèlerins, déclarent aussitôt les mères.

Et, les empoignant par le bras, elles les font rentrer au plus vite à l'intérieur des maisons dont elles ferment bruyamment la porte, et des fenêtres elles crient à Philibert et à ses compagnons :

— Allez-vous-en et bon voyage ! Et débarrassez notre rue.

Philibert et ses compagnons n'ont pas pris garde à ce brusque changement d'humeur.

Lanslebourg, qui est bâti au pied du col par où l'on passe en Italie, n'est plus qu'à deux heures à peine. Deux heures de route, c'est beaucoup encore pour des enfants qui ont marché pendant plus de trois heures déjà. Pendant la première, tout va bien : on a mangé et bu à Termignon, mais à la seconde les plaintes commencent, et la troupe laisse des traînards. Tantôt c'est Catherine qui doucement réclame :

— Mon frère Tiénon est resté en arrière.

Parbleu ! Tiénon est gras et la sueur coule sur sa peau luisante. Catherine réclame si doucement et si gentiment, qu'on attendra le gros Tiénon. Et tantôt c'est Annette ou Jean-Baptiste qui demandent :

— On n'arrivera donc jamais, Philibert ?

— Un peu de courage, on arrive.

Du courage, on n'en manque pas, mais les jambes rentrent dans le corps.

Les jours de la mi-juin sont les plus longs de l'année. Celui-ci pourtant va finir avant

qu'on soit arrivé à Rome, — à Rome et même à Lanslebourg. L'ombre s'est emparée de la vallée, et peu à peu de toutes les hauteurs, et même de la Dent Parrachée.

— Est-ce qu'on ne dormira pas, Philibert? Où couchera-t-on cette nuit?

Tous ces petits voudraient s'étendre et dormir, dormir longtemps à poings fermés, parce qu'ils sont bien fatigués. Où coucher? Philibert n'en sait rien du tout. Il n'y a jamais pensé. Cette première journée — jour de soleil, jour de joie et jour de chanson — il n'avait pas prévu qu'elle finirait. Tout à coup une idée lui vient. Elle est pour sûr d'inspiration divine :

— Je vas vous dire où l'on couchera. On couchera chez l'oncle Thomas, au hameau de Pierrelongue, ici près.

Un peu avant Lanslebourg on tourne à gauche, et après une montée qui tire un peu, qui tire beaucoup, on débarque chez l'oncle Thomas, où Philibert est déjà venu.

— Oncle Thomas! Oncle Thomas!

— Qui m'appelle dans la nuit?

Il ouvre la porte et regarde : la lampe qui est à l'intérieur éclaire un peu le dehors.

— C'est toi, Philibert ? Annette est là qui t'accompagne ? Et tous ceux-ci, à qui sont-ils ? En voilà des tas d'enfants ! Je ne savais pas mon frère Anthelme pourvu d'une si grosse famille.

— Ce sont des enfants d'Avrieux.

— Et que diable venez-vous faire ici ?

— Nous venons souper et coucher.

— Souper et coucher. Mais combien êtes-vous ?

— Quarante-deux ; pas un de moins.

Un autre que l'oncle Thomas, et par exemple une bonne ménagère, serait quasi épouvanté de recevoir cette nouvelle dans la figure comme un coup de poing : une telle caravane à loger et nourrir subitement. L'oncle Thomas ne s'étonne de rien. Il éclate de rire aussitôt et trouve l'histoire amusante.

— On vous fera un chaudron de soupe. On éventrera un tonneau. Et pour dortoir il y a la grange. Entrez, entrez. Asseyez-vous où vous pourrez. Il y a de la place sur le plancher.

Il appelle à grands cris des voisines à l'aide pour le fourneau et pour la soupe, tandis qu'il va querir le vin en cave et qu'il s'occupe de la table et de la vaisselle.

— Une assiette et un verre pour deux. L'un boira, l'autre mangera, et après on alternera.

Moins d'une heure plus tard, les quarante-deux, les uns sur des bancs, les autres par terre, font le plus gai souper du monde.

— Gare au vin, prévient une voisine.

— Mon vin est bon, répond Thomas.

On raconte à l'oncle Thomas qu'on va délivrer le pape de Rome.

— Rien que ça! Voyez-vous ces gosses! Excellente idée, mes amis. Si vous voulez, je serai du voyage.

— Venez, venez, oncle Thomas.

Tous les enfants l'appellent oncle Thomas. Jamais il n'eut tant de neveux. Il pince Tiénon :

— Et ce gros-là?

Il tire par l'oreille Annette et Jean-Baptiste :

— Et ces petits? en seront-ils?

— Sans doute, sans doute, ils en seront.

— Et vos parents, que disent-ils de ce projet magnifique?

— Nos parents n'en savent rien.

— Très bien, très bien, mes amis. Vous n'avez pas mis vos parents dans la confidence.

— Ils nous auraient enfermés.

— Probablement, probablement.

Après qu'ils ont mangé et bu, l'oncle Thomas les mène à la grange :

— Il y a de la place pour tout le monde et du foin sec pour chacun.

Et les quarante-deux se roulent dans le foin en riant. Les Croisades, comme c'est amusant ! On marche sur les routes en chantant des cantiques, avec des fleurs ou des branches dans les mains. Quand on passe dans les villages, on vous nourrit, on vous abreuve, et, quand vient la nuit, c'est bien simple, l'oncle Thomas vous reçoit. Ils ne sont pas couchés depuis cinq minutes qu'ils s'endorment, le ventre plein.

Ils ne sont pas couchés depuis dix minutes que l'oncle Thomas, à pas de loup, est revenu vers la grange. Il a rouvert la porte sans bruit, il a écouté un instant les petits souffles réguliers, après quoi il s'est éloigné, non sans avoir tourné deux fois la clé dans la serrure. Vite il s'en va à l'écurie, selle son mulet qui n'est pas content, et puis l'enfourche dare-dare.

Où s'en va-t-il à cette heure, dans la nuit noire, sous les étoiles ?

Il file au trot vers Avrieux, afin de prévenir

Anthelme et Pernette, afin de prévenir les parents. Ces enfants-là ont tant mangé et bu, et ils étaient si fatigués, qu'ils dormiront sans broncher jusqu'à demain après le jour. Et demain on les surprendra avant qu'ils soient réveillés....

VII

L'ONCLE THOMAS LES TRAHIT

— Qui est-ce qui passe ici si tard, compagnons, devant l'auberge? Qui est-ce qui passe ici si tard? Ma parole : c'est Thomas Duchêne de Pierrelongue.

Autrefois, certes, on n'eût pas reconnu un cavalier qui, dans la nuit, passe devant la porte d'une auberge; maintenant, tous les villages de la vallée de l'Arc sont éclairés à l'électricité. Et l'on reconnaît au passage les gens qui, de nuit, se promènent. Ainsi, du Lion-d'Or à Termignon, on a vu Thomas qui s'en allait sur sa mule.

— Thomas, Thomas, où t'en vas-tu? Ce n'est pas une heure pour voyager sur un mulet.

On va au lit ou au cabaret, et non point sur les routes noires.

— Je m'en vas trouver mon frère à la forêt Marie-Christine.

— A la forêt Marie-Christine, il n'y a pas d'auberge, et ton frère dort à cette heure comme les souches des arbres que sa cognée a jetés bas.

— Il ne dort pas, j'en suis certain. Et Pernette sa femme, pas davantage. Personne ne dort à Avrieux.

— Es-tu sorcier pour savoir à distance ce qui se passe dans les villages?

Tout le monde, dans la vallée, sait que Thomas est sorcier : il barre le sang, remet les entorses, jette des sorts au bétail, — au bétail et même aux gens. On se souvient, dans la vallée, d'un fameux aveugle nommé Claude qui, les autres fois, s'en allait en deux heures de Bonneval à Paris cueillir l'aumône et se trouvait, partant au matin, de retour pour dîner en famille, car c'était un homme de mœurs régulières. Si la question lui est posée, c'est par quelqu'un qui fait le brave et qui rit jaune en le faisant. Tout le monde, dans la vallée, connaît Thomas de Pierrelongue, de ce ha-

meau de Pierrelongue que le feu détruisit naguère et que, ces années dernières, les hommes ont reconstruit au bord des pâturages. On le redoute et on l'aime. On le redoute pour sa puissance : un homme qui prend à son service les éléments, les simples, les paroles, le cristal, les cercles, les talismans, les pierres, la poudre de sympathie et jusqu'à l'esprit des morts! Mais on l'aime parce qu'il apporte avec lui dans les assemblées la joie, le rire et le plaisir de vivre.

— Avrieux est-il donc en fête pour être ainsi éveillé?

— Avrieux est dans la peine. Je vous l'expliquerai plus tard.

— Dis-nous, Thomas, tout de suite quelle est la peine d'Avrieux. La peine d'autrui fait un beau récit. Descends de ta mule, entre et viens boire un verre, ou deux, ou trois, ou quatre.

— Je n'ai pas le temps, mes amis, de boire un verre avec vous.

— On a toujours le temps de boire un coup, sapristi!

Thomas ne se souvient-il plus de la chapelle abandonnée où, durant la nuit de Noël, Dieu

le Père lui apparut pour le renvoyer sur la terre afin qu'il y fût honnête homme? Le voilà qui saute à bas de la mule et qui l'attache à une boucle de fer scellée au mur pour cet usage. Au cabaret du Lion-d'Or on l'entoure, on l'acclame, on le félicite, on le caresse, on le cajole. Il s'assoit comme un empereur au milieu de sa cour, et la fumée des pipes lui compose un nuage d'encens.

Il est assis à la même place, la tête un peu plus lourde seulement, quand l'horloge sonne douze coups.

— Minuit, minuit, crie le patron. On va fermer. Allez-vous-en.

— Encore une bouteille, patron.

— Vous ne boirez plus de vin rouge ni de vin blanc au Lion-d'Or cette nuit.

— Et du vin bouché, patron? Et du vin d'Asti qui pétille?

— Ni pour or, ni pour argent, vous ne boirez de mon vin à l'heure où les cabarets doivent fermer. On m'a dressé procès-verbal une fois, et c'est une de trop.

Les buveurs, mis à la porte, se groupent dans la rue du village. Ils ont, sous leurs chapeaux mous, des trognes rouges et des yeux

troubles ; sous une lampe électrique, on ne peut rien dissimuler.

Thomas détache sa bête et veut remonter en selle. Mais il n'y parvient pas tout seul : il faut lui pousser le derrière et le hisser à hue, à dia.

— Tiendras-tu, Thomas, sur ta mule ?

— Eh ! que le diable m'emporte si je tombe sur le chemin !

Et les voilà tous regardant à droite, à gauche, en arrière, en avant, pour savoir si le diable vient, parce que Thomas va tomber. Mais Thomas, à califourchon, ne bouge pas plus qu'une borne. C'est encore un de ses trucs de sorcier.

— Bon voyage, Thomas, bon voyage.

On n'est pas fâché qu'il s'en aille avec le diable à ses talons.

Pas plus tôt parti, il s'endort. Sa tête vacille, ballotte d'un côté, et puis d'un autre, ou bien il la laisse pendre jusqu'à toucher la crinière, et quand elle touche la crinière, vite elle se redresse effarouchée.

Et la mule, dans la nuit noire, suit la route à petits pas, sans se presser le moins du monde. Elle traverse Sollières et le Verney, dépasse Bramans sur la rive gauche, Avrieux

et Villarodin en contre-bas et ne s'arrête qu'à Modane, devant la gendarmerie nationale. Parce qu'elle s'est arrêtée, notre Thomas s'est réveillé. Il se frotte les yeux, il regarde : le petit jour commence à poindre, un petit jour rose et frisquet.

— Eh! parbleu, c'est Modane ici. Et c'est même la gendarmerie. Mauvais lieu pour un braconnier. Pourquoi diable suis-je à Modane?

Il ne prononce guère de phrases sans y fourrer le nom du diable. Et parce qu'il est en colère et qu'il a fait une sottise, naturellement, à tour de bras, il frappe sa mule qui n'en peut mais.

... Ivrogne, irascible, injuste, voilà bien des péchés, Thomas! Pourtant, vous aviez quitté Pierrelongue dans une bonne intention et dans un but de charité. Espérons que Dieu le Père, qui vous a rendu visite en personne, dans une chapelle abandonnée, voudra bien vous en tenir compte. Mais le diable, que vous invoquez à tout bout de champ, à tout propos et hors de propos, à tort et à travers, d'une façon déraisonnable, a sans doute des vues sur vous....

— Allons, allons, mulet du diable (encore! décidément, c'est une gageure!) faisons vite machine en arrière. Au trot, au trot, pour

Avrieux. Sans quoi, nous arriverions trop tard, et nos oiseaux seraient partis.

De quels oiseaux parle-t-il? Peut-être appelle-t-il ainsi les quarante-deux enfants qui dorment dans sa grange, à Pierrelongue. Ils n'ont pas de plumes sur le corps, mais, pour s'envoler par-dessus la montagne, Philibert pourrait bien leur donner des ailes.

Pour rattraper le temps perdu — le temps se rattrape-t-il? — Thomas, qui n'a pas d'éperons, distribue de grands coups de pied à sa bête qui s'ébranle sans aucun plaisir, au petit trot, et puis au trot, et puis au galop. C'est une course effrénée dans le matin qui se lève. Le matin se lève, tout rose et or, violet et mauve, là-bas, derrière les montagnes. Sur les glaciers de la Vanoise, il a jeté des fleurs à pleines mains, et la neige brille et sourit sous cette brassée de pétales comme si elle était chaude et vivante.

L'air est frais. Thomas, réveillé, laisse choir son ivrognerie. Il respire à pleins poumons l'air frisquet du beau matin clair. Il est gai, il est content, il parle et il rit tout seul. Allons, allons, tout va bien, pas besoin de se faire du souci. On arrive toujours quelque part, pourvu, toute-

fois, qu'on soit parti. Il s'est offert un supplément avec ce voyage à Modane. Mais Avrieux est là, tout près, Avrieux est là tout en bas.

A l'entrée de Villarodin, il prend la descente, il approche. Qu'est-ce qu'il entend à distance? Ce ne sont pas les eaux du torrent : leur voix est plus monotone et profonde. Ce n'est pas la cascade Saint-Benoît qui tombe d'une grande hauteur : on ne l'entend pas de si loin. Que peut être cette plainte qui monte comme un cri de bête blessée, qui monte et qui diminue et qui s'abandonne sans résistance comme un vagissement de nouveau-né? Que peut être ce long gémissement qui attendrirait les rochers?

Ah! mon Dieu! ce sont les mamans qui pleurent leurs enfants perdus. Elles ont pleuré, comme ça, toute la nuit, sans doute.

Thomas, Thomas, pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt? Vous leur eussiez épargné tant d'angoisse. Pourquoi vous êtes-vous arrêté à Termignon, au cabaret du Lion-d'Or? Et pourquoi vous être endormi sur votre mule, qui vous a conduit à Modane? Pendant que vous buviez gaiement, et pendant que vous cuviez tranquillement votre vin, ici le malheur tordait les cœurs, les mains et les visages, ici le mal-

heur marquait d'une croix chaque maison comme autrefois, en Judée, quand l'affreux roi Hérode, pour atteindre plus sûrement Jésus, ordonna le massacre des innocents....

— Que le diable t'emporte, sale bête! jure Thomas qui se précipite.

Ce n'est pas du mulet qu'il parle, ainsi qu'on pourrait le croire.

— Eh! là! eh là! crie-t-il d'aussi loin qu'il peut. Mes braves femmes, ne pleurez pas.

Et le mulet vient s'ébrouer au milieu d'un groupe de pleureuses qui gardait l'entrée du village. Il y a Jeannette Rondonaz, si courbée qu'on ne voit que son dos : elle appelle ses petits-enfants, Symphorien et Sylvie, elle est si vieille que la douleur la roule comme le vent une feuille sèche. Il y a la meunière qui réclame Catherine et Tiénon, — ce Tiénon, un si gros gars! — et la Fourchon dont les yeux sont une fontaine, et la mère du petit Emmanuel, et la dure Girard qui regrette ses gronderies — est-ce à cause de ça, peut-être, que Claude et Claudine sont partis? Et il y a Pernette Duchêne qui rassemble ses petits comme une bergère ses moutons, mais sa voix est douce et brisée :

— Philibert, Annette! Annette, Philibert!

Où sont les hommes? Toute la nuit ils ont erré dans les alentours et ils ne sont pas encore revenus.

— Allons, vous toutes, allons, Pernette : vos enfants sont tous retrouvés.

Qui a parlé? C'est ce pochard qui est tombé d'un mulet ainsi qu'on tombe de la lune. D'où vient-il et comment sait-il que les enfants étaient perdus? Il connaît Pernette Duchêne qu'il a désignée par son nom.

— C'est toi, Thomas, dit celle-ci. Va-t'en : tu es trop gai pour nous. Va-t'en : tu n'as pas de cœur et tu plaisantes notre peine.

— Ah! çà, quand me croirez-vous? Je vous dis, ma sœur, que vos enfants sont retrouvés, vos enfants et ceux des autres.

— Où sont-ils donc? Si tu le sais, pourquoi le taire?

— Donnez-moi le temps de parler.

Comme les femmes sont de mauvaise foi! Il a bien envie, pour les punir, de les faire attendre un moment. Elles ne l'ont pas trop bien reçu. Mais devant la douleur des mères, il n'y a pas moyen d'hésiter :

— Ils sont chez moi à Pierrelongue, bien

nourris, bien abreuvés, et bien couchés dans la foinière, bien couchés et bien verrouillés. Sans doute à l'heure qu'il est dorment-ils à poings fermés.

— Ils sont sauvés! crient les mères. Et combien sont-ils? N'en manque-t-il aucun? Si vous le savez, dites-le. Au moins, les avez-vous comptés?

— Quarante-deux, ni plus ni moins.

— Quarante-deux : le compte est bon.

Et la joie, du fond des poitrines, tire des exclamations de triomphe. Ils sont sauvés! ils sont sauvés! On oublie les larmes, la peine et toute la nuit de douleur, toute la nuit pleine de mort, et l'on ne pense qu'à revoir les quarante-deux petits fuyards. On entoure, on presse, on cajole, on embrasse Thomas qui se défend tant bien que mal et ne sait plus laquelle entendre.

— Doucement, doucement, voyons! Un peu de calme, s'il vous plaît. Le diable soit de toutes les femmes! Avec elles on ne sait sur quel pied danser. Tant de succès à la fois : je n'y suis pas habitué.

Au milieu de ces effusions, tout à coup la Fourchon, défiante, fait cette remarque tout haut :

— Pourquoi chez vous nos enfants? Voilà qui n'est pas bien clair; voilà qui n'est pas catholique. Pourquoi chez vous nos enfants? Nous l'expliquerez-vous à la fin?

Et les autres de répéter :

— Elle a raison, la Fourchon. Pourquoi chez lui nos enfants? C'est lui qui les a débauchés.

On l'accolait il n'y a qu'un instant, et maintenant on le menace comme la veille l'instituteur. On a beau connaître les femmes : elles vous surprennent toujours par la promptitude de leur décision et par leur extrême facilité à changer d'humeur. La justice n'est pas leur affaire, et pas davantage la patience. Thomas hébété, ahuri, indigné, désarçonné, abruti, ne trouve pas de parole immédiate et l'orage éclate aussitôt :

— Oui, c'est vous qui les avez pris.

— Voleur d'enfants!

— Receleur d'enfants!

— Mangeur d'enfants!

C'est la même antienne que la veille.

Enfin la langue lui est rendue. Un peu plus tard, c'était trop tard.

— Ils sont venus en pèlerinage.

— En pèlerinage à Pierrelongue? Il n'y a

pas de saint à Pierrelongue. Il n'y a même pas un oratoire. Il n'y a qu'un sorcier ivrogne qui jette des sorts aux enfants.

— Écoutez-moi, sacrebleu! tas de commères bavardes!

— Dépêchez-vous de vous expliquer, sans quoi il pourrait vous en cuire.

— Ils veulent traverser la montagne pour s'en aller en Italie. Ils veulent traverser la montagne pour délivrer le pape de Rome et pour recevoir le bon Dieu.

— Vous vous moquez de nous : prenez garde!

— Le diable m'emporte à l'instant même si je me moque de personne.

— Qu'est-ce que cette histoire à dormir debout? Délivrer le pape de Rome! Ou vous êtes fou, Thomas, ou ce sont les enfants qui sont fous.

— Ils vont passer le Mont-Cenis, et c'est Philibert qui les mène.

— Philibert! répète Pernette qui devient instantanément fière de son garçon comme d'un grand capitaine.

— Et après? réclame la Girard, la Girard ou la Fourchon, ou bien les deux à la fois.

— Après? Ils s'en iront à Rome. Tous les chemins y conduisent.

— On leur a donc tourné la tête? Ce sera M. le curé en leur faisant le catéchisme.

Et les voilà qui répètent :

— Ce sera M. le curé.

Car il leur faut un coupable. Justement le curé revient, et le régent l'accompagne avec les hommes de la paroisse. Ils ont battu tout le pays en avant, en arrière des forts, et ils ont, avec leurs lanternes qu'ils éteignirent au petit jour, exploré les bois, les ravins, les creux. Ils reviennent, découragés, avec des mines déconfites. Au plus vite on les rassure, et l'on s'en prend au curé :

— Vous leur avez monté la tête en leur promettant le bon Dieu!

— Dieu est partout et pour tout le monde. Il n'y a pas besoin de l'aller chercher de l'autre côté de la montagne. Mais ce sont de braves enfants, et je veux les complimenter.

— En attendant, vous risquiez de les perdre.

— Je risque surtout de sauver leur âme. Et d'ailleurs M. Mussillon, ici présent, régent du village, m'a aidé à les enflammer.

— Moi, par exemple, quelle sotte querelle!

Et l'instituteur, suffoqué, proteste en éclatant de rire. De ces rires le curé n'a cure :

— Ne leur avez-vous pas raconté le passage d'Annibal, et celui de Charlemagne, et celui de Napoléon à travers nos neiges où leurs traces sont demeurées?

— Mais j'ai flétri les conquérants.

— Les conquérants que vous flétrissiez avaient déjà conquis vos élèves.

Et, sans désemparer, M. le curé continue ses accusations :

— Ne leur avez-vous pas raconté l'histoire du berger Étienne qui se mit à la tête de trente mille enfants pour les conduire à la croisade et devant qui les brebis s'agenouillaient?

— Et qui voulut passer la mer à pied sec pour aller délivrer le tombeau du Christ à Jérusalem. Et qui mourut misérablement en chemin avec son armée ridicule.

— Vous la leur avez racontée : à leur tour ils me l'ont dite.

— C'était pour leur donner une leçon en traitant selon son mérite cette espèce de fou dangereux.

— Et ce fou, monsieur le régent, leur a donc passé sa folie. Et c'est la folie de Dieu. Mais

cela, vous ne le savez pas. Votre science ne vous l'a pas appris. Votre science ne va pas si loin.

— Ma science ne va pas loin. Mais la science que je sers n'admet pas la déraison.

— Mais où finit la raison? Le savons-nous, monsieur le régent? Les mystères nous environnent.

— Il n'y a pas de mystères, monsieur le curé, et la science est en marche.

— Les miracles nous environnent.

— Il n'y a pas de miracles.

Tout le village écoute leur controverse avec admiration. Le village aime à entendre ce qu'il ne comprend qu'à demi. C'est bien un village de France : on oublie le but immédiat et l'on se bat pour les idées.

Cependant Anthelme Duchêne s'est approché des belligérants. Il s'est gratté le sourcil gauche et il a dit en s'excusant :

— Si nous partions pour Pierrelongue? Les petits pourraient s'envoler.

Pernette qui est derrière lui a pris sa main pour la serrer, et doucement elle murmure :

— Philibert .. Annette....

Si doucement qu'elle ait murmuré, on a deviné son murmure, et pour ne pas être en retard chaque mère prononce un nom — un nom ou deux selon le nombre : — Symphorien et Sylvie, Claude et Claudine, Tiénon et Catherine, Christophe, Emmanuel, Jean-Baptiste, Michel, Saturnin et tous les autres qui, au total, font quarante-deux.

La Fourchon ajoute aigrement :

— Nous devrions être partis.

Et la Girard, oubliant ses craintes, sûre de retrouver ses mioches, prépare déjà une correction :

— Puisqu'ils sont enfermés. Attendez qu'on les ait rejoints! Ah! le gibier de potence! Je vous les empoigne par le fond de la culotte et vous leur administre le fouet ; ça leur apprendra à déguerpir pour des histoires de l'autre monde.

Quand les femmes sont dans l'inquiétude, et les hommes pareillement, ils promettent de s'amender. Mais, aussitôt rassurés, ils reprennent, comme un vieux vêtement qui ne gêne pas aux entournures, leur caractère avec tous ses vices, — tous ses vices et tous ses péchés.

— En effet, a dit Thomas, il est grand temps de partir.

A distance il redoute Philibert, à cause de ses yeux dorés que la confiance illumine. S'il allait sortir par le toit avec son armée après lui !

En hâte, chacun se prépare, s'équipe et s'astique. Puisque les enfants sont retrouvés, on a bien une minute, une minute ou deux ou trois, pour faire un brin de toilette, et l'on ne peut pas se montrer à ceux des autres villages, du Verney et de Termignon, et de Lanslebourg, qui est presque une ville, en des habits dégoûtants qui ont passé la nuit dehors. Les hommes sortent leur blouse bleue ou leur habit noir, et leur culotte de velours. Les femmes, en un tour de main, se coiffent du bonnet de la vallée, nouent sur leur nuque le ruban qui retient le cœur et la croix de Savoie, et se drapent dans un fichu qui s'allonge en pointe sur le dos. On coupe des quignons de pain, car il faudra bien manger, et les auberges sont chères. Et même quelques malins emportent des œufs, du beurre, du fromage ou des légumes, afin de les débiter en chemin et d'utiliser le voyage. Ceux qui tiennent des mulets les attellent : la route

est longue deux fois, à l'aller et au retour.

Il y aura une place pour vous, Jeannette Rondonaz, dans le char à bancs du meunier que traîne une jument grise, le seul cheval du village. Il y aura une place pour vous, heureusement, car vous n'iriez pas très loin à pied, vieille et courbée comme vous êtes, et vous voulez ramener Symphorien et Sylvie au logis, ce qui se comprend du reste.

— Tout le monde est prêt? Alors, en avant!

C'est Thomas qui donne le signal. Il a hissé sur sa mule Pernette à califourchon. Anthelme, prudent, tient la bête par la bride et tout le village s'ébranle à la queue leu leu.

En tête marche donc Thomas, complètement dégrisé et que l'image de Philibert ne laisse pas tranquille un instant. Il fait de grandes enjambées, et sans cesse les traînards lui crient :

— Pas si vite! N'allez pas si vite! On ne peut vraiment pas vous suivre.

Anthelme tire le mulet sur qui Pernette est perchée. Le curé et l'instituteur viennent ensuite gravement. Ils ont repris leur controverse et ne s'occupent pas d'autre chose. Puis vient le char du meunier, attelé de la jument grise.

Sur deux bancs, huit femmes ont pris place; elles sont un peu serrées et tout à l'heure elles auront chaud, mais cela les regarde, en somme. Ensuite, piétons, cavaliers, chars à bancs, chars à échelles alternent, se pressent, se poussent ou ralentissent le train. En dernier, fermant le cortège, clopine sans hâte le sonneur Fontanette, dont les deux jambes ne sont pas égales. Il est le père de ce hardi Jean-Baptiste qui prit six ans à la Chandeleur. Quand il n'est pas dans son clocher, il s'aperçoit de sa boiterie et il est tout démonté. Mais il a emporté une clochette de vache pour l'agiter en cas de besoin et, dès qu'il reverra son garçon, pour sûr il l'agitera de toute la force de son bras.

Des glaciers de la Vanoise qu'il éclaira au petit jour, et dont la neige miroite, le soleil a gagné le fond de la vallée de l'Arc, dont il chauffe le moindre recoin de gazon, et jusqu'aux ravins et aux creux. Il éclate sur les toits des villages et sur le torrent qui court et dont les eaux rapides ressemblent à de la lumière en marche. Il dore sur la route nationale le défilé des gens d'Avrieux : sur les blouses bleues il brille, et sur les fichus multi-

colores, et sur les cœurs et les croix de Savoie, et quand un mulet lève le pied, le soleil, du fer du sabot, fait jaillir un éclair d'argent.

Ainsi la route nationale appartient à ceux d'Avrieux. Les automobiles qui de Modane vont à Suse, en Italie, ou qui, d'Italie, rentrent en France, ont beau corner et recorner, leurs trompes et leurs sirènes ont beau gronder et glapir : il leur faut ralentir l'allure, avancer doucement, timidement, demander pardon au passage et manœuvrer avec habileté pour n'écraser personne, de Fontanette, le sonneur, à Thomas, qui tient la tête, ou de Thomas à Fontanette, suivant le sens de la rencontre. Ils aimeraient tout autant croiser un de ces troupeaux de Provence dont les moutons, par centaines, sont dirigés par des chiens complaisants et intelligents, ou bien encore une caravane de romanichels qu'on peut engueuler sans se gêner parce qu'ils ne sont pas électeurs.

— Qu'est-ce que ce village haut-le-pied? Est-ce l'habitude, en Savoie, que les villages se promènent?

Mais personne ne leur explique l'aventure.

On a traversé le Verney quand la population

était aux champs. Mais quand on débouche à Termignon, qui est tout en longueur au bord de la route, il y a du monde sur le pas des portes.

— En voilà une procession! Et comme ça, où allez-vous?

— Nous allons chercher nos enfants.

— Vos enfants? Où sont-ils donc?

— Au hameau de Pierrelongue, à côté de Lanslebourg. Hier, ils se sont sauvés.

— Nous les avons vus passer, garçons et filles pêle-mêle, des fleurs ou des branches aux mains. Ils riaient et ils chantaient. Nous leur avons donné à boire. Nous leur avons donné à manger. Ils étaient bien fatigués.

— Nous vous remercions pour eux.

— Ils nous ont bien divertis avec leur histoire de Croisade. Une Croisade, y pensez-vous? Ils voulaient passer la montagne pour s'en aller en Italie et délivrer le Pape à Rome. Et il paraît que Philibert, un petit qui les conduisait, il paraît que ce Philibert — nous vous le confions tout bas — a fait un miracle hier.

— Philibert! ont répété Pernette et Anthelme attentifs. Est-ce possible, mon Dieu!

— Il est peut-être sorcier, comme Thomas de Pierrelongue.

— Chut! ce Thomas est ici.

— Mais vous êtes couverts de poussière, la face rouge et les yeux cuits. Entrez, entrez vous rafraîchir. Entrez, entrez vous reposer. Vos enfants ne sont pas loin. Et d'ailleurs, ils sont enfermés.

— Ma foi, ce n'est pas de refus.

On entre, on mange, on boit, on perd une heure. Et, quand on se remet en route, les dix coups de dix heures ont sonné.

— A midi vous arriverez.

— A midi nous arriverons.

Le soleil tape, il fait bien chaud. Les huit femmes entassées sur le char à bancs du meunier se lamentent à haute voix.

— Descendez, les petites mères, si vous préférez vos deux pieds aux quatre de la jument grise.

— Nous préférerions arriver.

Et il est midi bien sonné à tous les villages voisins — Fontanette a compté les cloches, Fontanette a compté les coups — lorsque la tête du cortège parvient au hameau de Pierrelongue.

— Philibert! Annette! ont crié en même temps Thomas, Anthelme et Pernette.

Chacun appelle son petit et c'est un vacarme effroyable.

— La grange est là, dit Thomas.

Et il ajoute, effaré :

— La porte en est grande ouverte!

VIII

COMBIEN SONT-ILS A LA MONTÉE? COMBIEN SONT-ILS A LA DESCENTE?

— Debout, debout, réveillez-vous! Le jour est dès longtemps levé. Debout, debout, vous qui dormez. Symphorien, ta sœur Sylvie est déjà prête à partir. Et toi, Claude, ta sœur Claudine. Et toi, Tiénon, ta sœur Catherine.

Du foin dans ses cheveux bouclés, de la lumière dans les yeux, Philibert fait un grand tapage dans la grange où pénètrent des rais de soleil à travers les tuiles disjointes. Il secoue les dormeurs un à un. Mais on a tant marché la veille, tant mangé et tant bu aussi, que l'on voudrait dormir encore. Les filles sont décidément plus vaillantes que les garçons. Elles s'attifent sans miroir, par petits gestes agiles, comme les hirondelles qui se lissent les

plumes avant de prendre leur vol. Elles ont passé leurs doigts, à défaut de peigne, dans leurs longs cheveux qui crissent parce qu'ils sont emmêlés. Elles les ont tordus savamment, afin de les mettre en nattes. Sylvie, qui est la plus âgée, aide Annette la plus jeune. Ça ira comme ça pourra. Et le pape qu'on va voir, qu'on va voir aujourd'hui même, ne sera pas trop regardant : il sourira avec indulgence aux bonnets de la Maurienne, même s'ils sont un peu fripés. Catherine, parée la première, se glisse le long de l'échelle et soulève le loquet de la porte. Mais la porte ne s'ouvre pas.

— Philibert, la porte est fermée.

— Ce n'est pas possible, Catherine: a-t-on jamais fermé la porte d'une grange?

Il descend de la foinière; à son tour, il secoue la serrure, et il lui faut bien convenir que les voilà prisonniers. L'oncle Thomas les a trahis. L'oncle Thomas les a bouclés. Et déjà la révolte éclate dans les rangs de son armée.

— A quoi bon nous réveiller? ont crié Tiénon et Christophe. A quoi bon nous réveiller, puisqu'on ne peut pas sortir? Nous voulons dormir encore. Laisse-nous dormir tranquilles.

Et tous deux se renfoncent dans leur couver-

ture de foin. Le petit Emmanuel, qui n'aime pas obéir, se recouche pareillement. Et pareillement Saturnin, et beaucoup d'autres dont les noms ne figurent pas dans ma chronique.

— Vous avez promis de partir.

— Nous n'avons rien promis du tout. Et d'ailleurs la porte est fermée.

Philibert grimpe sur les poutres. Dans la forêt Marie-Christine, les sapins et les mélèzes lui ont appris à grimper. Il atteint le faîtage, pousse une tuile et voit le ciel bleu. Il agrandit l'ouverture et le voici sur le toit. Il examine les alentours. A côté du bâtiment une meule de foin se dresse. Pour l'atteindre, il suffit d'un saut. Un saut hardi? il sait sauter. Un saut, fr..., il est libre. Et la meule bousculée, dégringolant avec lui, le dépose sur le sol doucement et moelleusement. Aussitôt il court à la porte. L'oncle Thomas a laissé la clé dans la serrure. On ne saurait penser à tout. Un tour de clé, deux tours de clé, et Philibert rentre avec le soleil.

Annette et Catherine, qui ne l'ont pas vu sortir, le voient devant la porte ouverte. Il a les yeux illuminés, et du foin dans les cheveux, et du foin sur les habits.

— Miracle! miracle! Philibert a regardé la porte, et la porte s'est toute grande ouverte.

Philibert a beau protester et raconter sa sortie. Personne ne l'écoute et le miracle est acquis. C'est le second de la croisade : un par jour, ce n'est pas rien. Mais les dormeurs n'ont pas bronché. Catherine sermonne son frère :

— Tiénon, Tiénon, il faut venir.

— La paix! la paix! J'ai trop sommeil.

— Tu es gros, mais tu es gentil. Me laisseras-tu partir seule?

— Pars si tu veux. Pour moi, je reste.

Un terrible combat se livre dans le cœur de la petite fille entre la famille et Dieu. Elle pleure : qui l'emportera? Ma foi, tant pis, ce gros Tiénon est tout empêtré dans sa graisse. Jamais, avec ses lourds mollets, il n'aurait traversé la montagne. Elle le soupèse d'un regard et l'abandonne avec mépris. Son choix est fait : elle est à Dieu.

Sur sa couche de foin, Tiénon s'est retourné paresseusement vers le mur. Christophe a tâté son col sale : lui non plus n'ira pas plus loin; on fripe, on froisse trop de linge dans les marches. Emmanuel se perd dans la paille; il est l'incrédule de la troupe, il se moque du tiers et

du quart, et son zèle qui ne fut jamais vif est déjà tout refroidi. Saturnin est mou comme une bouse, mais il subit les influences. Catherine était si gentille, tout à l'heure, en bousculant son frère, qu'il se décide à la suivre. Sur les quarante-deux croisés, il en est déjà quinze qui se déclarent vaincus d'avance, et sur ces quinze, entendez-vous, pas une fille aux cheveux longs, rien que des gars trapus, dodus, râblés et faits pour la bataille. Mais dans combien de cœurs virils une croisade dura-t-elle plus d'un jour?

Avec ses vingt-sept fidèles, dont dix-neuf portent des jupons, Philibert sort de la grange. Ils envahissent la fontaine, empoignent le tuyau à pleins bras, se débarbouillent, s'éclaboussent, s'ébattent comme des canards dans une mare. Sentir l'eau fraîche sur la peau, c'est boire le matin clair à la façon des fleurs des champs qui reçoivent dans leurs corolles le plus pur de la rosée. Et si l'on n'a pas de serviette, le soleil est là pour sécher.

— Où est le Mont-Cenis, Philibert?

— C'est la montagne qui nous regarde. On voit les lacets de la route.

— Et Rome, Philibert, est-ce loin?

— Rome est derrière, c'est certain. On ne peut pas la voir d'ici. Mais du sommet on la verra. Et maintenant, en avant! Le soleil est déjà haut. Ne perdons pas une minute.

Annette le tire par la manche. Elle a le cœur gros et les yeux en larmes, ses beaux yeux couleur de gentiane.

— Est-ce qu'on ne mangera rien, Philibert, avant de partir pour Rome?

— Mais si, mais si, on mangera.

Il a répondu sans hésitation, pour consoler sa petite sœur et par esprit d'équité. Un chef doit ravitailler sa troupe avant de la conduire au combat. Oui! mais que lui donnera-t-il à manger?

Or, de l'étable voisine, sort, majestueuse, une commère, avec une jarre de lait qu'elle tient précieusement des deux mains, du lait mousseux, couvert de crème, tiède encore des tétines de la vache. Philibert s'approche d'elle et bien gentiment la salue :

— Voulez-vous leur donner à boire? Ce sera pour l'amour de Dieu.

— Le lait de mes vaches, garnement! Je le débite à Lanslebourg. Il n'y en a pas une seule goutte pour toi ni pour tes camarades. Vous

avez fait hier trop de bruit, et bu et mangé pour huit jours.

Mais Philibert répète, comme si elle ne l'avait pas entendu :

— Pour l'amour de Dieu, madame, voulez-vous leur donner à boire? On mange et l'on boit tous les jours.

— Qu'est-ce que ces mendiants-là? Des effrontés, des malappris. La mendicité est interdite sur toute la commune, méchant drôle.

Et, pour la troisième fois, Philibert demande l'aumône :

— Madame, il faut leur donner à boire, pour l'amour de Dieu qui nous a promis le pain quotidien. Car ils ont un long chemin à faire.

Surprise de cette insistance, stupéfaite et furieuse, la commère lève le nez sur ce petit pauvre de rien qui ose la braver en face et qui prononce le nom de Dieu comme celui d'un parent proche. Et dans les yeux de Philibert elle voit une flamme briller qui pourrait bien être, en effet, une flamme divine et qui vient la réchauffer comme ferait un verre de vieille eau-de-vie.

— C'est bon, c'est bon, marmonne-t-elle,

subjuguée et retournée. Mais que me baillerastu en échange?

— Nous dirons au pape à Rome qu'une femme de Pierrelongue nous a nourris par charité. Et pour sûr il vous bénira.

— Vous irez le dire au pape! répète la vieille émerveillée.

Elle ne doute pas un instant que ces enfants n'aillent à Rome lui faire de la publicité. Elle prend chez elle une tasse, une tasse avec des fleurs. — A qui le tour? A toi, petiote. — Et c'est Annette qui commence à vider la jarre de lait. Et le lait mousseux lui laisse autour des lèvres une belle paire de moustaches blanches. Après Annette, c'est Catherine, et après Catherine Claudine, et après Claudine Sylvie; Symphorien veut lui succéder.

— Les filles d'abord, commande Philibert. Et après ce sera Jean-Baptiste, parce qu'il est le plus petit.

Car il protège la faiblesse. A la quinzième fille, voilà que la jarre est vide et la vieille veut s'en aller.

— Il reste encore tous ceux-ci qui ont faim et soif, dit Philibert.

— Mais il ne reste plus de lait.

De nouveau, elle regarde le jeune garçon et de nouveau elle sent dans son corps rugueux, tout noueux et tout desséché, une flamme se répandre, une belle flamme de vie.

— Je confesse que j'ai menti, explique-t-elle simplement. Il me reste une vache, la Fanchette, qui n'est pas encore traite.

Elle va traire Fanchette ; il y aura du lait pour tous et Jean-Baptiste qui allait pleurer fait une grimace de plaisir. Et quand tous ont vidé leur tasse, il en reste une tasse encore.

— C'est toujours ça, constate la vieille.

— Mais Philibert n'a pas bu, s'écrie la petite Annette.

— Je n'ai pas soif, dit Philibert.

— La petiote a raison, pardi ! approuve la vieille malgré elle. Buvez, buvez, c'est votre part. Et n'oubliez pas d'aller dire au pape de Rome que j'ai trait la Fanchette aussi.

Quand Philibert a vidé sa tasse, il ne reste pas une goutte de lait, comme si les vaches avaient prévu le nombre des croisés.

Mais voilà que d'autres enfants, sur le seuil de la grange ouverte, apparaissent tout à coup. Tiénon a flairé la pitance. Il a de belles joues pleines et rouges comme une pomme d'api,

et une petite bouche ronde en cul de poule.

— Nous aussi, nous voulons du lait.

— Comment! dit la vieille indignée. Il en sort encore, et quel tas!

— Rassurez-vous, bonne dame, prononce Philibert tranquillement. Ceux-ci ne sont pas des croisés. Ils ne vont pas voir le pape et ils n'ont pas besoin de boire.

— Ah! s'ils ne vont pas voir le pape, ils ne méritent rien, en effet.

— Adieu, madame, et merci. Nous avons fort bien déjeuné.

La troupe des croisés s'ébranle sous la conduite de son chef. Quand elle défile devant la grange, elle envoie aux quinze déserteurs une bordée de rires, d'injures et de moqueries. Car le service de Dieu n'amollit point l'âme d'un soldat et lui laisse un peu de rudesse.

— Catherine! appelle Tiénon qui a toujours vu sa sœur obéissante et dévouée et qui d'un mot s'imagine la retenir auprès de lui.

Mais Catherine lui tire la langue. Elle a choisi la meilleure part.

A l'entrée de Lanslebourg, la troupe rencontre un prêtre.

— Monsieur le curé, dit Philibert en pétrissant son chapeau mou qu'il a ôté poliment, voulez-vous nous dire la messe ?

— Je l'ai déjà dite, mon ami. Il est neuf heures du matin.

— Oui, nous avons dormi trop tard. Mais nous passons le Mont-Cenis pour aller voir le pape à Rome et quand on fait un pèlerinage, on entend la messe en partant.

— Vous parlez d'or, mon jeune ami : quand on va en pèlerinage, avant de prendre le vent, on entend pieusement la messe.

C'est un vieux prêtre à la retraite, originaire de la paroisse et qui pense y finir ses jours. Il a la bouche fleurie et savante, car il rédige des mémoires pour les sociétés d'archéologie sur les églises du diocèse dont il connaît par le menu les origines et les styles, les réparations et l'histoire. Il vit dans le passé comme les enfants dans le présent, comme les prophètes dans l'avenir, et comme les poissons dans l'eau. Aussi n'a-t-il pas remarqué cette étrange anomalie d'une marmaille sans père ni mère, oncle ni tante, instituteur ni tuteur, qui parle de s'en aller à Rome comme on va goûter au village voisin. Il est doux, humble, mais distrait. Et

ses souvenirs l'absorbent. Ce sont des souvenirs historiques : il n'en a jamais eu d'autres.

— On ne passait pas le Mont-Cenis, raconte-t-il aux enfants, sans se rendre au préalable à la chapelle Saint-Antoine qui était jadis ici près, au débouché du vieux pont de la Ramasse. On appelle la Ramasse l'ancien chemin à mulets qu'on fréquente encore aujourd'hui. Les voyageurs y entendaient la messe avec ferveur et dévotion, et plusieurs d'entre eux, illuminés par la grâce, y rédigeaient leur testament en faveur des œuvres pies.

— Nous n'avons rien à donner, déclare Philibert, mais nous voulons prier à la chapelle Saint-Antoine.

— Cette pensée, mon jeune ami, est parfaitement honorable et je vous y conduirais sans retard si elle n'avait pas été détruite, il y a vingt ou vingt-cinq ans. Mais, à l'église paroissiale, un autel est dédié à saint Antoine pareillement.

— Allons-y, dit Philibert.

Tout en les conduisant, le prêtre ne perd pas cette occasion que la Providence lui a ménagée

de montrer son érudition à l'occasion d'un oratoire :

— Cette chapelle Saint-Antoine a connu de beaux jours, mes enfants. Ce grand saint ne se contente pas de veiller sur les voyageurs. Il étend sa protection jusque sur les bestiaux. Autrefois, les habitants de la vallée et des vallées avoisinantes accouraient à Lanslebourg pour y célébrer sa fête : ils amenaient avec eux quelques bêtes de leurs troupeaux, ânes, mulets, taureaux, boucs, béliers, porcs, etc. On rangeait tous ces animaux en bon ordre devant la chapelle, tandis que leurs propriétaires tenaient un cierge dans la main. Et quand la messe était finie, l'officiant s'avançait jusqu'au seuil du parvis sacré, en face des montagnes. Et la bénédiction qu'il donnait ne méprisait pas les bestiaux. Et, pendant qu'il la donnait, les maîtres agenouillés tiraient leurs bêtes par le licol, afin qu'elles s'inclinassent aussi devant la volonté de Dieu.

— Oui, conclut la petite Annette, qui n'est point étonnée du tout, elles s'inclinaient comme les brebis devant le berger Étienne.

Catherine ajoute aussitôt :

— Ou comme le mouton d'hier devant ton frère Philibert.

Le prêtre ne connaît pas le berger Étienne et avec toute sa science il ignore que Philibert fait des miracles. Il ne goûte guère les interruptions, mais il tient à son auditoire. Il faut vous dire qu'à ses sermons il ne rassembla jamais tant de monde. Et le voilà qui se lance dans ses commentaires de guide comme s'il présidait la section d'archéologie religieuse à l'Académie de Val-d'Isère ou à celle de Saint-Jean-de-Maurienne :

— Ce pays, enfants, a vu naître plusieurs ecclésiastiques très méritants. Parmi ceux dont la mémoire s'est précieusement conservée, je vous citerai l'abbé Aiglé. Ce prêtre selon l'Évangile, modèle de dévouement et de charité, prodigua les soins les plus assidus aux habitants atteints de la peste qui désola Lanslebourg en 1627. Je lui prépare une notice.

Il parle comme un livre qu'il aurait appris par cœur, mais il n'obtient aucun succès avec son abbé Aiglé. Les enfants causent entre eux. On a tort de confier à de petits vagabonds la biographie des hommes de bien qui

honorèrent une province. Mortifié, il puise dans sa tabatière une prise que pompe son nez aussitôt, et, d'un air indifférent, il prend congé de la troupe :

— L'église paroissiale est justement là, devant vous. Tout le monde y peut entrer. Je vous souhaite un heureux voyage.

— Monsieur l'abbé, dit Philibert qui s'est planté devant lui, il faut encore nous bénir : nous allons en pèlerinage.

— A votre âge on va aux champs.

— Bénissez-nous, monsieur l'abbé. Car nous allons jusqu'à Rome.

— A Rome? vous vous moquez?

— A Rome, pour recevoir Dieu de la main du pape en personne.

— De la main du pape, vraiment?

A cette déclaration, notre abbé a manqué s'étouffer de rire, comme s'il entendait un collègue émettre une date erronée à l'Académie de Saint-Jean-de-Maurienne ou à celle de Val-d'Isère.

D'une voix suppliante et douce, et qui exige en même temps, Philibert, pour la troisième fois, répète son invocation, et les yeux des petites filles et des petits garçons qui l'accom-

pagnent se sont déjà remplis de larmes parce que, si un prêtre ne les écoute pas, c'est que Dieu les abandonne, et Dieu ne peut pas abandonner des enfants qui croient en Lui :

— Bénissez-nous, monsieur l'abbé. Je vous en prie, bénissez-nous. Vous nous avez dit qu'autrefois on bénissait les pâtres, les pâtres et leurs bestiaux. Nous valons bien les moutons que l'on bénissait autrefois.

Et l'abbé l'a regardé. Et comme la bonne femme de Pierrelongue, dans les yeux de Philibert il voit une flamme briller. Et il se sent consumé du désir de servir Dieu autrement que par des travaux de pieuse archéologie, comme au temps de sa jeunesse quand il poursuivait les âmes dans les ronces et les épines à l'image du divin Maître :

— Entrez avec moi, mes agneaux, je me suis trop pressé de rire. Et je vais appeler sur vous les bénédictions du Très-Haut.

Et les vingt-sept pèlerins, dont dix-neuf portent des jupons, entrent en bourdonnant comme un essaim d'abeilles dans l'église paroissiale.

— Chut ! commande Philibert.

Aussitôt c'est le silence et l'on s'agenouille

sur la pierre. Le prêtre, pour les honorer, passe un surplis et une étole, la chappe et le voile huméral. Il récite tout haut des prières. Ce sont les prières courantes, pater, ave, credo, et les enfants lui répondent. Puis, il prend dans le tabernacle le ciboire et, tourné vers les fidèles, il l'élève en l'air et l'abaisse, et il achève le dessin de la croix.

Au cours de son long ministère, il a fait ce geste souvent. D'où vient qu'il paraît faiblir sous le poids léger du ciboire? D'où vient que ses yeux levés, perçant le toit de la chapelle, semblent poursuivre plus haut, comme un rêve, une vérité? Il redescend de l'autel et, le visage dans les mains, il s'absorbe dans une méditation. Quand il écarte les mains, les agneaux se sont évadés, il est tout seul dans l'église. Une joie céleste l'inonde, et dans sa vieillesse il en tremble comme un jeune prêtre qui, pour la première fois, a célébré le divin sacrifice.

— Est-ce un miracle, mon Dieu, pour me restituer la foi que mes études avaient desséchée? Ces enfants que j'ai vus là, que je suis sûr d'avoir vus là, est-ce Vous qui me les avez envoyés comme de petits messagers? L'un d'eux, sur son

front, paraissait marqué d'un signe. Sont-ce des anges, Seigneur, ou d'humbles créatures comme moi ?

Ce sont d'humbles créatures, mais les plus humbles sur terre peuvent ressembler aux anges.

Les voilà sur la grand'route où Philibert les entraîne. Ils ont bu du lait mousseux et crémeux, ils ont reçu la bénédiction, le matin est clair et leur cœur est pur. Ils sont chantants comme les oiseaux.

A l'extrémité du bourg, ils ont franchi le pont neuf, — le pont neuf qui est déjà vieux, — et ils ont abordé les rampes du Mont-Cenis. La route monte en lacets à l'assaut de la montagne. Il n'y en a que cinq ou six, et sûrement pas davantage, mais ce sont des lacets très longs et le premier, déjà, n'en finit plus. La troupe n'avance pas vite, parce qu'elle a marché la veille un peu plus qu'il n'aurait fallu pour sa force et pour son âge, et parce que Jean-Baptiste et Annette n'ont pas les jambes assez longues.

— Quelle chance, déclare Catherine, que Tiénon soit resté là-bas à Pierrelongue ! Gros

comme il est, à cette montée, il aurait traîné, soufflé, transpiré, et nous aurions dû le tirer.

Elle renie son frère, décidément, et l'accable de ses railleries. Depuis qu'elle a choisi le service de Dieu, elle ressent une grande paix intime et ne songe à son passé que pour lui lancer des pierres. Son passé, c'est le gros Tiénon dont elle ne se séparait guère. Quant à son père le meunier, et à sa mère la meunière, elle n'y pense pas pour l'instant. Le moulin tourne, tourne, tourne, et sa tête pareillement.

— Est-ce qu'on arrive bientôt, Philibert? ont demandé Claude et Claudine.

Et Sylvie, et Symphorien, et le timide Saturnin, et le sage Michel et Pierrot, et d'autres filles et d'autres garçons dont les noms, vous le savez bien, sont demeurés inconnus, ont répété à tour de rôle :

— Philibert, est-ce qu'on arrive?

Il n'y a que Jean-Baptiste et Annette qui n'aient pas posé la question, et ce sont les plus gringalets.

— La montagne est haute, a répondu Philibert. Mais Rome est de l'autre côté.

— On y couchera ce soir?

— Sans doute, ce soir, on y couchera. Parce qu'à la descente on va vite.

— Et demain on verra le pape?

— Demain, sans doute, on le verra.

Annette, enfin, a dit son mot :

— Et quand est-ce qu'on mangera?

Elle est portée sur la bouche, et sa bouche est si menue que c'est à peine si on la voit. Une tasse de lait est une tasse de lait et ne nourrit pas tout un jour. Philibert est embarrassé. Il se passerait de manger : pourquoi les autres ont-ils faim? Mais Dieu est là pour y pourvoir.

— Tout à l'heure, Annette, tout à l'heure. Ne peux-tu pas attendre encore?

— J'attendrai bien cinq minutes.

Maintenant ils sont déjà haut, et après des pâturages ils traversent la forêt. Entre les fûts des sapins, ils aperçoivent au-dessous d'eux les maisons grises de Lanslebourg tassées les unes contre les autres comme un troupeau rassemblé, et son église paroissiale au clocher de pierre flanqué de quatre clochetons, l'église où ils furent bénis. Ils dominent toute la vallée, du côté de Bonneval fermée par la Levana, et du côté d'Avrieux close par la Dent Parrachée

dont les glaciers étincellent de mille feux pâles au soleil.

Des refuges sont espacés le long de la route pour donner asile aux voyageurs qui s'égarent. A chaque boucle des lacets on est certain d'en trouver un. On les utilise surtout l'hiver quand on passe le col dans la neige. Devant l'un de ces refuges, dont plusieurs sont abandonnés et dont les autres servent aux cantonniers et tiennent lieu d'auberge en même temps — et pour plus de précision, c'était le refuge 23 — une femme était assise qui pelait des pommes de terre. Et quand elle les voit venir, elle se lève, elle les compte et elle marche à leur rencontre. C'est une grande femme brune, avec une figure de Vierge, — non la Vierge qui sur son cœur porte l'Enfant Jésus, mais la Mère douloureuse qui soutient le Christ mort avant la mise au tombeau.

— Vingt-cinq, vingt-six, vingt-sept. Il y en a vingt-sept, je crois, encore plus que de refuges. A qui êtes-vous, mes enfants ?

— A personne pour le moment, a répondu Philibert.

— A personne ? Ce n'est pas possible. On est toujours à quelqu'un.

— Alors nous sommes à Dieu. Nous avons quitté nos parents, et nous sommes des pèlerins.

— Et vos parents vous ont laissés partir sans vous accompagner ?

— Nous ne les avons pas avertis.

— Vous ne les avez pas avertis ? Mais sans doute vous les rejoindrez, aujourd'hui même avant la nuit.

— Ni aujourd'hui, ni demain. Nous allons trop loin pour eux.

— Et jusqu'où allez-vous ?

— Nous allons en Italie.

— Elle est à deux pas d'ici, au sommet de la montée. Vous trouverez la borne-frontière après le refuge dix-huit.

Les croisés sont heureux d'apprendre que l'Italie est à deux pas et que leurs peines vont finir. Déjà la femme reprend :

— Une fois en Italie, reviendrez-vous, mes enfants ?

— Nous irons voir le pape à Rome.

Lors la femme ouvre de grands yeux et s'efforce de sourire. Elle n'y réussit qu'à moitié, elle en a perdu l'habitude en prenant celle de pleurer : on le devine à son visage :

— Mais Rome est beaucoup plus loin. Rome est si loin, si loin que vous n'en avez pas idée. Il faut traverser des pays. Une semaine n'y suffirait pas, ni deux semaines non plus. Rien que par le chemin de fer, quand on voyage en troisième, il faut compter plus d'un jour en y ajoutant la nuit, et ça coûte de la monnaie. Un vicaire de Lanslebourg, qui vint me voir plusieurs fois après mon malheur, m'a raconté son voyage.

Les croisés sont atterrés par ce qu'ils viennent d'apprendre. Rome est donc si loin, si loin qu'ils n'y coucheront pas ce soir. Seul, leur chef, Philibert, a gardé sa foi entière :

— Nous irons à pied, madame, et nous n'avons pas d'argent.

Elle a regardé celui-ci qui parle avec assurance, et puis elle a regardé Annette et Jean-Baptiste, qui sont les plus petits de la bande, et ses yeux se sont mouillés.

— Puisque vous allez si loin, vous mangerez un morceau.

— Oh ! oui, madame, dit Annette.

— Oh ! oui, madame, ont répondu en chœur tous les autres.

Et leur rire de plaisir montre leurs dents

bien plantées. Philibert, qui a le souci de payer ses dettes une à une, règle aussitôt celle-ci :

— Dieu vous le rendra, madame.

— C'est bien pour Dieu que je donne, lui a-t-elle répondu. Je n'ai plus que Lui désormais.... Entrez, entrez avec moi. Vous m'aiderez à peler ces pommes de terre que nous mettrons dans la marmite avec du chou et du lard, s'il en reste encore. Asseyez-vous, reposez-vous. Ceux qui ne sont pas fatigués mettront le couvert sur la table, et s'il manque des assiettes, vous vous arrangerez entre vous.

Les pommes de terre sont vite épluchées et les choux déjà les attendent. Il restait un peu de lard pour les lier ensemble et faire un bouillon savoureux. Déjà l'odeur se répand dans la cuisine et dans la salle à manger qui, d'ailleurs, ne sont qu'une seule et même pièce. Annette ouvre ses narines et sa petite bouche par surcroît :

— Ah ! soupire-t-elle, ça sent bon.

Et, la première, elle tend son assiette : Philibert l'avait annoncé, on ne manquerait de rien. Et la femme du cantonnier lui sert une grosse portion, après quoi, à tour de rôle, elle

sert chacun des vingt-sept. Cela prend beaucoup de temps. Quand ils sont repus et gonflés de choux et de pommes de terre, une bonne chaleur les pénètre, les amollit, les engourdit, et ils pendent la tête comme ces lourds tournesols que leur tige supporte mal. Décidément, la croisade est une suite de banquets. Seul, Philibert suit son rêve et néglige la nourriture.

La femme du cantonnier, émue par sa charité, prend Annette sur ses genoux :

— Le garçon que j'ai perdu serait au moins de ton âge. Il jouait devant ma porte un jour comme aujourd'hui, il y aura deux ans bientôt. Je rentre pour chercher des chaussettes à ravauder. Et quand je ressors, plus personne. — André ! André ! que je crie. — Point de réponse. Il était tombé ici près, dans la mare aux canards, la tête la première. Ses yeux chavirés ne me voyaient plus. Et j'ai soufflé en vain dans sa bouche. Il ne faut pas perdre de vue les enfants une minute.

Pauvre femme, les vingt-sept ne savent pas quoi vous dire. Ils ne connaissent pas le malheur, mais en ce moment ils vous aiment....

— Il me restait, reprend-elle, une fille, une

innocente, que j'ai perdue ce printemps. Elle ne parlait ni ne marchait, elle n'était pas développée. A quatre ans, elle gardait des petites mains de nouveau-né. Mais sa connaissance, pour sûr, elle l'avait. Ses yeux me suffisaient, ses yeux plus doux que des paroles. Il a mieux valu pour elle qu'elle n'ait pas vécu davantage. Mais, pour moi, c'est une misère.

Pauvre femme, les vingt-sept naissent par vous à la pitié, et cependant ils se taisent. Mais Philibert va parler :

— Nous dirons au pape, madame, qu'il vous donne de leurs nouvelles. Il en aura par le Bon Dieu.

— C'est cela, consent-elle avec un discret sourire, à cause de la folie de ce petit homme-là. Alors, quand il passe des enfants, je les invite et les caresse, et mon chagrin s'adoucit comme une figue dans le lait. Je ne veux pas être jalouse de celles qui ont des enfants. Et maintenant, mes petits, retournez chez vos parents. Ils ne savent pas où vous êtes, ils vous cherchent, ils vous croient perdus et ils ont peur de la mort.

Exaltés par la nourriture, bien réchauffés en dedans, les vingt-six croisés dont dix-neuf

portent des jupons, — je mets à part Philibert, — pensent pour la première fois à la peine de leurs parents. Annette pousse un soupir, un soupir et un sanglot. Elle voit la maison basse de la forêt Marie-Christine, et sa mère Pernette, et son père Anthelme. Puisqu'elle les voit, c'est qu'ils sont là. Il suffit de les appeler.

— Maman! maman! appelle Annette.

Sylvie, qui n'a qu'une grand'mère, appelle sa grand'maman. Et les dix-neuf petites filles se sont mises à pleurer, excepté, toutefois, Claudine que sa mère bat chaque jour.

Et l'armée de Philibert ressemble à une fontaine. Il a perdu à Pierrelongue quinze garçons par mollesse, inertie, faiblesse, et lâcheté, et paresse. Il va perdre douze filles rien que par le sentiment.

— Toi, Annette, me suivras-tu, à la montée, à la descente, en Italie, et jusqu'à Rome? Ou retournes-tu sur la route avec Sylvie et les onze autres?

— Je te suivrai, Philibert, murmure Annette en pleurant.

— Mais tu pleures, ma pauvre sœur.

— Je te suivrai en pleurant. Ça n'empêche pas de marcher.

Et Sylvie dit à Symphorien :

— Annette accompagne son frère. Toi, mon frère, viens avec moi.

— Je ne retourne pas en arrière.

— Grand'maman, là-bas, nous attend.

— Tu lui diras que je vais bien.

— Ce n'est pas grand'chose à lui dire.

On se sépare sur la route, les douze filles redescendent, et les quinze de la croisade continueront de monter. Sur le banc, devant le refuge, la femme du cantonnier s'est rassise. Elle se signe plusieurs fois :

— Que Dieu vous garde les uns et les autres!

Avec des mots de douceur elle a fait douze déserteurs. Mais elle regarde ceux qui montent, et non pas celles qui descendent. On ne regarde jamais que ceux qui osent monter. Ils disparaissent au tournant.

— Que Dieu, tout spécialement, les protège!

Et voici les quinze croisés au sommet du Mont-Cenis. Ce n'est pas ce qu'ils attendaient. Ils pensaient voir l'Italie avec Rome dans le

fond. Ils n'auraient su dire à quoi ils reconnaîtraient l'Italie. Mais l'Italie est l'Italie et quand on change de pays on s'en aperçoit tout de suite. Or, ils découvrent un plateau avec de riches pâturages, un peu plus bas un grand lac, et sur le reste de l'horizon flotte cette poussière d'or qui s'éparpille aux beaux jours dans l'espace tout entier. Inquiet, déjà, Philibert interroge un petit garçon dont les moutons paissent dans le voisinage et qui, par curiosité, s'est approché de la troupe :

— L'Italie, est-ce loin encore?

— Vous êtes dessus, répond le pâtre.

Philibert et ses compagnons éclatent de rire à son nez... Si l'on était en Italie, évidemment on le saurait.

— Où donc est-elle? réclament-ils.

— Ici, et là, et là-bas. Vous avez passé la frontière. La borne est au bord de la route, derrière vous, à cent mètres.

Ils ont franchi la frontière avant qu'ils s'en soient doutés. C'est tout de même étonnant qu'on passe d'un pays à l'autre sans même s'en apercevoir. Pour vérifier cette merveille, ils font deux cents pas en arrière et découvrent la

fameuse borne dont les plus savants, non sans peine, déchiffrent l'inscription :

ITALIA

STRADA NAZIONALE
DÉL MONCENISIO

DA SUZA K^TRI 27.474

SUL LIVELLO
DEL MARE
METRI 2.082,19

Ces mots inconnus les impressionnent. Du moment qu'ils ne comprennent pas, ils sont en pays étranger.

— Est-ce la mer? demande Annette en montrant le lac ovale que la brume prolonge.

Elle songe au berger Étienne qui voulut traverser la mer pour aller à Jérusalem et redoute que son frère, qui ressemble au berger Étienne et comme lui fait des miracles, ne prenne la fantaisie de les conduire sur cette eau.

— Oh! non, déclare Philibert, ce ne doit pas être ça.

— Après la mer, dit Catherine, il y a une ville. Voyez.

Et ils voient des murs d'enceinte qui dessinent un carré.

— Rome! Rome! crient les croisés sans attendre davantage.

Qu'est-ce donc que chantait au refuge la femme du cantonnier? Rome est si loin, si loin, que pour y arriver il faut des jours et des jours! Rome est comme l'Italie : on y est sans le savoir. Dès ce soir, on y couchera. Dans une heure, on y entrera.

Philibert, impressionné par les cris de ses compagnons, interroge encore le berger :

— Ces murs, là-bas, est-ce Rome?

Mais le pâtre ouvre de grands yeux. Et il répète, hébété, les mystérieuses syllabes :

— Rome, Rome. Je ne sais pas.

— Enfin, ces murs qui sont là-bas?

— Ça, c'est l'hospice. C'est l'hospice du Mont-Cenis.

Cette mauvaise réponse jette le découragement dans les rangs des soldats de Dieu. Quand on a trop marché la veille, de Lanslebourg la route est longue. On est brave pour une croisade qui finit vite et finit bien, mais

cette croisade n'en finit pas, et comment finira-t-elle? Claude et Claudine, tout bas, murmurent, et puis ils murmurent tout haut :

— Philibert, tu nous promettais de coucher ce soir à Rome. Nous repartons pour Avrieux. Notre mère nous battra, mais nous saurons où dormir.

— Allez-vous-en, dit Philibert, je ne retiendrai personne.

Ils s'en vont un peu honteux, et personne ne les suit, à cause de l'air de noblesse répandu sur Philibert quand il leur a donné congé. Le sage Michel Sandonaires serre les lèvres et contracte sa figure pour ne pas montrer qu'il pleure. Catherine pleure tout à fait, non qu'elle renie son chef et renonce au pèlerinage, mais parce qu'elle est une petite fille et qu'elle a de la facilité pour répandre des larmes ; d'ailleurs, ses larmes lui sont douces, elle en répandrait par plaisir. Annette et Jean-Baptiste se sont assis dans le pré. Leurs courtes jambes de six ans ne peuvent plus les porter.

L'armée est démoralisée. Que fera notre Philibert?

— Nous coucherons à l'hospice, déclare-t-il

fièrement. Nous y serons en moins d'une heure. Et demain nous irons à Rome.

Sa harangue ne soulève aucun enthousiasme. Demain, demain, c'est bien tard. Il leur faut Rome tout de suite. Un cri d'Annette va tout sauver.

— Un lis, un lis : voyez là!

Elle se lève vivement, oublieuse de la fatigue. Elle cueille au bord de la route un lis des Alpes dont le calice est d'un blanc si pur qu'on le pourrait comparer à la neige des névés, si la neige des névés ne resplendissait au soleil. Et voilà nos petites filles, — avec Catherine, il y en a quatre, — qui s'essaiment dans les prés, à la poursuite d'Annette, afin d'y cueillir des fleurs. L'herbe n'a pas été fauchée. Elle est presque aussi haute qu'elles, et quand elles se baissent et se relèvent, avec leurs bonnets relevés et leurs fichus de couleur, on les prendrait, elles aussi, pour de grandes fleurs des prairies, pour de grandes fleurs mouvantes et flexibles qui ont poussé là tout à coup, mais ne tiennent pas en place : un jour elles seront cueillies par Dieu ou par de pauvres hommes.

C'est la saison du Mont-Cenis, et jamais la

flore des Alpes ne rassembla tant de merveilles à la fois. Sur les rochers qui bordent le lac, les triomphants rhododendrons arborent leurs drapeaux rouges. Ils sont même si insolents que l'on aperçoit à peine les houppettes violettes des globulaires. A leurs pieds, dans la mousse, brillent les petites étoiles roses des azalées couchées et les petites étoiles blanches des touffes d'androsace. Et pêle-mêle, sur tout l'immense pâturage, nos six petites filles occupées, — Annette, Catherine et les quatre autres, — peuvent ramasser à pleins bras des clématites violacées aux longs pétales demi-clos, des hélianthèmes tout dorés, des aconits bleus ou jaune pâle, balancés sur leurs longues tiges, des linaires, des campanules, des épervières orangées, et l'aronique, si souvent confondu avec l'arnica dont les feuilles sont opposées, et la délicate ancolie. La flore du Mont-Cenis est célèbre chez les Alpins.

— Aidez-nous, garçons, aidez-nous.

Elles s'agitent et se trémoussent comme des cailles dans les avoines. Pourquoi ces méchants garçons n'accourent-ils pas les aider ? Pourquoi lèvent-ils tous ensemble leur petit bout de nez en l'air?

— Avez-vous entendu ce bruit?

Ce n'est pas le bruit de l'orage. On dirait une batteuse égrenant le blé dans le ciel. Et voilà qu'un oiseau paraît, qui boit l'espace à plein gosier. Dieu! que son vol est rapide et que son envergure est vaste! Jamais encore on n'a vu un aigle d'une pareille taille. Et ce bruit, qui n'est pas un cri, est-ce le mouvement de son cœur? Il arrive au-dessus d'eux. On distingue mieux maintenant comment est fait ce prodige qui les attire et les effraye.

Symphorien dit :

— Ce ne peut être qu'un oiseau, puisqu'il vole et qu'il a des ailes.

Et Jean-Baptiste, qui a bonne vue :

— C'est un char, car il a des roues.

Et Michel, le fils du meunier, qui veut être mécanicien :

— C'est une machine : il y a un homme.

Saturnin lui donne raison :

— Il y a deux hommes là-haut.

Les petites, leurs fleurs en main, sont restées figées à leur place, le col tendu, les yeux levés :

— C'est un ange, a dit Catherine.

Les garçons n'y avaient pas songé : cette

apparition fait partie des miracles de Philibert, et Annette de répéter :

— C'est un ange ; il faut le prier.

Et, d'un geste spontané, elles se jettent à genoux dans la prairie d'herbe haute qui les dissimule à demi. Et déjà l'ange a passé dans sa course vertigineuse. Sans doute il est envoyé de Dieu pour leur montrer le chemin. Il n'y a qu'à le regarder pour savoir où l'on doit aller. Mais voilà que tout à coup, au lieu du bruit régulier de la batteuse céleste, les treize croisés, distinctement, perçoivent un grand silence qui semble remplir tout l'espace, de la montagne au firmament. Et l'un d'eux, Symphorien, je crois, exprime l'angoisse de tous en s'écriant :

— Il va tomber! Il va tomber!

Et le grand oiseau, en effet, tombe tout droit comme une pierre. Mais il se redresse et remonte. Il remonte et il redescend, et, sur leurs têtes, il décrit des courbes.

— Il nous écrasera en tombant, déclare Jean-Baptiste qui a peur. Sauvons-nous vite! sauvons-nous.

— Oh! non, jamais, assure Catherine. Il ne peut nous faire aucun mal.

— Allons-nous-en, conclut Philibert. Le soir vient et l'hospice est loin.

Mais sa troupe ne l'écoute plus. A-t-il perdu son prestige? Les filles et les garçons se tordent le cou pour mieux voir. Des airs, l'oiseau dégringole comme s'il avait reçu un coup de fusil. Il essaie encore de voler, ses ailes ne le portent plus, et il pique sur le sol. Il veut se servir des deux roues qu'on aperçoit sous son avant, et, sur l'herbe, les roues trébuchent comme si elles étaient faussées. A cinquante pas des enfants il gît, un peu sur le côté, et n'a pas replié ses ailes.

Tous les croisés se sont tus pendant cette chute mouvementée. Sauf Philibert qui n'a peur de rien, sauf Annette et Catherine que soutient la foi, ils regardaient en tremblant. Maintenant que c'est fini, ils se rassurent peu à peu.

— Approchons-nous, répètent sans bouger Symphorien et Saturnin.

— Approchez-vous si vous voulez, autorise le chef Philibert avec un mépris évident. Pour moi, je vais repartir.

Personne ne prend les devants, car la crainte les retient. Il faut que ce soit Philibert qui se mette en marche le premier :

— Nous regarderons en passant, et nous continuerons notre route.

Et la troupe, sur ses pas, bondit vers le blessé à demi couché dans l'herbe. Son corps tient beaucoup de place, et ses ailes davantage. Quelle drôle de mécanique! Les ailes, dont la toile est fixée à de minces poutres de frêne mesurent bien sept mètres de long, et le corps est très compliqué. Michel, qui a vu des automobiles, a reconnu un moteur. Mais il y a bien d'autres choses, deux selles pour s'asseoir dessus, une sorte de gouvernail, des tubes, des poulies, une fourche avec deux roues. La fourche a été faussée dans le choc contre la terre.

Deux personnages enfermés en des manteaux de fourrure, un masque sur la figure, se sont défaits de leurs liens, sont descendus de leur nacelle et examinent l'appareil. L'un, penché, le palpe comme un médecin le bras d'un fiévreux, l'autre reste indifférent et, quand il retire son masque, il montre un visage de femme.

— La charpente du train d'atterrissage est endommagée, dit l'un.

— J'ai cru mourir, répond l'autre.

— Comment la réparerons-nous?

— Je ne remonte plus là-dessus.

— Il n'y a pas de charpentier ici.

— Je voudrais un lit pour dormir.

Chacun d'eux suit son idée, et les enfants les entourent :

— Sacrés mioches ! dit le premier. Afin de les éviter, je me suis hâté d'atterrir. Y a-t-il dans le voisinage un charpentier, mes amis?

Et la femme ajoute aussitôt :

— Mes petits, y a-t-il une auberge?

Philibert, poliment, les renseigne :

— Nous ne sommes pas du pays et nous ne connaissons personne.

Et les deux voix, successivement, lui répliquent :

— Ah ! nous voilà bien arrangés !

— Je suis lasse et n'irai pas plus loin.

Philibert le capitaine veut entraîner ses soldats :

— Vous avez vu suffisamment. En route, en route, le soir vient.

Symphorien, Saturnin, Pierrot restent ahuris devant la bête dont Michel, qui croit s'y connaître, touche avec crainte le gouvernail. Et quatre filles curieuses ont pris racine à côté

d'eux. Saturnin jette à Catherine un doux regard qui l'implore, mais, cette fois, il ne la suit pas.

Philibert en vain les appelle. Ils se détournent de lui, et le chef ne peut emmener qu'une armée réduite à trois unités, Annette, Catherine et le petit Jean-Baptiste.

Le petit capitaine considère sa troupe et, la voyant si mesquine, il a bien envie de pleurer. Mais il n'en a pas le droit, puisque c'est lui qui la mène, et, se raidissant contre la défaite, il crie d'une voix mouillée :

— En avant, pour Dieu, en avant !

Ils étaient partis quarante-deux. Ils sont quatre maintenant à la descente du Mont-Cenis. Ainsi jadis le berger Étienne vit-il fondre son armée avant d'atteindre la mer. Ceux-ci du moins iront-ils jusqu'au bout et verront-ils le pape dans Rome ?

IX

LE VILLAGE SUR LA MONTAGNE

Et l'oncle Thomas, dans sa grange, a pénétré le premier.

— Holà! debout, les enfants! Philibert, Annette et les autres!

Anthelme et Pernette inquiets, le curé et l'instituteur, et les mères et les pères, et les oncles et les cousins, et les chars et les mulets, et Fontanette, le sonneur qui marche en queue de la colonne, clopin-clopant, tirant la jambe, s'entassent devant la porte et débordent sur les côtés. Le bâtiment est investi comme une place de guerre. Et les voisines, accourues, renforcent les assiégeants. On guette la sortie des coupables, on les cueillera un à un. Ils recevront une algarade. Pourvu qu'ils ne

reçoivent pas des coups ! La Girard et la Fourchon serrent les poings par avance. Ce sont des femmes irritables.

Et les quinze paresseux, qui s'étaient vautrés dans le foin après le départ des croisés pour dormir grasse matinée, entendant ces bruits militaires, sont pris de panique et se lèvent :

— Voilà, voilà, oncle Thomas !

En souvenir de la veille, ils l'appellent : *oncle Thomas*. Et Thomas qui, la porte ouverte, craignait de faire buisson creux, éclate aussitôt d'un bon rire :

— Les rats sont pris dans la ratière. Allons, dehors, plus vite que ça ! On ne va pas vous manger.

Au fond, il a trahi ses hôtes, mais tout cela finira par une embrassade générale.

Le premier qui sort, c'est Christophe. Son linge frais est maculé, fripé, froissé et chiffonné ; il a du foin dans les cheveux, sur les habits, dans les souliers. Comme un petit poisson par un gros, il est happé par la Fourchon :

— Maudit vaurien, attends un peu !

Elle retrousse ses manches, elle choque bruyamment l'une contre l'autre ses mains rouges pareilles à des battoirs. Gare à Chris-

tophe s'il attrape une paire de taloches au passage! Les joues lui cuiront pour sûr.

— Pas de claques! ordonne Thomas. Calmez-vous, la mère, je vous prie. Je rends les enfants pour rien, et non pas contre des soufflets.

La Fourchon est obligée de laisser choir ses mains dans le rang, mais elle enrage, et derrière elle, la Girard encore davantage. Elle guette Claude et Claudine. Ma foi, Thomas dira ce qu'il voudra : les gifles pleuvront d'abord.

Après Christophe, c'est Tiénon qui sort. Il est aussi gros que la veille : la marche ne l'a pas réduit.

— Et Catherine? réclament le meunier et la meunière en bousculant leur garçon.

— Catherine? elle est partie.

— Partie pour où? Partie toute seule?

— Avec Annette et Philibert et les autres.

— Annette et Philibert! ont crié Pernette et Anthelme.

Tous ne sont pas dans la grange. Après Christophe et Tiénon on en retire douze encore, rien que des gars, pas une fille, et, finalement, un treizième, le petit Emmanuel, auquel on

n'avait pas pris garde à cause de son exiguïté.

— Ce sont les derniers de la classe, constate l'instituteur dégoûté.

— Parce que les meilleurs ont la foi, lui réplique le curé.

Et personne n'est satisfait. Ceux qui ont retrouvé leurs petits n'en sont pas très fiers pour autant. C'est le lot des fainéants, des traînards, des polissons. Et le reste du village leur adresse force injures.

— Mieux vaudrait les interroger, intervient M. Mussillon, afin de savoir au juste où les fuyards ont passé.

Mais la foule qui, de sa déconvenue, veut toujours s'en prendre à quelqu'un, se retourne vers l'oncle Thomas :

— A vous la faute, sorcier du diable! Vous n'aviez pas fermé la porte.

— Si fait, si fait, je l'ai fermée et verrouillée à double tour.

— Elle ne s'est pas ouverte seule.

— C'est Philibert, déclare Tiénon qui, pour se réhabiliter, brigue un rôle.

— Philibert? Il était dedans.

— Il a regardé la serrure, et la clé s'est mise à tourner.

— Quelle antienne nous chantes-tu là?

— Demandez à mes compagnons.

Et les quatorze garnements jurent que Tiénon a dit vrai. Philibert a fait un miracle. Il en fait un chaque jour. Les moutons s'agenouillent devant lui comme devant le berger Étienne et il ouvre les portes fermées rien qu'en clignant de l'œil. Mais quel est ce berger Étienne?

— M. le régent, ici présent, vous renseignera, explique le curé. Il leur a bourré la cervelle d'un tas de superstitions.

— Je proteste: c'est de l'histoire.

— Alors, vous croyez aux miracles.

La controverse recommence. Ils s'isolent dans leur dispute qu'on n'a pas le temps de suivre. Il faut courir au plus pressé.

— Enfin, Tiénon, où sont-ils ?

— Sur la route du Mont-Cenis. A moins qu'ils ne soient à Rome déjà.

— Demi-tour, commande Thomas.

Le chemin rural est étroit, et c'est une rude entreprise de faire machine en arrière. On se démène, on s'agite, avec des cris et du désordre. Les huit femmes entassées dans la voiture du meunier ont grand'peur d'être ver-

sées. La Rondonaz prie tout haut Dieu, la Vierge et saint Christophe qui est spécialement préposé aux accidents et catastrophes. Enfin, malgré le manque de place, en les portant à demi, on parvient à tourner les chars, et l'on reprend l'ordre de marche : Thomas, devant, qui sert de guide; Pernette assise sur la mule qu'Anthelme tire par la bride; l'instituteur et le curé dont la dispute continue, puis le village tout entier, traînant les pieds, montant des ânes ou des mulets, ou s'empilant sur les bancs de véhicules de tous genres et, clochant de plus en plus, le sonneur de cloches Fontanette, qui n'a pas encore eu l'occasion de sonner sa clochette de vache en signal de réjouissance puisqu'il n'a pas retrouvé son fils, le hardi Jean-Baptiste qui prit six ans à la Chandeleur. Et les quinze prisonniers qu'on a découverts dans la grange, bien et dûment surveillés et encadrés par leurs parents, viennent grossir le cortège, ainsi que deux ou trois voisines que pousse par les épaules leur curiosité naturelle, entre autres cette ménagère qui, sur un mot de Philibert, distribua son lait aux croisés sans en garder une tasse, et même elle chasse devant elle, avec une branche de coudrier, la

meilleure de ses vaches, Fanchette, sa favorite, dont elle ne se sépare guère.

— Quand ce petit-là vous regarde, raconte-t-elle aux commères, comme ça, dans le blanc des yeux, il vous tourne aussitôt les sangs. Il porte le Bon Dieu sur lui, comme les prêtres quand ils vont rendre visite aux moribonds. Je lui ai baillé tout mon lait, même celui de la Fanchette. C'est de la monnaie que je perds. Vous me croirez si vous voulez : je l'ai perdue avec plaisir.

On veut traverser Lanslebourg qui s'étale au bord de l'Arc et la tête de la colonne se dirige vers le pont : au delà commencent les lacets de la route qui monte à l'assaut du col pour atteindre l'hospice et gagner Suse en Italie. Mais c'est jour de foire au village et la voie est encombrée par le peuple de la vallée, de Bonneval à Bramans, et par les gens d'autres vallées, jusqu'à celle des Arves, et par le bétail qu'on amène, et par les marchands ambulants. Thomas fraye le passage avec la voix, avec le poing.

— Qu'est-ce que cette procession? En voilà des émigrants!

— Nous sommes ceux d'Avrieux.

— Avrieux s'en va donc en guerre?

— Avrieux cherche ses petits.

On explique toute l'histoire. Et la nouvelle aussitôt court Lanslebourg d'un bout à l'autre. Sous la conduite d'un jeune garçon nommé Philibert, dont les miracles ne se comptent plus, des centaines, des milliers d'enfants, d'Avrieux, de Villarodin, de Modane et de Saint-Michel, et de Saint-Jean-de-Maurienne, et jusque de Chambéry, à cette heure passent la montagne pour aller voir le pape à Rome. C'est une chose merveilleuse, comme on n'en a jamais vue. Le député du pays, qui visite ses électeurs, déclare qu'il interpellera sans retard le gouvernement sur ces menées cléricales. Des femmes sortent des maisons, des hommes quittent le marché. Et le défilé est long, de Thomas de Pierrelongue à Fontanette le sonneur.

— Suivons-les. Accompagnons-les. Nous ne pouvons pas laisser nos frères dans l'embarras.

Aussitôt dit, aussitôt fait. On laisse la cuisine et la vente, et l'on s'engage dans les rangs. Pour plus de sécurité, on emmène les animaux, chèvres, moutons, vaches et veaux, et des chiens qu'on n'a pas priés et qui aboient de plaisir.

Les villages se reconnaissent à la coiffe des villageoises : celles des Arves ont un bonnet plat; celles de Valloires et de Valmeinier le relèvent en auréole; celles de Bessans et de Bonneval le redressent en arrière aussi. Il y a même, çà et là, quelques *frontières* de Tarentaise dont les fines lamelles d'or viennent pointer sur le front. Combien sont-ils maintenant? A la sortie d'Avrieux ils n'étaient pas cent cinquante. Mais le cortège a grossi comme les eaux du torrent quand la neige des montagnes fond. Au débouché de Lanslebourg, ils sont bien cinq ou six cents, et peut-être plus de mille, et plus de mille sûrement si l'on tient compte du bétail, sans oublier la Fanchette.

Une compagnie de chasseurs alpins, qui devait gravir le col pour se rendre à la Petite Turra ou pour se rendre ailleurs — elle n'a pas dit ses projets — rejoint la queue du défilé.

— A droite, à droite, appuyez à droite! ordonne le capitaine pour qu'on lui livre le passage.

Impossible de le lui livrer. Il y a trop de bêtes et trop de gens, trop de chars, trop de marmaille, trop d'ivrognes de la foire qui zigzaguent et tiennent de la place, tantôt d'un côté, tantôt

de l'autre, sans qu'on puisse savoir au juste lequel ils préféreront. De guerre lasse, la compagnie doit renoncer à dépasser cette interminable colonne qui serpente le long des lacets.

Une automobile la rejoint. De sa trompe et de sa sirène, séparément ou à la fois, à son tour elle essaie en vain de s'emparer de la route. Et la clique, en gouaillant, avertit le chauffeur irascible :

— Votre musique est inutile. C'est comme si vous chantiez *Malbrouck* sur l'air de *Femme sensible.*

— Mais enfin, nous voulons passer.

— Vous userez vos instruments et ne devancerez personne.

— Mais enfin, qu'y a-t-il donc?

— Toute la vallée est en marche.

Une seconde automobile vient presque heurter la première, et les deux chauffeurs s'injurient. Il en arrive une troisième, qui doit subir le même arrêt; il en arrive une autre encore, et voici même l'autobus, pétaradant et trépidant comme un tonnerre ambulant, qui fait le service du Mont-Cenis, de Modane à Suse la douce.

— Écartez-vous, écartez-vous. Nous allons tout écraser.

— Vous n'écraserez personne, et marcherez à votre rang malgré tout votre vacarme et le panache de fumée que vous portez au derrière.

Et le défilé, maintenant, occupe deux lacets entiers de la route, de sorte que ceux qui sont devant dénombrent au-dessous d'eux l'arrière-garde, dont les baïonnettes et les moteurs renvoient les rayons du soleil.

— L'armée est avec nous, dit le curé à l'instituteur, et la science est en pénitence. Regardez ces automobiles qui trépignent de fureur.

Mais M. Mussillon marmonne avec dépit :

— Ce Philibert, tout de même! Le premier de la classe! Un cerveau dévoyé!

— Un apôtre.

— Un fou.

— Les apôtres, monsieur le régent, ne sont pas toujours raisonnables.

— Je le poursuivrai jusqu'à Rome, si cet apôtre y est allé.

— Et nous irons ensemble à Rome rendre visite à Sa Sainteté, si elle daigne nous recevoir.

Un premier à-coup se produit, de la tête de

la colonne jusqu'aux soldats qui reculent et repoussent les autos :

— Faites machine en arrière et laissez-nous de la place.

Encore une complication et un brouhaha effroyable. Que se passe-t-il donc en avant? C'est Thomas qui a rejoint un vieux prêtre sur la route et qui l'a interrogé.

— Une troupe d'enfants, tout à l'heure, ne vous a-t-elle pas dépassé?

Et c'est justement — quelle chance! — ce vieux prêtre à la retraite qui a béni le départ.

— Des enfants? Dites des anges, des chérubins du bon Dieu.

— Philibert, Annette, approuve Pernette sur sa mule.

Et la meunière qui la suit, tirant le gros Tiénon qui souffle et soupire et transpire — pour le punir elle a quitté sa place dans la voiture — a murmuré :

— Catherine.

— Ont-ils sur nous beaucoup d'avance? a repris l'oncle Thomas.

On enrôle dans la poursuite ce digne et pieux ecclésiastique aux renseignements incomplets, et il se range au côté de l'instituteur qui se

trouve ainsi flanqué — ô stupeur! — de deux soutanes. Si l'inspecteur de Chambéry le voyait dans cet équipage! Tout à coup, un cri de triomphe échappe à l'oncle Thomas :

— Les voilà, de par tous les diables! Les voilà qui viennent à nous.

Et l'instituteur d'approuver :

— La croisade n'a pas été longue, et je vois qu'ils se sont souvenus de l'échec du berger Étienne.

A la courbe du troisième lacet apparaît le troupeau des filles qui ont lâché pied au refuge, sur le récit sentimental de la femme du cantonnier. On les compte; il en manque six, dont Catherine et Annette. Elles suivent avec les garçons. Le chemin tourne, on va les voir.

— Et les autres? où sont les autres? demande-t-on à Sylvie.

Sur la voiture du meunier, la Rondonaz s'est dressée :

— Qu'as-tu fait de Symphorien?

— Il n'a pas voulu revenir, raconte Sylvie en pleurant. Il ne m'a pas écoutée. Il a suivi Philibert.

— Il fallait rester avec lui : la sœur ne quitte pas le frère.

On ne complimente pas les transfuges. La meilleure graine n'est pas là. Philibert le capitaine et Annette la fidèle, Catherine qui prie si bien et le hardi Jean-Baptiste n'ont pas rebroussé chemin.

— Claude et Claudine pas davantage, veut affirmer la Girard qui les vante par vanité, mais qui se promet à l'avance de les fesser copieusement.

Claude et Claudine, les voici. Ils ont eu peur de l'Italie et des nuits qu'on passe dehors. Une main savante s'abat sur leur partie postérieure. Ils crient avant qu'on les touche et après qu'on les a touchés.

— Et maintenant, rentrons chez nous, a proclamé la Girard.

Tous les parents qui sont pourvus approuvent cette manière de voir. Que les autres cherchent leurs mioches, c'est désormais leur affaire. On marche depuis des heures et des heures, et si l'on continue d'avancer, où couchera-t-on cette nuit? Avrieux est trop éloigné, et regardez Lanslebourg qui, là-dessous, diminue à mesure qu'on monte plus haut. La colonne va-t-elle se disloquer? Et pendant qu'on parlemente, un nouvel à-coup se produit qui lance les unes

sur les autres les automobiles trop rapprochées.

— Pas du tout, décide Thomas. Tant qu'il manquera un gosse, nous demeurerons ensemble.

Et l'on repart du bon pied, avec les douze filles en plus, et Claude et Claudine par surcroît. Comme il arrive dans les guerres, les fuyards ne gagnent rien et marchent encore plus que les autres. Devant le refuge 23, la femme du cantonnier est toujours assise :

— Jésus, Marie! s'exclame-t-elle quand elle voit ce chapelet de gens, de bêtes, de voitures. Où courent tous ces pèlerins?

Thomas lui crie en passant :

— N'avez-vous pas vu les enfants, les enfants qui vont à Rome?

— Si fait, si fait. Dans une heure vous les rejoindrez sur le col, au bord du lac ou à l'hospice.

C'est un propos encourageant. Pour le fêter, l'un ou l'autre s'arrête chez elle et consomme un canon ou deux de vin, un flacon de limonade, une bouteille de bière. Le soleil tape, la montée est longue, les visages sont rouges et ruisselants. On hisse sur le char à bancs le gros Tiénon trempé de sueur.

— Il peut maigrir de plusieurs livres, explique le meunier à deux marchands de cochons qui abandonnèrent la foire pour se mêler à la poursuite.

Et la tête de la colonne parvient au sommet du col. Que voit-elle? des pâturages gras et riches qu'elle apprécie, le lac bordé de rochers, et sur la gauche, plus bas, une sorte de forteresse, enfin d'autres montagnes, au fond, qui se perdent dans la brume.

— L'Italie! dit l'oncle Thomas.

Avant la borne-frontière, il s'engouffre dans la porte ouverte d'une grange qu'il doit connaître et reparaît presque aussitôt avec un ballot rond et lourd qu'il ne cache même pas.

— C'est, glisse-t-il à Anthelme, un ballot de contrebande.

— Ne crains-tu pas les douaniers?

Ils ne verront que le bétail.

— L'Italie! a répété l'instituteur, impressionné.

Et il adresse un salut à la patrie de Brutus, de Mazzini, Garibaldi, et autres *i*, *tutti quanti*.

— L'Italie! a répété le curé avec enthousiasme.

Et il adresse un salut au pays où, de Judée,

s'en vint Pierre, successeur du Christ, pour fonder la papauté dans la Ville Éternelle.

Est-ce la fin de la montée, est-ce l'effet de l'Italie : l'interminable colonne qui se traînait au dernier lacet a pris un pas plus léger, et cette longue écharpe humaine, que les coiffes et les fichus égaient de leurs couleurs, se balance dans la lumière comme si le vent la secouait.

Mais quel est ce groupe, là-bas, rassemblé dans la prairie, sur la droite de la route? Ne dirait-on pas des enfants? Ils se penchent sur un dragon qui gît dans l'herbe, sur le flanc, une aile plus haute que l'autre.

— Ce dragon, a déclaré M. Mussillon excité, est le dernier triomphe de l'homme, sa victoire sur les vents. Vous voyez devant vous, mes amis, un aéroplane au repos.

— La victoire n'est pas brillante, constate M. le curé. Votre aéroplane est en panne.

Mais, fier de sa pédagogie, l'instituteur, sans retard, commence un cours sur l'aviation. Il a vu des dessins, des coupes. Ce qu'il ne sait pas, il l'affirme, et tout le monde en fait autant. En sait-il assez, toutefois, pour distinguer à distance un biplan d'un monoplan?

— Ce doit être un monoplan. Mais nous sommes trop éloignés. Approchons-nous au plus vite.

Il n'a d'yeux, en s'approchant, que pour la machine volante.

— Une paire d'ailes, pas davantage. Plus de doute, c'est un monoplan.

Les parents dont les petits furent retrouvés à Pierrelongue ou le long de la montée regardent comme lui l'appareil, et de même les deux marchands de cochons qui escortent le meunier, et de même les gens de la foire, et de même la paysanne qui distribua le lait de ses vaches et, tandis qu'elle est distraite, Fanchette se pourlèche avec l'herbe grasse du Mont-Cenis. Mais dans les rangs on entend des appels retentir :

— Je vois Symphorien, a crié la Rondonaz, du haut du char.

— Michel!

— Pierrot!

— Saturnin!

D'autres noms suivent, un prénom d'homme et quatre prénoms de femmes. Pernette et Anthelme n'ont rien dit, ni la meunière, ni le meunier. Quant à Fontanette le sonneur, avant

qu'il puisse voir Jean-Baptiste, si Jean-Baptiste est bien là, il devra faire du chemin. Il clopine au bout de la colonne, juste devant les chasseurs alpins. Mais les chasseurs alpins s'éclipsent comme une compagnie de perdreaux. Ils couronnent un mamelon au-dessus de la frontière. Comment sont-ils grimpés là? Et les automobiles libérées recommencent leur tintamarre avec trompes et sirènes. Comme les gens d'Avrieux, de Lanslebourg et autres lieux se sont égaillés dans les prés avec leur bétail en gaieté, les chauffeurs redeviennent les maîtres de la route et de la poussière, les maîtres ou à peu près, à cause des chars qui ne se gênent guère et tiennent leur gauche pour leur droite.

Ni l'aviateur occupé à examiner et palper son train d'atterrissage dont la charpente est faussée, ni sa compagne occupée à se poudrer la figure et se badigeonner les lèvres, ni les neuf petits croisés, cinq garçons et quatre filles, occupés à inventorier les ailes et la nacelle, le moteur et le gouvernail — regardez, mais n'y touchez pas — n'ont pris garde à l'invasion qui se rue sur l'Italie. Un des gosses, Symphorien, à moins que ce ne soit Pierrot — mais le nom n'y fait rien de rien — entendant derrière

lui un grand tumulte, se retourne et crie, effaré :

— Une ville qui descend!

Tout le groupe se retourne et — sauf l'aviatrice toutefois qui, après un simple coup d'œil, s'est remise à sa toilette — contemple avec surprise cette ville qui descend. Hommes, femmes, enfants, bestiaux dévalent à travers les prés. C'est une course affolée. Le soleil, dont les eaux du lac réfléchissent les rayons, rajeunit et rafraîchit ces blouses, ces coiffes, ces fichus, caresse le pelage fauve des vaches et des petits veaux qui caracolent dans la lumière, incendie les moteurs des autos et, là-haut, tire des étincelles des baïonnettes des chasseurs qui couronnent le mamelon.

— Que nous veulent tous ces gens-là? se demande l'aviateur.

Et il se rengorge aussitôt :

— Ils m'ont vu passer dans l'air et ils viennent m'acclamer.

Symphorien voit sa grand'mère qui, d'une façon forcenée, agite les bras et la tête :

— Ce sont nos parents, explique-t-il. Ils s'en viennent nous chercher.

— Vous en avez un grand nombre, conclut

notre homme, vexé. Mais peut-être trouverai-je un charpentier parmi eux.

Sur la route, chauffeurs, voyageurs abandonnent leurs machines. En quelques foulées magnifiques l'oncle Thomas les devance et arrive le premier, serré de près par le mulet qui porte Pernette brassée comme une salade et qu'Anthelme tire par la queue pour modérer son ardeur. Les autres suivent à peu de distance, pressés, poussés, précipités, suant, soufflant et suffoquant.

— Y a-t-il un menuisier ici? réclame d'une voix claironnante le pratique aviateur.

— Voilà, voilà! répond Anthelme.

L'aviateur, aussitôt, s'empare de lui et lui montre la grande fourche qui supporte le cadre à quoi les roues sont reliées :

— En atterrissant tout à l'heure, cette fourche a été faussée. Je ne peux plus repartir. Comment la remettre en place?

— C'est du bon bois, déclare Anthelme qui palpe en connaisseur la poutre.

— Il faudrait des mains délicates avec une force d'hercule. Peut-être serait-il préférable de remplacer la charpente comme si elle était brisée. Mais il faudrait vingt-quatre heures

pour une telle réparation. Et ma course serait perdue.

Anthelme reprend simplement :

— C'est du bon bois, j'en réponds; pas besoin de le remplacer.

Il quitte sa blouse qui l'entrave, crache dans ses deux mains noires et sans retard se met à l'œuvre. En vain Pernette le tire-t-elle par la manche de sa chemise :

— Philibert et Annette! soupire la femme en pleurant.

Elle voit la Rondonaz qui bécote Symphorien. D'autres scènes de famille qui se passent à côté d'elle exaspèrent son chagrin : tantôt on rudoie les enfants et tantôt on les accole, car l'éducation varie non pas selon le caractère des mioches, mais selon le goût des parents, leur goût, leur tempérament et leur caprice du moment. Sur les quarante-deux croisés il en manque seulement quatre : Annette et Philibert sur qui leur mère se lamente et que leur père a oubliés — voyez plutôt comme il travaille, comme il ahane en travaillant, — Catherine pour qui la meunière et même le meunier donneraient peut-être Tiénon, et le hardi Jean-Baptiste, mais le sonneur Fontanette ne connaît

pas son malheur. Avec ses jambes inégales, il ne peut trotter dans les prés. Il est encore là-haut, sur la route qu'il descend clopin-clopant. Ne vous pressez pas, Fontanette, pour la nouvelle qui vous attend!

Aux gens des automobiles — il y a quelques jolies femmes — l'aviateur se présente :

— Étienne Faraud de Paris-Londres, du circuit de l'Est, de Paris-Moscou. Et madame Étienne Faraud, qui pour la première fois m'accompagne.

Il dit ses titres de noblesse, mais tout le monde les connaît. Tout le monde? n'exagérons rien. Les villageois d'Avrieux, de Lanslebourg et autres lieux ont leurs terres à cultiver et ne lèvent que rarement le nez vers le ciel où circulent ces nouveaux oiseaux. M. le curé a son bréviaire, ses malades et ses pauvres. Mais l'instituteur Mussillon, quoique appliqué à sa classe, lit les journaux et plus d'une fois s'est emballé sur les merveilles de la mécanique moderne.

Étienne Faraud se venge du silence qu'il garde en volant; il pérore sans s'arrêter :

— Cet accident est inepte (comme tous les accidents). Mon moteur tout à coup s'arrête :

court-circuit? encrassement de mes bougies d'allumage? C'est inquiétant : atterrissons au plus tôt pour vérifier cette panne du moteur. Des enfants jouaient dans les prés. Afin de les éviter je précipite la manœuvre et ma fourche d'atterrissage se fausse complètement. Impossible de repartir.

Anthelme rudoie la poutre : il va la briser pour sûr. L'autre bavarde toujours :

— Je prends part à la course Paris-Rome avec passager. Tout allait bien jusqu'ici. Je passe les Alpes le premier. S'il me faut remplacer la fourche, c'est un jour au moins de perdu. Inutile de continuer.

— La voilà bien, votre fourche, déclare Anthelme simplement.

Cette fois l'aviateur se tait. La nouvelle offre de l'intérêt. Il examine minutieusement le travail de l'opérateur :

— Ah! mais, vous êtes un artiste. Et quels muscles! C'est parfait. Vous me sauvez, mon ami.

Et il remet au charpentier un petit paquet de papier.

— Prenez ce papier italien. Je m'en suis muni à Paris.

Sans y attacher d'importance, Anthelme fourre le paquet dans sa poche. On remercie d'un service avec une poignée de main, et non avec un chiffon sale.

Étienne Faraud a regardé le ciel et les nuages pour la direction des vents. Après cette inspection, il interroge sa compagne :

— Nous coucherons ce soir à Gênes, car les airs sont favorables. Voulez-vous remonter, Victoire?

Mais Victoire, indifférente, malgré son nom de bon augure, achève paisiblement de s'accommoder le visage avec des pâtes et des poudres.

— Ah! non, merci, mon ami. Je ne remonte pas là-dessus. J'ai eu trop peur tout à l'heure, quand le moteur s'est arrêté et que nous avons plongé.

L'aviateur contrarié essaie de la convaincre, mais il est plus malaisé de retourner une femme que de voler dans le vent :

— J'ai vérifié mon moteur. Aucune panne à redouter.

— Et celle de tout à l'heure?

— C'est une bizarrerie.

— Qui pourrait recommencer.

— Qui ne recommencera pas. Entrez donc dans la nacelle. La course est avec passager. Vous ne pouvez vous dérober.

— Offrez ma place à un autre.

— Mais personne ne la voudra.

— C'est pourquoi vous me l'offrez.

Les touristes des automobiles et le peuple des vallées s'amusent fort du débat. Une dispute conjugale a toujours mis le monde en joie. L'aviateur n'est pas approuvé; quand on veut risquer sa peau on n'emmène pas sa femme. Voyez-vous cette petite aux jolis yeux noirs augmentés, au teint blanc comme la farine, aux lèvres rouges et relevées; que diable irait-elle faire sur cette bête volante que la tempête peut rouler? Laissez-la tranquille, monsieur; on la conduira sans retard dans une quarante chevaux, jusqu'à la gare de Turin pour le rapide de Paris. On en aura le plus grand soin : à votre retour de voyage vous la trouverez rassurée. C'est une frêle créature que vous ne ménagez pas assez.

— Elle n'est jamais fatiguée.

— A Paris, c'est autre chose. Les femmes qui vont à Paris ne sont jamais fatiguées.

L'aviateur n'insiste pas; il aurait tort d'in-

sister. Il ne croit pas au péril pour lui-même ni pour sa femme, et il prend cette reculade pour un caprice d'enfant. Un caprice très contrariant, car sa course est compromise. A quoi bon proposer la place à ces gens de la montagne ou à ces gens de l'auto? A tout hasard il demande :

— Qui veut s'en aller à Rome par le grand chemin des airs?

— A Rome? dit l'oncle Thomas. Justement nous y allons.

— Qui veut être mon passager?

— Moi, parbleu, crie l'oncle Thomas.

Et il ajoute fièrement :

— J'y serai avant Philibert.

— Nous coucherons ce soir à Gênes, lui promet l'aviateur. Et demain nous serons à Rome, demain matin ou demain soir, mais plutôt demain matin.

On enveloppe Thomas dans une bonne peau de bique.

— Je vais étouffer là-dedans.

— Nous montons haut, nous aurons froid.

On lui pose sur la figure un masque avec des lunettes noires.

— Le monde est triste sous ces verres.

— Vous n'aurez pas les yeux brûlés.

On lui enfonce la tête dans un bonnet jusqu'aux oreilles.

— Je n'entendrai rien là-dessous.

— Vous entendrez toujours assez le bruit de notre moteur.

On l'attache dans la nacelle avec des courroies solides : le pilote impatient est déjà prêt et ficelé. Et le pilote commande à la façon d'un capitaine qui, sur son vaisseau, prend la mer. Un chauffeur d'automobile mettra le moteur en mouvement. Des hommes de bonne volonté retiendront l'appareil volant par les montants de bois dur jusqu'au signal du départ que lui-même donnera en levant le bras comme ça : alors, ils lâcheront tout.

— Attendez ! réclame Thomas au moment de la manœuvre.

Un ricanement général accueille sa réclamation. Ce farceur, qui faisait le brave, veut descendre maintenant ! On le hue, on le conspue, et les plus peureux de la foule lui reprochent sa lâcheté. L'oncle Thomas, sans se presser, explique ses volontés dernières :

— Mon ballot, que j'oubliais ! Vite, mon ballot, s'il vous plaît.

C'est son ballot de contrebande. Avec ces machines volantes, on doit se rire des douaniers. Et il faut, en hâte, lui passer le ballot qu'il loge sous ses pieds.

— Vous y êtes enfin? demande l'aviateur, agacé.

— Allez, allez : je suis paré.

En avant! le moteur bat, le moteur ronfle, le moteur chante. Et le pilote lève le bras. Et l'appareil sur ses roues glisse. Il fend l'herbe comme une vague. Il va, il va, il court, il court, ainsi qu'un cheval de course prêt à franchir un obstacle. Et, tout à coup, si doucement qu'on ne saisit pas le moment tant il effleurait le sol, il quitte l'appui de la terre. Un instant les roues inutiles continueront de tourner. Mais il monte presque tout droit comme un jet d'eau que le vent courbe. Il monte et ne descendra pas. Le vent lui gonfle les ailes. Le bel oiseau s'est envolé.

— Adieu, adieu, oncle Thomas! crient les enfants à tue-tête.

Et tous les hommes crient à la fois des mots sans suite, n'importe quoi. L'enthousiasme sort comme il peut de ces hommes rugueux et frustes qui vivent penchés sur la terre, et qui vivent des

fruits de la terre, et qui n'avaient pas imaginé que l'on pût quitter la terre, puisque, mort, on vous met dedans. Et les femmes, en pleurant, se précipitent à genoux, car la prière est naturelle à ceux dont le cœur bondit comme les agneaux dans les prés.

L'aéroplane est monté dans l'azur, plus haut que les montagnes voisines. Et, dans le soleil déclinant qui l'inonde de sa lumière, il n'est plus, bientôt, qu'un point fauve, pareil à ces graines des arbres qui sont pourvues d'ailes aussi.

— Le miracle, le voilà! dit l'instituteur au curé.

— Les âmes qui vont à Dieu montent plus haut, dit le prêtre.

X

TOUS LES CHEMINS MÈNENT A ROME

L'hospice du Mont-Cenis, que rebâtit Napoléon sur les ruines d'un hôpital fondé jadis par Louis le Débonnaire — ce n'était pas ce matin et ce vieux sol fut foulé par toutes les armées du monde — l'hospice du Mont-Cenis est un long bâtiment à un seul étage, d'une architecture uniforme et d'une pierre décolorée qui prend la teinte des heures. Une muraille, percée d'un double rang de meurtrières et flanquée de deux bastions, l'entoure de tous côtés. Autrefois, la grand'route passait dans la cour : à l'entrée et à la sortie un pont-levis la coupait. Il n'y a plus de pont-levis.

Comme au Grand-Saint-Bernard où, Premier Consul, il fut logé avant d'aller cueillir dans la

plaine les fleurs rouges de Marengo, l'Empereur y installa des moines sous l'autorité d'un prieur dont le premier fut dom Gabet, ancien abbé de Tamié, qui lui avait dégelé les jambes en les frottant avec la neige.

L'hospice s'adosse à la montagne, mais de sa cour en terrasse il donne sur les pâturages et sur le lac où l'on pêche — écoutez bien — des truites à la chair rose et savoureuse. Il ressemble à ce paysage : il est triste et hospitalier. Les moines n'y sont plus. Aujourd'hui, c'est une caserne de carabiniers italiens. A la place des prières on entend des commandements. La chapelle est pourtant restée intacte, et son fronton triangulaire rompt la monotonie des toits. L'appartement de l'Empereur, que le pape Pie VII occupa lorsqu'il traversa le Mont-Cenis, se visite aujourd'hui encore. Il fait partie de l'hôtel où les voyageurs sont hébergés et quand un hôte de marque s'arrête au col pour la nuit, on lui offre aussitôt la chambre et le lit de l'Empereur et du Pape, pourvu, toutefois, qu'il accepte de payer le souvenir.

Quand les quatre derniers croisés arrivent aux deux bastions entre lesquels il faut passer

pour pénétrer dans la cour, ils s'arrêtent à la fois comme devant une prison.

— Ça ressemble à Rome, dit Catherine, puisque le pape est prisonnier.

Ils regardent à l'intérieur. Des carabiniers italiens, plantés çà et là sur le sol comme des épouvantails dans un pré, lèvent le nez vers le ciel. Sont-ils vrais ou sont-ils en bois? Ils ne bougent pas plus que des arbres dans un verger lorsque le vent ne souffle pas.

— Entrons, ordonne Philibert. Ces gens-là sont trop occupés pour prendre garde à notre entrée.

— C'est l'oiseau, explique Annette, le même oiseau que tout à l'heure.

Et Catherine d'ajouter :

— Il nous montre le chemin.

C'est l'aéroplane en effet qui vole au-dessus de leurs têtes à une grande hauteur. On entend le moteur qui bat d'une façon régulière. Et les quatre petits croisés ne peuvent pas se douter que l'oncle Thomas est au ciel et leur indique sans le savoir la direction de Rome. Ils continuent d'avancer sans que personne les remarque. Voici le portail de l'église et voici les quelques marches et la rampe d'escalier qui

conduisent à l'hôtel. La journée a été belle; de nombreuses automobiles qui sont venues des deux côtés, de l'Italie et de la France, stationnent dans la cour. Elles repartiront bientôt parce que le soleil descend. Mais touristes et chauffeurs, fort occupés pour l'instant, lèvent tous le nez en l'air à la mode des carabiniers. Heureusement l'oiseau va vite et disparaît vers le couchant.

— Monsieur! monsieur! dit Philibert.

Et le garçon d'hôtel qu'il interroge, flatté de cette désignation et de ce ton suppliant, daigne baisser les yeux à terre.

— Monsieur, monsieur, où est l'hospice?

— C'est ici, mon petit homme.

— Alors, vous nous logerez et nous donnerez à manger. Nous avons marché longtemps : nous avons faim, et nos jambes ne peuvent plus nous porter.

— Vous aurez le dîner du jour et de bons lits pour dormir.

— Ah! monsieur, Dieu vous le rendra.

— Ce n'est pas Dieu qui le rendra, ce sera vous, mon petit homme, avec votre or ou votre argent.

— Nous n'avons ni or ni argent.

— Alors, bonsoir; allez ailleurs. Vous n'êtes que des mendiants.

Et, sa serviette sous le bras, il rentre à l'hôtel dignement. Jean-Baptiste et Catherine qui s'attendaient à s'asseoir, qui s'attendaient à manger, se sont mis tous deux à pleurer. Annette croit en Philibert et Philibert croit en Dieu.

— Monsieur, monsieur, demande-t-il à une peau de bique qui passe et qui laisse voir, tout en haut, une face rouge et un cigare, n'y a-t-il pas des moines ici?

— J'espère qu'on les a chassés, répond de haut le chauffeur.

Un touriste a entendu la question et la réponse :

— Il y en avait autrefois qui recevaient les voyageurs. Les voyageurs étaient sacrés. Si le froid les avait transis, on allumait un bon feu. S'ils avaient faim, s'ils avaient soif, on les menait au réfectoire. Et après qu'ils avaient mangé et bu à leur volonté, on leur offrait un matelas et de chaudes couvertures. Et tout cela gratuitement, par ordre de l'Empereur.

Jean-Baptiste et Catherine, et la petite Annette aussi, qui ont faim et soif tous les trois,

ouvrent la bouche en écoutant ces éloquentes paroles. Déjà le touriste ajoute :

— Il y en avait autrefois. Il n'y en a plus aujourd'hui.

Lors le découragement s'empare de l'armée de Philibert. On ne donne plus à boire, on ne donne plus à manger, on ne donne plus à dormir.

Et Annette, avec douceur, glisse à l'oreille de son frère :

— Fais un miracle, Philibert. C'est le moment, je t'assure.

Philibert, d'un geste, l'écarte comme une femme sans foi, et reprend son questionnaire :

— Mais puisqu'il y a une chapelle, il doit y avoir un curé.

La logique l'exigerait.

— En effet, un desservant dit la messe le dimanche pour les soldats et pour les pâtres et pour ceux qui passent le col.

— Nous voulons voir le desservant.

— Demandez-le à l'église.

Un vieux moine leur ouvre sa porte et, méfiant, les examine avant de les laisser entrer. Mais leur taille est si menue qu'il se rassure bientôt :

— Que veulent ces chers petits?

— Nous venons de loin, monsieur le curé, et nous ne sommes pas arrivés. Donnez-nous des lits pour dormir.

Le moine ne se fâche point de cette demande indiscrète :

— Je n'ai qu'un lit, mes amis, et suis trop vieux pour le donner. Mais où donc allez-vous si loin?

— Jusqu'à Rome, pour voir le pape. Demain, nous y arriverons.

— Sur vos jambes? Elles sont courtes.

— Sur nos jambes, naturellement.

Voir le pape! le moine sourit de cette lubie enfantine.

— N'allez pas si loin, mes petits. Le pape est venu ici et je vous montrerai sa chambre. C'est un pèlerinage suffisant. Après quoi, rentrez chez vous.

— Nous voulons bien visiter ici la chambre du pape. Mais nous ne rentrerons pas chez nous avant qu'il ne nous ait bénis.

Ils sortent tous les cinq ensemble, les quatre croisés et le prêtre. Devant l'hôtel, il y a un banc qui est exposé au soleil. Le soleil ne le chauffe guère, mais il l'a chauffé tout le jour.

Jean-Baptiste est si fatigué qu'il s'y assoit et s'y endort — les deux choses en même temps. Catherine reste avec lui. Catherine veille sur lui. Annette, à côté du garçon, guigne une place sur le banc, mais Philibert déjà s'éloigne. Elle ne quitte pas Philibert, et Philibert n'est jamais las.

— Voici la chambre du pape, explique le prêtre qui leur ouvre la porte, et la porte ouvre sur le passé. Voici la chambre où Pie VII se reposa lorsque dans sa chaise de poste il traversa le Mont-Cenis pour aller sacrer l'Empereur.

— Pour aller sacrer l'Empereur? interroge Philibert que ce récit émerveille.

— Avec l'aide de Bonaparte, continue le moine aussitôt, il avait donné à la France la concorde intérieure en rendant à Dieu les églises.

— Il n'était donc pas prisonnier?

— Il le fut, mais beaucoup plus tard, à Fontainebleau, mon petit.

Philibert ne comprend pas bien, mais son cœur bat dans sa poitrine d'un mouvement précipité, rien que parce qu'il prend contact avec la vie du passé, avec la vie éternelle. On n'en-

tend pas impunément appeler, comme s'ils étaient là, un empereur et un pape. Annette ne parvient à voir qu'une vaste chambre carrée avec des fauteuils de velours et un grand lit de milieu qu'on pourrait bien leur offrir, puisqu'il n'est plus occupé : en se serrant un petit peu, les quatre croisés y tiendraient, deux à la tête, deux au bas, et si les jambes s'embrouillaient, on les tirerait au matin. Qu'un empereur et un pape y aient couché tour à tour, cela ne l'étonne guère : le lit est long, le lit est large, il peut aisément contenir les personnages les plus grands.

Deux touristes, une dame, un monsieur, ont assisté à la visite et profité des commentaires. La dame est blonde et jolie, et sa figure chiffonnée est entourée de voiles mauves qu'elle écarte avec ses cheveux d'une seule main, car de l'autre elle retient sur son cœur un de ces petits chiens tout en poils dont les formes sont invisibles. Et ce chien qu'on presse et cajole, et dont on baise le museau, agace visiblement le monsieur qui s'intéresse à Philibert et Annette.

— Voyez ces deux petits enfants. Ils ont l'air de représenter, dans leur costume d'autrefois, la vieille France des provinces.

Mais le nez pointu de la dame disparaît dans la fourrure de son king's-charles favori. On ne parle pas d'enfants à une dame qui aime un chien. Ce monsieur, convenons-en, manque de tact et fait des phrases.

— Et maintenant, mes amis, dit le moine avec un sourire, au plus vite rentrez chez vous. Dans une heure ou deux au plus tard, la nuit pourrait vous surprendre. Où donc habitent vos parents?

— Nos parents habitent Avrieux, Avrieux près de Modane, mais nous n'allons pas chez eux.

Le monsieur, de ses deux oreilles, écoute la conversation.

— Ils ne peuvent pas, déclare-t-il, rentrer ce soir à Avrieux, à moins que je ne les emmène dans mon auto à Turin. Là ils trouveront le train pour retourner à Modane; je prendrai leurs deux billets et je confierai leur sort au contrôleur du rapide.

— Dieu vous bénisse ! dit le prêtre.

— De Modane à Avrieux, la distance est-elle grande?

— Une heure ou guère davantage, dit Annette qui songe au retour.

— Ils pourront y rentrer ce soir, si la nuit ne les effraie pas. C'est leur pays, et sur la route ils trouveront des connaissances. Ils ont passé sur la montagne, ils rentreront par-dessous.

Et, se penchant vers sa compagne, il lui demande tout bas :

— Ce projet vous convient-il?

— Il ne me convient pas du tout. Ces petits enfants ont des puces, et peut-être même des poux. Ils en donneront sans nul doute à Mirette qui n'en a pas et que mes femmes chaque jour lavent avec des essences.

Par manière de protestation, elle porte jusqu'à sa bouche le king's-charles adoré. Le monsieur la considère avec une certaine colère qu'il domine heureusement.

— Je les emmène tout de même. J'aime à voir autour de moi des enfants. Nous n'en avons pas, et c'est le chagrin de ma vie.

— Vous n'en auriez que l'agrément. Toute la peine est pour les femmes.

— Vous en prenez bien davantage avec cet affreux canichon.

— Oh! je vous en prie, pas d'injures!

Cette querelle conjugale risque fort de s'en-

venimer. Ni l'un ni l'autre cependant n'a haussé le ton en parlant : ce sont des gens du meilleur monde. Il est vrai que dans tous les mondes on est grossier aujourd'hui, et la suprême politesse, un moraliste l'a dit, est la délicatesse du cœur. Madame se tourne vers son chien, et Monsieur parle à Philibert :

— Veux-tu venir en auto jusqu'à Turin avec nous ?

— Turin, est-ce près de Rome ?

— Dans tous les cas, c'est le chemin.

— Lors, je veux bien, dit Philibert. Vous emmènerez avec moi Annette ma sœur, et Catherine, et le petit Jean-Baptiste.

— Cela fera beaucoup de monde. Enfin, on se serrera. Où sont-ils ? Je n'en vois qu'un. Cette fillette qui est là.

— C'est Annette qui est là. Mais les autres ne sont pas loin. Ils se sont endormis sur un banc.

— Eh bien ! allons les réveiller. Il nous faut compter deux bonnes heures du Mont-Cenis à Turin. Les lacets de la descente exigent de l'attention.

On sort de l'hôtel en groupe. Le banc est là, en évidence, mais personne n'est assis dessus.

— Catherine ! appelle Philibert.

Et Annette crie :

— Jean-Baptiste !

Aucune voix ne leur répond.

— Eux aussi ! murmure le chef.

Les derniers de sa grande armée ont lâché pied comme les autres. Il ne lui restait que ceux-là qui le suivaient fidèlement, avec sa petite sœur qui croit en lui comme en Dieu. Sur le banc vide, il s'assied et se prend à pleurer. Philibert, es-tu si faible? Les chefs ne pleurent jamais. Il est vrai, pourrait-il répondre, mais je suis un chef de dix ans.

— Ils sont partis, pleure Annette. Veux-tu que nous retournions?

Elle croit le consoler et l'irrite encore davantage. Les hommes ne sont pas commodes, ni les femmes, ni les enfants.

— Tu peux rentrer, si le cœur t'en dit. Moi, je m'en irai tout seul.

Et Annette de soupirer :

— Ne sais-tu pas que je t'aime et que je te suivrai partout?

Mais la dame s'impatiente. Au fond de la limousine elle arrange des couvertures, une grande sur ses genoux, une petite sur Mi-

relte afin de la protéger, soit contre la fraîcheur du soir, soit, peut-être, contre les insectes.

— Vos camarades sont partis. Montez-vous? dit le monsieur. Pas sur le siège, mais dedans : ce strapontin est confortable. Appuyez-vous l'un à l'autre.

Malgré le mécontentement de la dame au petit chien, les deux mioches s'introduisent dans la boîte capitonnée. L'auto roule à la descente. Les bastions de l'hospice s'abolissent brusquement. Et le lac où le soleil envoie de biais ses rayons ne brille déjà plus pour eux. Un pli de terrain le cache : il ne reparaîtra pas. Et la montagne grandit. Mais Philibert et Annette ne cherchent plus à rien savoir de l'hospice, ni du lac, ni des montagnes, ni des bois où la voiture s'enfonce. Bien appuyés l'un à l'autre, ils goûtent un chaud bien-être et peu à peu ils s'endorment. Annette a sa joue posée sur l'épaule de Philibert, et jusque dans le sommeil Philibert garde sa fierté.

— Regardez s'ils sont raisonnables, dit le monsieur à la dame. Il a l'air de la protéger, elle lui donne sa faiblesse.

— Vos vagabonds, réplique-t-elle, ne m'intéressent nullement. Ils se sont sauvés de chez eux. Ce sont deux méchants vauriens.

— Vous détestez les enfants.

— Ils sont criards et malpropres. Je leur préfère sans aucun doute un amour de chien comme Mirette.

Il ne daigne pas lui répondre, mais il contemple avec tendresse, et avec tristesse aussi, le groupe du frère et de la sœur endormis l'un contre l'autre. Jamais une petite bouche ne s'ouvrira pour l'appeler de ce mot : *père* ou *papa* qui fait ressembler un homme à Dieu lui-même sur la terre. Il se souvient de son père, et du père de son père. Une race vivait en eux, la race qu'il porte en lui, et cette race va finir. Et cette femme qui est sa femme baise un petit chien sur la bouche, tandis qu'il voit la mort monter avec l'ombre de la vallée.

L'automobile traverse Suse, vieille ville sur la Doire que fondèrent les Romains. Les montagnes ont tant grandi qu'elles écrasent la plaine obscure. Suse est jetée en arrière comme un journal déjà lu. Dans la plaine on va plus vite. Turin est là, dans le cirque majestueux

que forment à distance les Alpes dont la neige blanche au couchant se teinte de mauve et de rose.

— Réveillez-les, dit la dame. Ils dorment comme des marmottes.

— Je n'ose pas les réveiller.

— Voulez-vous que je les réveille?

— Il vaut mieux que ce soit moi. Je le ferai plus doucement.

Et, dans le cornet acoustique, il donne l'ordre au chauffeur de les conduire tout droit à la gare de la Porte-Neuve. Dans la ville éclairée déjà, les globes de lumière électrique déposent à tour de rôle leur clarté crue et brutale sur le visage des enfants.

Au Corso Vittorio Emanuele qui conduit à la station, à contre-cœur il se décide à réveiller les deux dormeurs.

— Petits! petits!

Il a pris une voix si tendre qu'on dirait une fermière appelant ses poules et poussins pour leur distribuer le grain. Les petits ne bronchent pas, et la dame se moque de lui. Quand l'automobile s'arrête, les petits dorment toujours. Alors il descend le premier et les transporte dans ses bras comme un fardeau précieux;

avant de les déposer, il les embrasse sur le front et les secoue délicatement, comme une mère son nourrisson, quand elle veut provoquer son rire, afin qu'ils n'aient pas de frayeur en voyant tant de luminaire.

— En voilà des cérémonies! constate la dame au chien.

— Oh! dit Annette la première, c'est tout brillant comme à l'église un jour de fête.

— Est-ce Rome? demande Philibert.

Des rues si larges et si droites, des magasins qui flamboient, des tramways qui roulent et sonnent, et des fiacres et des autos, une foule qui va et vient : c'est un spectacle que leurs yeux n'ont jamais encore rencontré. Leurs yeux n'ont vu que des villages, des champs, des forêts, des torrents, et la neige de la montagne. Annette se serre contre son frère ; tout ce mouvement lui fait peur. Et Philibert se sent moins brave que sur le col du Mont-Cenis.

— Je vous rejoindrai tout à l'heure, dit le monsieur à la dame, à l'hôtel de la Bonne-Femme où la voiture vous conduira. Je ferai dîner ces enfants et les mettrai dans le train.

— Il vous a poussé tout à coup une vocation paternelle.

Il conduit les deux croisés au buffet où il réclame, afin de gagner du temps, le dîner à prix fixe. Jamais Annette et Philibert n'ont goûté à tant de plats : du potage trop délavé qui ne vaut certainement pas ces grosses soupes de Savoie où les légumes s'accumulent et où la cuillère tient debout sans le secours de la main, après quoi des macaronis arrosés de sauce tomate, du bœuf en daube et du poulet. La gourmande Annette est ravie et ses yeux luisent de plaisir. Complaisamment, le monsieur lui coupe sa viande en carrés et lui apprend à se servir de la fourchette qu'elle méprise et remplacerait volontiers par les doigts de sa main droite. On ne mange pas si bien chez l'oncle Thomas à Pierrelongue, mais on mange comme on veut, sans tant d'histoires et de façons, et c'est beaucoup plus commode.

Philibert est absorbé et ne touche guère aux plats :

— A quoi pensez-vous, Philibert? demande timidement le monsieur à son invité.

— Je pense au pape de Rome. A-t-il autant que nous à manger?

— Que voulez-vous au pape de Rome?

— Nous allons le délivrer, mais nous ne

sommes que deux. Nous étions quarante de plus sur la route de Lanslebourg.

— Il ne veut pas qu'on le délivre, mais dans sa prison volontaire il tient le cœur du monde.

— Le cœur du monde, a répété Philibert prompt à s'exalter.

— Et maintenant, mes enfants, cherchons le train de Modane. Je vais prendre vos billets.

— Le train de Modane, pourquoi? Puisque nous allons à Rome. Y va-t-on en chemin de fer?

— Sans doute, sans doute, mais je veux vous rapatrier et vous envoyer à Modane.

— Nous ne voulons pas y aller.

— Vous y serez dans trois heures et Avrieux n'est pas loin. C'est vous qui me l'avez dit.

— Nous n'irons pas à Avrieux.

Pendant cette discussion, un train est entré en gare. C'est un vacarme assourdissant de roues patinant sur les rails, de sifflets criards et aigus. Et quand ce vacarme cesse, des voix fraîches se font entendre. C'est ce cantique bien connu : *Gloire au pontife universel !* Aux portières des wagons, on n'aperçoit que des enfants, les yeux brillants, la bouche ouverte. C'est une

guirlande de jeunesse. En voilà des voyageurs! Ils viennent de France, mais où vont-ils? Où vont-ils, ces petits Français, qui chantent en chœur un cantique? Philibert et sa sœur Annette écarquillent les yeux pour mieux voir et se penchent en avant. Il y a bien une barrière, mais la barrière est forcée par la foule qui veut voir.

— *I pelligrini! i pelligrini!* clame la foule autour d'eux.

— Que disent-ils? que disent-ils?

Et le monsieur qui leur a pris la main pour ne pas les perdre leur traduit le cri de la foule:

— Ce sont les petits pèlerins.

— Où vont-ils? Le savez-vous?

— Je ne sais pas. Mais attendez. On parle d'eux près de nous. On dit qu'ils s'en vont à Rome pour remercier le pape. Ce sont les premiers communiants que le pape a avantagés en leur donnant le bon Dieu sans prolonger leur attente.

— Ils vont à Rome, eux aussi! dit Philibert extasié. Monsieur, monsieur, je vous en prie, déposez-nous dans ce train-là. Nous voyagerons avec eux.

Sa voix tremble, sa voix supplie. Comme à

la crémière de Pierrelongue, comme au vieux prêtre de Lanslebourg, comme à la femme du cantonnier au refuge du Mont-Cenis, il impose sa volonté par la vertu de sa voix et par le feu de son regard au monsieur de l'automobile.

— Je fais peut-être une bêtise. Mais Dieu est avec cet enfant. Ne bougez pas de ce coin. Je vais prendre vos deux billets.

Ils ne bougent pas de l'endroit où le monsieur les a laissés et les retrouve un peu plus tard.

— Voici vos billets pour Rome. Gardez-les soigneusement : vous irez et vous reviendrez. Et voici pour vous un peu d'or.

— Oh! non, proteste Philibert. Nous ne prendrons que les billets.

— Je vous confie à cet abbé, qui m'a l'air digne et sérieux. Monsieur l'abbé, je vous confie ces deux nouveaux pèlerins. Ayez-en soin, je vous en prie. Au retour, ils doivent descendre à Modane, après le tunnel. Quel est le nom de vos parents, afin que je leur télégraphie? Anthelme Duchêne, Avrieux. Là, c'est noté sur mon carnet. Et maintenant, que Dieu vous garde! Et pensez à moi quelquefois, à moi qui n'ai pas d'enfants.

Il les embrasse, et Philibert acquitte sa dette aussitôt :

— Je demanderai au pape que le petit chien prenne la gale et que vous ayez un enfant.

Puis sa voix et celle d'Annette se mêlent au chœur des pèlerins : *Gloire au pontife universel !* Ils n'en savent pas les paroles, et la musique pas davantage, mais ils suivent le mouvement. Le train siffle, le train s'ébranle. Et les voilà partis pour Rome dans la nuit bleue de l'Italie. Annette n'est pas étonnée : Philibert avait tout prévu, et Philibert fait des miracles. A l'hospice du Mont-Cenis, on trouve une automobile ; au buffet, on trouve un dîner et à la gare on trouve un train. Les choses marchent toutes seules. Après qu'on aura bien chanté, il n'y aura plus qu'à dormir.

Et Philibert songe à Rome et au pape qu'il verra demain. Pourtant, il est triste : pourquoi ? Il ne sait pas, mais je le sais. Il n'est plus un capitaine, il n'est plus qu'un simple soldat dans la troupe des pèlerins. Et il regrette la montagne où il commandait une armée....

XI

ET LA POURSUITE CONTINUE...

Fontanette, le sonneur de cloches, qui clopinait cahin-caha à la queue de la colonne, juste devant les chasseurs, ne s'est jamais laissé distraire de sa poursuite paternelle. Quand la foule s'est massée autour de l'aéroplane, il s'est approché lentement et il a compté les enfants : Jean-Baptiste n'y étant pas, il a continué sa route, sa clochette de vache à la main. De son clocher, le matin, s'échappent les sonneries comme des oiseaux légers et gais. Il les voit partir et monter, et cet invisible vol suffit à son cœur en fête : il n'en veut pas connaître d'autres. Et tandis qu'Anthelme Duchêne réparait le monstre volant, et que son frère Thomas acceptait de monter dessus, il s'acheminait tout

seul, tirant une jambe, puis l'autre, vers l'hospice du Mont-Cenis. Ce n'est pas seulement d'aujourd'hui que les tortues obstinées atteignent le but les premières. Et voilà notre Fontanette qui passe entre les deux bastions et qui, sans se préoccuper des carabiniers italiens, longe les murs du bâtiment. Il arrive devant l'église, il arrive devant l'hôtel. Et que voit-il sur un banc ? son Jean-Baptiste endormi sur qui veille Catherine. Aussitôt, en signe de joie, il agite sa clochette : ding, ding, don, ding, ding, don. Et les touristes s'imaginent qu'on annonce le dîner. C'est encore trop tôt pour manger, mais peut-être est-ce l'habitude de dîner tôt à la montagne. Catherine, la fille du meunier, a reconnu le sonneur. Ah ! mon Dieu ! Avrieux est là : on a découvert leur piste et l'on va les arrêter. Elle secoue Jean-Baptiste qui se réveille en sursaut :

— Ton père est là : sauvons-nous.

Mais le sonneur, ayant sonné, met la sonnette dans sa poche, et ses deux mains, en même temps, attrapent le bras de Catherine et le bras de Jean-Baptiste. Il est boiteux, mais pas manchot, et il a fait deux prisonniers.

— Ah ! je vous tiens, petits vauriens ! On

vous cherche depuis hier dans les buissons, dans le torrent, sur les routes, dans les villages. Allons! allons! redescendons à Lanlebourg avant la nuit.

— Lâchez-nous, monsieur Fontanette.

— Lâche-moi, papa, lâche-moi.

— Taisez-vous et filez doux.

— Le pape nous attend à Rome.

— Le pape se moque de vous.

— Et que dira Philibert?

— Philibert est un polisson.

— Il nous prendra pour des lâches et il nous méprisera.

— Les gendarmes l'arrêteront comme un petit vagabond.

— Vous ne connaissez pas Philibert: sûrement il verra le pape.

— Assez de bêtises: marchez. Taisez-vous et obéissez.

Et d'une poigne solide il entraîne les deux coupables, qui se lamentent et qui résistent et qui essaient vainement d'échapper à son étreinte.

— Vous maltraitez ces enfants, dit un touriste pitoyable.

— Ils se sont sauvés de chez nous. Je ne

leur fais aucun mal et mêlez-vous de vos affaires.

Fontanette a des épaules rondes, un cou de taureau, des yeux farouches. Il ne s'adoucit qu'en sonnant. Le touriste n'insiste pas.

Les carabiniers baragouinent quelque chose en italien et Fontanette leur répond dans un patois qu'ils n'entendent pas. Les disputes sont difficiles en des langues différentes. Il parvient enfin hors des murs, en traînant toujours après lui sa paire de prisonniers. Sa boiterie s'accentue, mais ses bras ont de bons muscles.

Quel est ce char qui vient à eux, attelé d'un cheval gris? Parbleu, c'est le char du meunier dont les deux bancs sont occupés, celui d'avant par le meunier, la meunière, le curé et le gros Tiénon qu'on écrase et celui d'arrière par Anthelme, Pernette et l'instituteur. C'est tout ce qui reste du cortège si bruyant et si populeux qui, grossi à Lanslebourg de tous les gens de la foire, se ruait à l'assaut du col et à la poursuite des croisés. Dès que Thomas s'est envolé, la colonne s'est désagrégée. On a vu un aéroplane, on a retrouvé les enfants, l'expédition est finie, il n'y a qu'à faire demi-tour

et regagner avant la nuit Lanslebourg où l'on couchera. Pardon, pardon, il en manque : Philibert, Annette et Jean-Baptiste et Catherine. Ces quatre-là sont perdus. N'ira-t-on pas les chercher? Oh ! leurs parents les chercheront. Le meunier a sa voiture : il les prendra avec lui.

— Non, tous ensemble ! Nous sommes tous frères, a protesté le curé.

L'instituteur a proclamé :

— Nous sommes tous solidaires.

On ne les a pas écoutés. L'enthousiasme est tombé et chacun ne pense qu'à soi, à son souper, à son gîte. On a déjà beaucoup marché et la route est aussi longue au retour qu'à l'aller :

— Mais non, mais non, ça descend.

Rien n'y fait. C'est un sauve-qui-peut général, et toute la population rassemblée au sommet du col dévale le long des lacets dans un désordre lamentable, abandonnant à leur sort Anthelme le bûcheron et la bûcheronne Pernette, le meunier et la meunière et le gros Tiénon fatigué que le soleil incommode.

— Je ne vous quitterai point, déclare l'abbé Laloze, avant que nous ayons rejoint nos quatre petits fugitifs.

— Et moi-même, pas davantage, ajoute M. Mussillon.

On s'empile sur la voiture que traîne la jument grise et la poursuite recommence. Une poursuite bien réduite, car le gros du bataillon bat en retraite là-bas : on ne le voit déjà plus. Avant d'atteindre l'hospice, la petite troupe aperçoit un piéton ballotté entre deux paquets.

— Ou deux arrosoirs, dit Anthelme.

— Ou deux cabris, dit Pernette.

Et Tiénon, qui a bonne vue, reconnaît, un instant plus tard, Fontanette le sonneur. Qu'est-ce qu'il traîne donc après lui ?

— Catherine, c'est Catherine, à sa gauche là-bas, voyez. A sa droite, c'est Jean-Baptiste.

— Catherine ! ont répété le meunier et la meunière.

— Vous ne voyez pas Philibert ? demande Pernette doucement. Et Annette, vous ne la voyez pas ?

— Ils ne sont pas avec eux.

— Alors, que sont-ils devenus ?

On approche en poussant des cris. On se réjouirait davantage, s'il n'y avait là ce bûcheron et cette bûcheronne dont les petits sont égarés. Fontanette explique l'affaire :

— Je les ai cueillis sur un banc. Attachez-les sur votre char: ils ne veulent pas revenir. Ils m'ont rompu les deux bras. Pour un peu, ils m'auraient mordu.

Le meunier et la meunière se précipitent sur leur fille :

— Catherine ! Catherine !

Elle se laisse cajoler, mais ne montre aucun plaisir, et de Tiénon se détourne comme d'un réprouvé. Elle pensait voir le pape et recevoir le bon Dieu de ses mains pontificales, et l'on croit lui être agréable en la ramenant de force dans son village d'Avrieux ! Elle envie les deux croisés qui, seuls, continuent la croisade et même leur envoie son cœur pendant qu'on la croit présente. Quant au petit Jean-Baptiste, il a cessé de se défendre, car il est au bout de ses forces.

Après ces maigres effusions, Anthelme interroge le sonneur.

— Où sont Annette et Philibert ?

— Je n'ai vu ni l'un ni l'autre.

— Ils n'étaient pas avec ceux-ci ?

— Ils n'étaient pas avec ceux-ci.

Pernette soulève son tablier afin de se cacher les yeux. Catherine, qui a surpris son geste, veut aussitôt la consoler :

— Moi, je sais où ils sont tous deux.

— Alors, dis-le nous au plus vite.

— Ils sont dans la chambre du pape.

— Dans la chambre du pape, est-ce possible?

— Je devais les accompagner, mais, pour garder Jean-Baptiste qui s'était endormi sur le banc, j'ai consenti ce sacrifice.

Cette enfant est folle à lier; le meunier et la meunière ont de sérieuses inquiétudes. Décidément la croisade leur a tourné la cervelle. Il faudra surveiller de près l'enseignement clérical. Le pape a maintenant sa chambre sur le col du Mont-Cenis; on y entre comme au moulin, et sans en être prié!

— Voyons, voyons, Catherinette, intervient M. le curé, notre saint père le pape est à Rome, tu le sais bien. Il ne peut venir au Mont-Cenis.

— Mais ce n'est pas ce pape-là.

— Voyons, voyons, Catherinette, vas-tu commettre une hérésie? Il n'y a pas deux papes sur terre.

Et Catherinette s'indigne : on suspecte sa religion, quand elle souhaite le martyre :

— Le pape est venu à l'hospice afin d'y voir l'Empereur.

L'instituteur se souvient de l'histoire qu'il professe :

— Tout s'explique : elle a raison. Le pape Pie VII a franchi les Alpes pour sacrer Napoléon. Et l'on montre aujourd'hui sa chambre aux visiteurs de l'hospice.

Le curé se souvient aussi des leçons du séminaire :

— Une autre fois il est venu à l'hospice du Mont-Cenis et il fut jeté en prison.

— Justement, dit l'instituteur.

Et les voilà s'isolant et discutant tous les deux sur le concordat, sur le pape, et sur la Révolution, et sur la Séparation.

— Cette chambre n'est pas loin? se fait expliquer Anthelme.

— L'hospice est là : vous le voyez.

— Femme, allons vite les chercher.

Pernette le suit en bougonnant. Quand une femme a-t-elle perdu l'occasion de faire une scène?

— Ah! si tu n'étais pas resté à redresser cette machine, nous serions arrivés à temps.

Mais tu penses à tout le monde, à nous jamais, jamais, jamais.

— Puisque nous les retrouverons dans la chambre du pape, ici près.

— A moins qu'ils ne soient repartis.

Ils s'éloignent en se disputant.

— Bonne chance! leur ont crié le meunier et la meunière et Fontanette le sonneur qu'on a hissé sur le char avec Catherine et Jean-Baptiste.

La route est large, on peut tourner. Allons, allons, la jument grise! Ils coucheront ce soir à Lanslebourg et demain soir à Avrieux. Sur le col on les a lâchés; à leur tour ils lâchent les autres; c'est naturel, et ils invitent le curé et l'instituteur à regagner leur banquette et à rentrer avec eux. L'instituteur et le curé n'ont pas cessé leur controverse et ne prêtent nulle attention à toutes ces allées et venues : il s'agit pour eux de savoir si Bonaparte avait la foi quand il signa le concordat.

— Montez, montez, dépêchez-vous !

— Bonaparte croyait en Dieu.

— Bonaparte se croyait Dieu.

— Jésus, Marie! dit la meunière, comme ces messieurs parlent bien!

Et pour obtenir qu'ils se taisent, Fontanette tire de sa poche où elle étouffe sa bonne clochette de vache qu'il agite à tour de bras d'une façon furibonde. Les adversaires crient plus fort, mais vaincus par ce tintamarre ils cessent d'argumenter.

— Montez, montez, dépêchez-vous!

Au moment de se hisser sur la voiture du meunier, ils remarquent en même temps l'absence d'Anthelme et de Pernette.

— Où sont-ils? Le savez-vous?

— Ils s'en vont là-bas à l'hospice chercher Annette et Philibert.

— Et vous les abandonnez?

— Sans doute. Nous rentrons chez nous.

— Et vous n'avez pas vergogne de cette lâche désertion?

— Nous emmenons nos enfants.

— Mais ils cherchent encore les leurs. Allez-vous-en, allez-vous-en. Nous rejoignons le bûcheron.

Catherine et Jean-Baptiste veulent retourner avec eux. On les emmène de force. Et à grandes enjambées le curé et l'instituteur rattrapent Anthelme et Pernette au moment où ceux-ci déjà arrivent aux deux bastions. Ils ne

seront pas fâchés de profiter de l'occasion pour voir la chambre du pape. Et nos quatre voyageurs débarquent chez le vieux moine qui les renseigne sans retard sur le départ de leurs petits.

— Une belle limousine les conduit jusqu'à Turin.

— A Turin? comment les rejoindre?

— Mais l'auto-car va partir. A Suse il vous déposera. A Suse il y a la voie ferrée.

Et nos quatre voyageurs se précipitent vers l'auto-car.

— Quatre places. Il nous faut quatre places.

— Payez quatre billets d'abord.

Et nos quatre voyageurs aussitôt fouillent leurs poches. A un vagabond qui passait le curé a donné la veille ses derniers sous; il n'a plus rien. L'instituteur, péniblement, découvre au fond de son gilet une somme de deux francs cinquante. Pernette a quatre-vingts centimes, et de sa perquisition le brave Anthelme ne retire que la liasse de chiffons sales que lui remit l'aviateur en guise de remerciement. Et nos quatre voyageurs ont des mines consternées.

Le conducteur s'est emparé des papiers

qu'Anthelme tendait avec un air de chien qu'on fouette.

— Cinq, dix, vingt lires. Vous en donnez beaucoup trop. C'est trois lires et demie par personne. Voici, Monsieur, votre monnaie.

Ces chiffons, c'était de l'argent. Ils en sont tous quatre ahuris, et l'instituteur explique qu'une lire c'est un franc. A Suse, où l'auto les dépose, ils trouvent la nuit installée. Et toujours avec du papier ils prennent place dans un train qui ne va que jusqu'à Turin.

A la gare de Turin, comment vont-ils s'enquérir du sort d'Annette et Philibert? L'instituteur interroge l'un ou l'autre facchini, chargé de valises et de malles, qui ne comprend rien à ses dires et lui répond par un sourire aimable, obscur et banal. Tout à coup M. le curé voit une soutane qui passe. Il la poursuit aussitôt et il aborde son confrère :

— N'auriez-vous pas aperçu mes jeunes paroissiens?

Le prêtre italien écoute et ne comprend pas la question. Il sait le français pourtant.

— Vos jeunes paroissiens?

— Mais oui, Annette et Philibert. Je suis le curé d'Avrieux.

Notre curé, préoccupé, s'imagine que tout le monde est au courant de la croisade, et que dans une grande ville, comme paraît être Turin, on est plus savant qu'ailleurs.

— Annnette et Philibert? répète le prêtre surpris.

— Ce sont de petits pèlerins qui voulaient voir le pape à Rome.

Cette fois le coup a porté :

— Parfaitement, parfaitement. Le pèlerinage est parti. J'étais là quand il est parti, il y a trois heures exactement.

— Vous êtes sûr qu'ils sont partis?

— Parfaitement, parfaitement. Directement ils vont à Rome. Ils sont partis en chantant. C'était un spectacle sublime.

Lors nos quatre voyageurs ont des mines consternées comme à l'hospice du Mont-Cenis quand ils se croyaient sans argent.

— Nous les poursuivrons jusqu'à Rome, décide l'abbé Laloze qui mérite d'être homme de guerre.

M. Mussillon l'approuve :

— Je ne serai pas fâché de voir la ville de Garibaldi.

— Mais nous n'avons plus de lires, objecte

Anthelme, les mains vides. Ma provision est épuisée.

Et les voilà sans un sou dans une ville étrangère.

Le curé, à tout hasard, s'approche d'un guichet ouvert et s'informe du prix d'un billet pour aller de Turin à Rome. Un employé obligeant le renseigne en bon français :

— En troisième, monsieur l'abbé, c'est vingt et une lires, vingt centimes.

— Merci, merci, ce n'est pas rien.

Son visage est si désolé qu'une dame qui le suivait remarque son embarras.

— Vous allez à Rome peut-être ?

— Je voudrais bien y aller.

— Désirez-vous, monsieur l'abbé, que je prenne votre billet ? Moi, je m'arrête à Florence.

— Nous sommes quatre, Madame.

Elle hésite devant le nombre, mais n'hésite pas longtemps :

— Je prendrai donc quatre billets. Acceptez en outre ceci.

— Les billets, je veux bien, Madame. Mais votre or, je n'accepte pas.

— Vous direz des messes pour moi et me rendrez un grand service.

— Mais vous ne me connaissez pas, Madame.

— Je vous connais, au contraire. Vous ne ressemblez pas à nos prêtres, du moins à ceux que je vois à Florence, à Rome ou à Nice. Ils ont de petits collets, des manteaux de cérémonie, des souliers à boucle et des gants. Votre soutane est rapiécée et de toutes les couleurs.

— Je suis peintre, Madame, explique modestement M. le curé d'Avrieux.

— Votre soutane le révèle. Priez pour moi, monsieur l'abbé. Priez, car j'en ai grand besoin. Je suis vieille et je suis seule et dans ma jeunesse j'ai fait tout ce qu'il fallait pour être seule dans ma vieillesse.

— Je vous le promets, Madame, et je ferai prier pour vous Annette et Philibert qui prient bien.

Elle esquisse un vague sourire : ces noms ne lui disent rien. Et poliment elle indique aux voyageurs le train pour Rome.

— Hâtez-vous : le train va partir.

Et les voilà tous les quatre en route pour la Ville Éternelle.

XII

UNE ROME POUR CHACUN

Et nos quatre voyageurs, le lendemain soir mercredi, dans la Ville Éternelle, font une entrée peu sensationnelle. Ils sont rompus, éreintés, courbaturés et fourbus, de la fumée dans les yeux, de la fumée dans le nez, car ce charbon italien sent spécialement mauvais et répand sa poussière épaisse, sournoisement et subrepticement, jusque dans les fosses nasales. A Pise, où l'on change de train, ils se sont trompés de voie, et ils ont filé sur Florence, ce qui allongea leur parcours et leur valut des avanies d'employés peu compréhensifs qui ne parlaient pas le français. Et sur leur fatigue flotte, comme un brouillard sur la plaine, un certain effarement.

Ils ont vu, au soleil couchant, la campagne verte et grasse dont un paysan comme Anthelme apprécie la qualité, des blés jaunes, drus, serrés, et déjà mûrs pour la faux — quelle avance sur la Maurienne! — et, perchés sur des coteaux, leurs maisons claires suspendues comme des guirlandes séchées, des villages en terrasse. Une légère vapeur bleue adoucissait les contours de ces vallons bien éclairés qui s'en allaient en petites vagues rejoindre là-bas, tout au fond, les montagnes à peine visibles dans un poudroiement doré. Un peu plus tard ils ont vu, dans un crépuscule mauve et prêt à se désagréger sous la poussée lente et sûre des ombres qui montent du sol, une immense meule de foin, et d'autres meules plus petites, de-ci, de-là, sur la plaine.

— Roma, Roma, a-t on crié dans le wagon, à côté d'eux.

Rome est là : on y arrive sans le savoir, comme on se trouve en Italie au col du Mont-Cenis, tout à coup. Chacun de se précipiter, pour le ranger, sur son bagage. Eux, qui n'ont point de bagages, ont le loisir de regarder. Ces meules de foin sont des coupoles, et ces coupoles sont des églises.

— J'ai vu, déclare le curé, une gravure de Saint-Pierre.

Mais à la sortie de la gare, le crépuscule s'est fondu, et Rome n'est qu'une ville éclairée par des becs de gaz. Nos quatre voyageurs attendent. Qu'attendent-ils ? Ils l'ignorent. Ils assistent au défilé des omnibus des hôtels, et ils n'osent pas monter dans ces trop belles voitures. Les dernières s'en sont allées et nos quatre voyageurs, ahuris et intimidés, n'ont pas bougé de leur place. Il reste encore, là, au coin, un break triste aux rideaux de cuir, si minable et si lamentale, et attelé d'un cheval pie si étique et si fantastique, et peut-être paralytique, ou, si l'on préfère, ataxique, qu'il ne saurait se comparer à l'équipage du meunier. Ce transport doit annoncer une auberge humble et modeste. Et sur le cuir des rideaux l'instituteur, non sans peine, déchiffre cette inscription : *Albergo di Savoia.*

— *Savoia*, voilà notre affaire.

— Cet hôtel ne sera pas cher, espère M. le curé qui tient les cordons de la bourse.

Ils montent dans le véhicule dont le cocher est muet, ou renonce à la parole par prudence ou indifférence. Partira-t-on, oui ou non ? A la

longue, on partira. Le véhicule s'ébranle. Cette ville est interminable, on change de rues constamment, et avec ces rideaux de cuir on ne distingue rien de rien. Pourtant on passe une rivière plus importante que l'Arc qui coule au pied d'Avrieux. Et après une bonne heure, le cheval qui n'avançait guère cesse tout à fait d'avancer. Et nos quatre voyageurs descendent dans une rue qui ressemble sans aucun doute à l'unique rue d'Avrieux. Rome n'a rien d'étonnant, ils ne sont plus intimidés et reprennent leur assurance comme s'ils étaient chez eux. Et M. l'abbé Laloze montre même un peu d'arrogance en réclamant un bon logis. Il ne doute pas un instant qu'on ne comprenne son français, mais sa confiance reçoit un supplément de récompense.

— Vous êtes des Savoyards! crie le patron de l'ostérie. Asseyez-vous et buvez.

— Nous sommes des Savoyards, convient l'instituteur flatté, mais comment le savez-vous, à moins de jeter des sorts comme Thomas de Pierrelongue qui s'est envolé dans les airs?

— Je suis né natif de Bozel : vous êtes de la Maurienne et je suis de la Tarentaise. J'ai bien reconnu votre accent.

On se congratule, on s'embrasse, et le patron va chercher un fiascho de vin dei Castelli dont on incline le col en tirant un lien de paille.

— Est-il fameux? réclame-t-il en faisant claquer sa langue.

— Un peu épais, confesse Anthelme, pâteux, gluant, collant la bouche. Mais il a le goût du raisin.

— Eh! parbleu, ça ne vaut pas du Saint-Jean ou du Montmélian. Et que venez-vous faire ici?

Lors, c'est Pernette qui parle :

— Nous venons chercher nos enfants.

Le lendemain, dès patron-minet, M. le curé se glisse dans la rue déjà poudrée d'or. Ici, les choses du matin ont une teinte de midi.

— Où courez-vous, Monsieur l'abbé?

— Dire ma messe à Saint-Pierre.

— Santa Maria in Trastevere est à deux pas, Monsieur l'abbé. Nous sommes au Trastevere ici.

— Je ne connais que Saint-Pierre.

Il l'a vu sur une gravure. Quelle chance! Saint-Pierre n'est pas loin. On lui indique son chemin : rejoignez par cette ruelle la via della

Lungara, suivez-la tout droit devant vous, vous trouverez au bord du fleuve l'hôpital du Saint-Esprit que vous laisserez sur la droite pour déboucher par un passage, le Borgo San-Michele, sous les colonnades de Saint-Pierre. Et, non sans difficulté, il débouche sur la place qui se déploie en hémicycle devant l'immense basilique. Est-ce Saint-Pierre, cette église? Qu'a-t-elle fait de son dôme? On n'aperçoit qu'une façade désespérément monotone malgré les énormes statues qui paraissent danser dessus. Quant aux fontaines jaillissantes, qui sont la musique de Rome, il faudrait pour les admirer ne pas être curé d'Avrieux et ne pas être le voisin de la cascade Saint-Benoît. Les Savoyards sont peu crédules et ne s'en laissent pas accroire; ils vérifient l'exactitude des histoires qu'on leur raconte et, quand ils l'ont vérifiée, pour s'exalter il est trop tard.

Il gravit le perron, il entre par la porte principale. Un cicerone qui le guettait se précipite sur lui et lui montre sur le sol une dalle de porphyre :

— *Qual' e la lingua che parlate, mosignor?*

— Je ne suis pas monseigneur, je suis le curé d'Avrieux, répond notre abbé simplement.

Il ne sait pas qu'en Italie tout prêtre est vite un monseigneur. Aussitôt le guide, renseigné sur la patrie du visiteur, développe son boniment dans le français le plus pur et d'une voix doctorale :

— Sur cette dalle les papes couronnaient les empereurs. Charlemagne ici fut sacré.

Cet homme est complaisant sans doute, obligeant, aimable, érudit. Pour montrer sa reconnaissance de si courtois procédés, M. le curé lui donne à son tour une nouvelle :

— Nous avons, tout comme vous, un empereur à Avrieux. Il se nommait Charles le Chauve : son médecin l'empoisonna. C'était le juif Sédécias.

Le guide croit être tombé sur un prêtre archéologue mieux informé que lui-même des événements du passé, et sans daigner le saluer il abandonne la partie.

« L'aurais-je froissé? se demande, anxieux, M. le curé. C'est un juif ou un médecin. Les races et les professions sont pareillement irritables. Dans ces pays d'outre-monts, il s'agit de tenir sa langue et d'être un peu diplomate. »

Il arpente la grande nef sans prendre garde à sa longueur. Les marbres colorés, les ors lui

inspirent cette réflexion qu'il se formule à lui-même, sur un ton de condescendance :

« Évidemment, c'est très riche. »

Mais quand il a depuis longtemps marché, il a, soudain, l'impression qu'il n'a presque pas avancé, tant la coupole est encore loin. Il se retourne, effaré, et se trouve isolé, perdu, comme un arbre dans un champ. Il y a autant d'espace entre le portail et lui qu'entre lui et ce baldaquin qu'il aperçoit sous la coupole, porté par quatre colonnes torses.

« Tout mon village tiendrait là-dedans, songe-t-il avec loyauté, mais avec un peu de dépit. Et le clocher pourrait entrer par la porte sans se baisser. Ce fut un fameux architecte, celui qui bâtit ces murs et fit tenir cette nef sur des piliers si écartés. »

Il marche encore, et il parvient à la grille qui protège le caveau de saint Pierre, sous la prodigieuse coupole. Saint Pierre pardonnez-lui si dans son ignorance il passe sans vous adresser un salut....

Avisant un sacristain qui rallume une des lampes, il lui explique abondamment, en français naturellement, qu'il désire célébrer la messe aux intentions particulières d'une dame

qu'il ne connaît pas, afin d'acquitter une dette, car cette dame généreuse lui a permis de voyager avec M. l'instituteur, plus Anthelme et Pernette Duchêne, de la gare de Turin à Rome, sans même parler du retour, à la poursuite de deux enfants qui sont peut-être au Vatican. Et pour être mieux compris, il parle de plus en plus fort. Mais le sacristain se dérobe au milieu de ce discours. Le curé emboîte le pas sans cesser de préciser le but de l'expédition.

— Je ne puis abandonner mes paroissiens dans l'embarras. Philibert, Annette sont les noms des deux petits fugitifs. N'allez pas si vite, je vous prie, et donnez-moi des ornements.

Le sacristain éperdu se précipite au plus vite, sans un mot, vers le corridor à colonnes de la sacristie où il rejoint un collègue d'un grade plus élevé dans la hiérarchie des clercs et lui montre son assaillant en se touchant le front du doigt :

— Je viens pour célébrer la messe, a répété poliment M. l'abbé Laloze.

Cette fois on lui répond comme il convient, dans sa langue :

— Qui êtes-vous, Monsieur l'abbé?

— Qui je suis? Le curé d'Avrieux.

— Avrieux? Je ne connais pas. Avez-vous un permis d'officier?

— Je n'ai pas besoin de permis, répond-il avec dignité : je suis le curé d'Avrieux.

— Quelles preuves en apportez-vous? Excusez mon insistance : trop d'étrangers viennent à Rome, notre contrôle est nécessaire.

On lui demande des papiers : tel un gendarme en réclame au vagabond qu'il a surpris. Comme il s'apprête à protester, il ne trouve pas de parole, car d'un coup d'œil il mesure la magnificence de ce clerc au vêtement d'un noir luisant, au sourire moqueur et pointu, et l'infamie indéniable de sa propre soutane rapiécée, maculée, informe et verdâtre, et surtout, en se retournant, l'immensité de cette église qui l'abasourdit, l'aplatit, l'écrase et l'anéantit. Sans mot dire et la tête basse, il se retire humblement : d'un seul coup il a découvert le protocole, la hiérarchie, un ordre énorme et tout-puissant. Sur sa route, comme il repasse devant ce caveau inconnu qu'une grille fermée protège sous la prodigieuse coupole, il se précipite à genoux et il confie sa faiblesse, sa misère, son ignorance à saint Pierre, successeur

du Christ, sans même savoir que l'apôtre est enseveli là-dessous :

— Saint Pierre, je suis aussi perdu dans Rome que vous le fûtes assurément quand vous vîntes de la Judée. Vous étiez le fils d'un pêcheur, je suis le fils d'un laboureur qui gratte une terre pelée. Je ne sais me tirer d'affaire : aidez-moi à me débrouiller. Dans mon pays, si l'on est pauvre, on est du moins hospitalier Dans votre église, on ne l'est guère. Il y a partout des autels et je ne puis y célébrer le sacrifice divin.

Sa prière l'a soulagé; elle soulage toujours. Parce qu'il fut humilié, le cœur blessé, endolori, il se rend mieux compte, en partant, des proportions harmonieuses et des dimensions colossales de cette nef du milieu où l'on se fatigue à marcher. Pour aimer et pour admirer, il faut souffrir, au moins un peu; et beaucoup, cela vaut mieux; ceux dont la marche est trop allègre ne réfléchissent pas assez et ne sentent pas leur cœur.

Et le voilà de nouveau sur le perron qui domine la place où chantent les fontaines. Où ira-t-il maintenant? Au Vatican, pour y chercher ses deux petits paroissiens que le pape a

dû lui garder. Il avise le monsieur poli qu'il a froissé tout à l'heure et qu'il retrouve à son poste, ce médecin ou ce juif qui lui montrait une dalle avec des propos obligeants, et il lui demande le chemin du palais pontifical. Sans rancune on le conduit en traversant toute la place.

— Cette porte, monseigneur, est celle du Vatican.

Et le cicerone lui tend son chapeau pour un pourboire.

— Couvrez-vous, mon cher ami, lui recommande le curé pour répondre à sa politesse.

Et il lui serre la main. L'autre regarde sa main et, quand il ne voit dedans aucune pièce d'argent, aucune pièce de monnaie, il s'éloigne avec des injures qu'il profère en italien, car la colère a pour effet de nous restituer l'usage de notre langue maternelle. Et ces injures sont perdues, bien qu'éloquentes et imagées, puisque le destinataire sourit en les écoutant, les prenant pour des compliments. Mais le corps des gardes suisses, pour l'instant inoccupé en raison de l'heure matinale, s'est groupé pour les mieux entendre, et quand le curé leur explique, sans omettre aucun détail, la raison de sa visite,

ils sont déjà renseignés sur son avarice sordide, sa ladrerie, sa gueuserie. En vain leur réclame-t-il Philibert et sa sœur Annette. En vain leur déclare-t-il qu'il veut voir le pape en personne.

— Le Saint Père me recevra, car il aime les pauvres gens. Il rendra ces deux enfants-là à leurs parents qui les pleurent.

Les suisses, trop accoutumés aux costumes ecclésiastiques, et qui n'estiment la soutane qu'à partir du violet — il est vrai que celle du curé n'est plus d'aucune couleur, et comment recevrait-on un misérable curé d'Ars ? — les suisses rient sans respect, même ce gros joufflu et rose qui baisse mollement la tête sous la neige de son plumet et qui tient une hallebarde comme un bâton de montagne. Ils ont des habits d'arlequin et de nobles mines fleuries. Un sous-officier diligent, paternellement, les écarte :

— Adressez-vous, monsieur l'abbé, à Monseigneur le majordome pour demander une audience.

— Mais comment m'adresser à lui?

— Présentez-lui une requête : Son Excellence vous répondra.

Une excellence, un majordome, de si beaux titres impressionnent notre modeste curé. Mor-

tifié, il se retire pour regagner son ostérie où l'attendent ses compagnons qui, bourrés de café au lait, n'ont pas encore osé sortir. Il se rassure en les voyant et reprend tous ses avantages :

— Nous allons écrire tous quatre une lettre à Son Excellence.

— Quelle Excellence?

— Le Majordome. J'arrive tout droit de Saint-Pierre, et même du Vatican. Nos enfants ne s'y trouvaient pas : s'ils y étaient, on me l'eût dit. Mais voici mon plan de campagne. Nous fouillerons toute la ville : je me réserve les églises.

Le patron qui boit ses paroles, à cause de l'accent du pays, ne se tient pas de l'interrompre :

— Alors, vous n'avez pas fini. Savez-vous combien il y en a? Trois cent soixante exactement. Vous pourriez dire votre messe pendant une année entière en changeant d'église chaque jour.

— Il me suffirait de la dire, soupire M. le curé. Anthelme et sa femme perquisitionneront dans les rues.

— Et moi? réclame l'instituteur.

— Vous aurez la Rome antique. L'archiprêtre de Lanslebourg m'a vanté son importance.

M. Mussillon, satisfait, songe à la mort de César.

Et nos quatre voyageurs partent en guerre aussitôt, munis par les soins du patron de quelques indications aussi générales que vagues.

— Une église? C'est une église! s'écrie au détour d'une rue notre curé qui découvre Sainte-Marie-au-Trastevere.

Il y entre avec Pernette et vole à la sacristie où il rencontre un prêtre âgé qui fait effort pour le comprendre et n'y réussit qu'à demi, et l'autorise néanmoins, avec une douceur paternelle et sans exiger de papiers, à célébrer la sainte messe, rien que parce qu'il l'a regardé et qu'il se connaît en hommes. Après quoi, tout rafraîchi, rajeuni et ragaillardi, il va quêter d'autres églises. Mais Pernette ne le suit pas. Cette ville l'épouvante avec ces rues qui aboutissent à d'autres rues, non à des champs, et pendant toutes les recherches, matin et soir, elle n'ira qu'à Sainte-Marie-au-Trastevere dont elle ne saura point le nom ni l'origine mira-

culeuse : à la naissance du Sauveur, une source d'huile jaillit à l'emplacement de l'autel. A peine remarque-t-elle, à cause de leur éclat, les mosaïques de la façade : la Vierge avec l'enfant Jésus et les dix vierges, dont huit tiennent des torches allumées ; les deux autres sont éteintes : pourvu que ce ne soient pas les flammes de Philibert et d'Annette! Pendant qu'elle prie, elle voit les mosaïques de l'abside qui lui servent de cadran, car elle suit sur leur or la course lente du soleil. Et le bruit d'une fontaine, dont elle perçoit de sa place le murmure monotone et si pareil à sa peine régulière et inépuisable, la berce et parfois l'endort et la ramène doucement à la forêt Marie-Christine où la cascade Saint-Benoît retentit d'une voix plus basse. Lorsque l'ombre du soir atteint la Vierge et le Christ de la voûte, elle rassemble ses prières comme une bergère ses moutons, et s'en revient prudemment, sans jamais changer de parcours, à l'ostérie de Savoie, où elle demande aussitôt si l'on a trouvé ses enfants. Les servantes la connaissent et respectent sa manie : c'est une mère malheureuse dont le petit, sans doute, est mort. On ne sait pas ce qu'elle dit, elle-même pas davantage, mais il

faut la consoler. Et les servantes lui crient : *Bambino, mamma, bambino.*

Anthelme est allé jusqu'au fleuve, puis il a battu en retraite, abandonnant l'instituteur à son audace aventureuse. En forêt il n'a peur de rien, mais dans cette ville infinie, toute jaune et toute chaude, il y a vraiment trop de maisons, — trop de maisons et trop de gens. Non sans peine il a retrouvé le chemin de son auberge, qu'il ne quittera plus désormais pendant toutes les recherches. Seul, ou avec le patron, il boit, pour s'occuper, des fiasques au col long, à la panse large, emplies de vin dei Castelli qui englue un peu la bouche, mais qui laisse un goût agréable. Quand il est de bonne humeur, le patron va jusqu'à lui offrir une fiasque de Frascati qui, lui-même, ne vaut pas le Montmélian ou le Saint-Jean, crus renommés en Savoie.

Les rouliers, qui, le long du Tibre, transportent le vin, les légumes, le foin, le blé et les fruits de la Campagne romaine et jusque du port d'Ostie, sur leurs chariots à deux roues traînés par de grands bœufs blancs aux cornes en forme de lyre, font volontiers une halte

prolongée devant l'ostérie avant de franchir la Porte Settimiana, pratiquée dans l'ancien mur qui enfermait le Trastevere. Anthelme trinque avec eux et leur donne volontiers un coup de main à l'occasion. Il a prouvé sa compétence en réparant un essieu et n'a pas perdu l'habitude de rendre service à chacun, bien que l'ombre de ses bois manque par trop aux rues de Rome. Maintenant on l'apprécie, on l'utilise, et l'on admire pêle-mêle sa complaisance, ses muscles d'acier, son adresse. Entre gens de même métier, la mimique est un langage qui peut suffire amplement. Quelquefois les rouliers lui chantent de belles chansons d'Italie, et notre Anthelme enthousiasmé leur rugit les *Allobroges*.

— Le soir, j'ai d'autres clients, lui annonce le patron.

— Je me contente de ceux-ci.

— Les autres sont plus distingués. Ce sont les suisses du Vatican. Ils viennent jouer à la manille.

Et les gardes-suisses, en effet, ne tardent pas à venir. Ils sont gras et leurs visages respirent la fleur de santé. On fraternise, on joue aux cartes, on caresse la bouteille, on est presque du même pays. Ah! ce petit vin dei Castelli,

il est pâteux et liquoreux, et non pas sec et fanfaron comme le vin de chez nous — de chez nous aussi — comme le vin de Tormery, de Chignin ou de Vimines.

— Vimines, Chignin, Tormery?

— Mais oui, ce sont crus de Savoie.

— Comme le vin de Neuchâtel, de Villeneuve ou d'Yvorne.

— Neuchâtel, Villeneuve, Yvorne?

— Mais oui, ce sont nos crus de Suisse.

Ces mystérieuses syllabes allument des étincelles dans les yeux de ces braves gens et leur donnent la nostalgie de leurs coteaux, de leurs montagnes, de leur petite vie de campagne. Et la nostalgie aboutit au fatal, à l'inévitable, au sempiternel *Ranz des vaches* qu'on connaît dans tout le quartier pour l'avoir entendu souvent. Anthelme n'est pas en reste et leur dégoise certains couplets qu'on chantait jadis en Savoie au temps où l'on se moquait de tout, excepté de la religion :

C'est le roi d' Sardaigne,
Aigne, aigne, aigne, aigne, aigne,
Qui va au marché
Vendre ses châtaignes
Pour s'ach'ter des souliers....

C'est le roi de Prusse,
Usse, usse, usse, usse, usse,
Qui, dans son bastion,
Pour tuer ses puces,
Tire le canon.

C'est le roi d' Pologne,
Ogne, ogne, ogne, ogne, ogne,
Qui fit un édit
Pour que les ivrognes
Puiss'nt boire à crédit.

Et voilà un souverain qui, à l'ostérie de Savoie, devient immédiatement populaire. Seul le patron ne partage pas cet emballement qu'il estime de mauvais aloi.

Avec les chansons de route le marcheur oublie sa fatigue. Le chagrin est une fatigue qu'on oublie avec des chansons. Notre Anthelme est presque heureux. Mais quand, attiré par le bruit que font les suisses en chantant, un gamin, dans l'embrasure de la fenêtre grande ouverte, montre sa figure bronzée et les boucles de ses cheveux, notre Anthelme s'arrête de boire et l'on croit qu'il a le vin triste.

Par le pont Garibaldi, l'instituteur s'est élancé à l'assaut de la Rome antique. Il a

conquis le Capitole sans coup férir, sans le savoir, puis il descend sur le Forum. Pourquoi ces pierres entassées, ces soubassements inachevés, ces blocs, ces tronçons, ces colonnes? Voilà bien des matériaux d'une forme hétéroclite : que bâtira-t-on avec ça? Quel chantier désordonné! On dirait un cimetière. M. Mussillon a raison : c'est un cimetière en effet, un cimetière de monuments.

Avec l'argent du curé, notre instituteur s'offre un guide à travers la Rome païenne. Et, peu à peu, dans le ciel bleu, dans l'air fauve qui luit et bouge, tous ces monuments égorgés, tout ce passé mutilé ressuscite, se lève de terre, monte, renaît, vit et respire. Le temple de Vespasien et celui de la Concorde sont les premiers réparés. Rien qu'avec ces trois colonnes, si pures et si délicates, dont le marbre frémit encore aux caresses de la lumière et prend des tons roses de chair, comment ne pas imaginer le temple de Castor et Pollux? Il y en a, il y en a d'autres, à perte de vue il y en a. L'instituteur, abasourdi, et débordé, et dépassé, désirerait de s'en aller, car sa tête est près d'éclater. Une raison d'économie le retient : son guide est loué, il s'agit donc d'en

retirer un maximum de connaissances. Il faut gravir quelques degrés pour le palais des Vestales dont l'atrium est décoré de bassins bordés de roses, de roses rouges épanouies. Et, le long de cet atrium, des statues de femmes sont rangées. Ce sont des statues brisées, mais leurs savantes draperies semblent encore se poser sur des corps chauds et palpitants. Agrippées aux pans de murs ou grimpant jusqu'aux galeries, des giroflées, des roses blanches font sourire ces vieilles pierres. Au-dessus tournoient des pigeons.

Ce guide est beaucoup trop pressé. M. Mussillon n'ose pas lui adresser une réprimande. Un pédagogue doit s'instruire, il n'a pas le droit de jouir de l'heure, ni de la beauté. Allons, Monsieur l'instituteur, instruisez-vous et profitez. Voici là-bas l'arc de Titus qui rappelle la défaite des Juifs. A gauche, au fond, ces murailles gigantesques et formidables, qui décrivent un cercle immense, dont les noirs créneaux, sous le ciel, se détachent comme un nuage chargé d'orage et menaçant, qu'est-ce donc? C'est le Colisée, où cinquante mille Romains venaient voir les combats de bêtes, ou les combats de gladiateurs, ou le massacre des

chrétiens. A droite, au fond, sur la colline, que sont ces ruines colossales qui dominent les plus hauts arbres? C'est le palais des Césars bâti sur le mont Palatin.

Pourvu que, derrière ces ruines, il n'y en ait pas d'autres encore! Il y en a, Monsieur Mussillon. Il y a les Thermes de Caracalla dont les proportions et le luxe vous donneront un cauchemar, et toute la voie Appienne, qui est bordée de tombeaux, et les catacombes de Saint-Calixte, où plus d'un million de chrétiens dont deux cent mille martyrs reposent dans l'ombre et la paix : mais vous y descendrez demain.

Son effarement se traduit par une réflexion imprévue :

— Le monde n'a pas commencé avec la Révolution.

Quand il rentre à l'ostérie, on le croit devenu fou, car il n'a qu'un mot à la bouche :

— Ils ont bâti, bâti, bâti.

De qui parle-t-il? Des Romains, mais on ne le devine pas.

Le lendemain, l'instituteur s'en va tout droit au Colisée. Il se promène dans l'arène, qui fut jadis ensanglantée. Le soleil y tombe d'aplomb

sur une poussière jaune. Et voici la porte des morts, par où l'on emportait les corps des gladiateurs et des chrétiens. Voici les cachots des chrétiens dont les ouvertures sont si basses qu'on n'en peut sortir qu'en rampant. Ces empereurs d'autrefois étaient plus anticléricaux que la République de France. Après la Voie des tombeaux, il parvient aux catacombes et s'y mêle aux retardataires d'une caravane française que dirige un franciscain. Ce franciscain professe un cours, et des *Actes des Martyrs* il rapproche le témoignage des érudits les plus modernes. Les persécutions impériales firent deux cent mille victimes. Le caveau des papes martyrs qui est ici est bien rempli. Ce caveau-là, c'est celui de sainte Cécile, dont il rendit le corps intact quinze cents ans après sa mort.

Et M. Mussillon sourit, car il ne croit pas aux miracles.

A sa sortie des Catacombes, il monte sur le Palatin. Au pied des ruines, des enfants jouent dans l'herbe haute et dans les fleurs. Et la Ville lui apparaît, toute vibrante et vivante, dans un poudroiement doré. Mais c'est la ville des églises! Partout des dômes et des croix. A quoi bon ces persécutions? A quoi bon ces

deux cent mille morts? Dans cette Rome, rien ne finit, tout se transforme et tout dure. Sur les restes des temples païens, les églises ont refleuri.

Et quand il rentre à l'ostérie, on le croit plus fou que la veille, bien qu'il ait changé de rengaine :

— Pourquoi détruire, détruire, détruire?

— Mes enfants? réclame Pernette.

— Je ne les ai pas vus, Madame, mais je leur dois ce beau voyage. Ils firent bien en se sauvant.

— Dites-moi qu'ils sont retrouvés.

— Pas encore, Madame, pas encore. Je me rapproche d'eux, pourtant, car je les aime davantage. S'ils avaient voulu le martyre, je les aurais fait évader.

Le curé, d'église en église, poursuit, et, peu à peu, oublie ses deux petits paroissiens. Il les poursuit le matin après qu'il a dit la messe à Sainte-Marie-au-Trastevere, où il est maintenant connu, mais le soir, il les oublie, car il ne peut contenir tout ce que Rome lui révèle dans une seule journée. Il a rencontré, par hasard, un prêtre de la Maurienne qui le

conduit et le renseigne. Tant d'églises visitées, toutes chargées de souvenirs, se confondent dans sa mémoire, mêlent leurs façades baroques, ou Renaissance, ou byzantines, leurs campaniles, leurs coupoles et leurs absides et leurs nefs, — et celles qui furent élevées sur d'anciens temples païens, les Saints-Côme-et-Damien, et Sainte-Françoise-Romaine, et Sainte-Marie-de-la-Minerve, et Sainte-Marie-du-Peuple qui remplaça les tombeaux des Domitiens où les cendres de Néron furent déposées, — et la Trinité des Monts avec ses deux tours presque roses, au sommet de l'escalier d'Espagne encombré de fleurs, — et Sainte-Marie-Majeure dont le miracle de la neige désigna l'emplacement, — Saint-Louis-des-Français pareil à un caveau de famille, et Saint-Clément qui se compose de deux églises superposées, — et Sainte-Marie-des-Anges avec ses trois maîtres-autels, — Saint-Pierre-aux-Liens où vous attend, assis pour l'éternité, le Moïse de Michel-Ange, mélancolique et fatigué, comme accablé de sa puissance, — et le vieux Saint-Jean-de-Latran qui porte l'histoire des papes, — et même Saint-Paul-hors-les-Murs, avec sa forêt de colonnes, où

l'on parvient lentement, par des chemins de campagne, en respirant une odeur de foin, de lavande et de miel.

Il a gravi sur les genoux la *Scala santa* aux marches de marbre que Jésus monta chez Pilate et qui de Jérusalem fut rapportée à Rome par Hélène, mère de Constantin.

Il n'a pas retrouvé Annette, il n'a pas vu Philibert. En trois jours il a vécu dix-neuf cents ans de l'Église tour à tour persécutée et triomphante, depuis qu'il s'est agenouillé sous la coupole de Saint-Pierre sans se douter le moins du monde que l'apôtre était couché là.

Le samedi soir, à l'ostérie, notre curé consterné avertit ses trois compagnons que l'argent va bientôt manquer. L'instituteur a pour son compte des frais de guide, et Anthelme a consommé force flacons.

— Rentrerons-nous sans les enfants? a soupiré l'instituteur.

— Mes enfants, je veux mes enfants, a crié Pernette aussitôt.

Lors Anthelme qui tout le jour a bu avec les rouliers et les suisses et qui somnole sur la

table, probablement un peu gris, relève la tête pour dire :

— Les enfants, je sais où ils sont.

Pernette, irritée, le secoue :

— Les ivrognes n'ont qu'à se taire.

Comment saurait-il quelque chose? Il ne bouge pas de l'auberge : à coup sûr ce vin dei Castelli lui tarabuste la cervelle. Mais il reprend, obstiné :

— Nous les verrons demain matin dans la chapelle Six... ti....

Il faut lui souffler : Sixtine. Ce mot est dur à prononcer.

— A huit heures le pape bénira le pèlerinage français des petits premiers communiants.

Les suisses en jouant aux cartes lui ont donné la nouvelle. On s'embrasse, on se réjouit, on informe le patron qui, pour fêter l'événement, s'en va chercher dans sa cave une fiasque de Frascati.

— Ce n'est pas tout, proclame Anthelme.

Que leur annonce-t-il encore? Pour avoir vécu enfermé, il en sait bien long, semble-t-il.

— Mon frère Thomas est retrouvé.

— Thomas! Thomas! l'oncle Thomas?

— Son portrait est dans les journaux. Voyez

celui-ci : *Tribuna*. Voyez celui-là : *Secolo*. Monsieur l'instituteur, lisez. Je ne lis que les grandes lettres.

Et l'instituteur corrobore le témoignage d'Anthelme :

— On ne peut pas s'y tromper : *signor Thomas de Pierrelongue*.

— Et les suisses m'ont assuré, achève Anthelme avec fierté, que, depuis son arrivée, il dînait avec des ministres.

Cet Anthelme, tout de même, qu'on prenait pour un sac à vin, il les a tous mis dans sa poche.

Pendant que ses deux compagnons couraient, suaient et s'épongeaient, et que la science coulait sur leur front avec la sueur, rien qu'en tirant la ficelle de nombreuses fiasques pansues, il a su tout ce qu'il fallait.

XIII

LAISSEZ VENIR A DIEU LES PETITS ENFANTS

Et ce dimanche mémorable, avant huit heures du matin, par le Borgo san Michele, nos quatre voyageurs débouchent sur la place de Saint-Pierre, où la musique des fontaines ne s'arrête ni jour, ni nuit.

— Le Vatican est là-bas, leur explique le curé. Je vous montrerai le chemin qu'un médecin juif m'indiqua.

Un terrible combat se livre dans le cœur de l'instituteur. Entrera-t-il dans une église? Qu'en penseront son inspecteur, ses collègues, son député, son sénateur, son sous-préfet, son préfet, et son ministre, sans compter les francs-maçons du canton, de l'arrondissement et de la France tout entière? Bah! personne ne le saura.

Non, ce serait une lâcheté dans la ville des martyrs, des Arcs de Triomphe et des Victoires. S'il y entre, il le dira.

Ils traversent la large place et se présentent tous les quatre au Portone di Bronzo. Le poste des suisses est là ; M. le curé le connaît.

— Voici les parents, dit-il, des premiers communiants français. La cérémonie aura lieu à la Chapelle Sixtine?

— A huit heures, Monsieur l'abbé. Les parents sont déjà placés. Montrez-nous votre invitation.

— Nous n'avons pas d'invitation, avoue le curé déconfit.

Anthelme, brusquement, s'avance et serre des mains à la ronde. Il connaît donc tout le monde au corps de garde des suisses! A cause de leur uniforme jaune, rouge, noir et beige, de leur col blanc, de leur plumet, et de leur longue hallebarde, de l'air martial et important de leurs bonnes grosses figures, il avait hésité d'abord. Mais ce sont bien eux, les joueurs, les buveurs et les chanteurs de l'ostérie de Savoie. Il voit encore s'ouvrir leurs lèvres sur le refrain du *Ranz des vaches*. On le salue, on le caresse, et la porte ne s'ouvre pas.

— La consigne est la consigne.

Pernette pleure, Anthelme crie, l'instituteur se félicite de ce contre-temps qui rend son courage civique inutile, et M. le curé soupire sur le protocole romain.

Lors, un landau à deux chevaux s'arrête au bord de la place. Le monsieur qui en descend porte l'habit noir assez mal. Il est gêné dans ses atours et il tente en vain d'enfoncer ses doigts dans des gants trop étroits. Il ne prête aucune attention à la troupe infortunée de nos quatre Savoyards et retire de sa poche, avec sa main non gantée, l'autre étant immobilisée, une convocation parfaitement régulière.

— Eh! dit le curé tout à coup, ce monsieur, c'est l'oncle Thomas.

C'est l'oncle Thomas en personne, peigné, rasé, brossé, luisant, vêtu comme on l'est à la ville dans les grandes occasions.

Il a changé de façade, mais le cœur est resté le même. On s'embrasse, on se congratule, et discrètement les suisses échangent des réflexions :

— Ne l'avez-vous pas reconnu?

— Son portrait est dans les journaux.

— C'est le fameux aviateur, le signor Thomas de Pierrelongue.

On parlemente de nouveau pour obtenir le droit d'entrer. Depuis son arrivée à Rome, par la voie rapide des airs, l'oncle Thomas a l'habitude de voir toutes les portes s'ouvrir. A Parioli-Aviation, quand le glorieux monoplan d'Étienne Faraud se posa sur la pelouse au bord du fleuve, comme un immense papillon fatigué de sa randonnée, une foule qui trépignait les saisit et les emporta, le pilote et le passager, en poussant des cris délirants. Il fut de toutes les fêtes, logé pour rien au Grand-Hôtel, avec salon particulier, pour ses promenades pourvu de l'équipage que voici, nippé, chaussé gratuitement, et nourri somptueusement en des banquets officiels — déjeuner chez l'ambassadeur, au comité France-Italie, dîner chez le premier ministre ou chez le maire de Rome, sans compter les réceptions — décoré de l'ordre royal des Saints-Maurice-et-Lazare, fleuri de bouquets magnifiques, conduit au théâtre, reçu par le souverain en personne. Étienne Faraud, jaloux, le traitait en subalterne. Mais le public réclamait sans cesse Thomas de Pierrelongue dont la tête lui plai-

sait pour son rire contagieux et sa gaieté familière.

— Ils sont avec moi, dit Thomas, d'une voix de commandement.

Le poste hésite cependant, quand un personnage de marque à son tour descend de voiture. Est-il académicien, ambassadeur ou général? Son chapeau a des plumes blanches, son habit des broderies d'or et des parements cramoisis. Il porte une épée au côté. On s'écarte, on lui fait place, car il est impressionnant avec sa belle barbe grise, ses yeux clairs, son nez en bec d'aigle et sa démarche insolente. C'est le camérier de service à qui le poste rend les honneurs. Et comme il va disparaître, le curé l'appelle et supplie :

— Faites-nous entrer, monseigneur. Nous sommes des pèlerins français.

Il sait déjà que les titres sonnent bien en Italie. Le camérier se retourne. On lui explique l'affaire, et comme il est Français de France et même de l'Ile-de-France — pourquoi vous taire son nom, puisque son nom est célèbre? il s'appelle Camille Bellaigue et il est l'ami personnel de Sa Sainteté le pape — bien que notre curé se perde dans l'histoire de Philibert, d'An-

nette et de leur poursuite, il comprend immédiatement. Qu'un esprit lucide est précieux, et qu'il faut se féliciter d'appartenir à un pays où ces esprits ne sont point rares ! Et le camérier insiste en faveur de nos Savoyards dont il répond sur sa tête, et c'est une bonne réponse.

Ils montent l'escalier royal, honteux d'y poser leurs pieds, hormis Thomas que l'apparat n'étonne déjà plus du tout, et après la *Sala Regia*, toute décorée de fresques qui représentent des batailles, des défilés et des cortèges, on leur ouvre enfin la porte de la Chapelle Sixtine et on les conduit à l'endroit où les parents sont rassemblés. Déjà Pernette du regard a fouillé toute l'église.

— Nos enfants ne sont pas là, murmure-t-elle, désappointée.

Depuis la veille elle ne vit que dans l'idée de les revoir. Un pèlerin qui l'entend la rassure à demi-voix.

— Ils vont venir dans un instant. Leur procession sera longue : songez qu'ils sont quatre cents, venus de tous les coins de France.

— Nous sommes, nous, d'Avrieux, répond-elle avec modestie.

Et ce loquace pèlerin continue de la renseigner :

— Moi je suis né en Avignon. Ma fillette a juste sept ans.

— Annette n'en a que six.

— Ce trône rouge, qui est là, à la gauche de l'autel, c'est le trône pontifical. Vingt évêques, dix cardinaux précéderont Sa Sainteté. Les enfants qui n'ont pas encore reçu la Sainte Eucharistie communieront de sa main. Il y en a quatorze ou quinze, et ma fillette en sera.

— Annette aussi, et Philibert, assure Pernette qui tremble d'une pieuse émotion.

Derrière le trône pontifical, le curé et l'instituteur découvrent le *Jugement dernier*, mais la fresque de Michel-Ange, trop noircie et trop compliquée, les déconcerte et les rebute. Les *Sept péchés capitaux* peints sur le mur d'Avrieux sont plus faciles à comprendre, surtout depuis que, restaurés, ils brillent de couleurs nouvelles. Pourquoi tous ces pèlerins regardent-ils au plafond? Ils prendront le torticolis. Le curé et l'instituteur, machinalement, les imitent. Le soleil du matin pénètre à flots dans la chapelle. Il inonde de sa lumière les trésors de la Sixtine que trop souvent recouvre l'ombre. Lorsque

l'on n'est pas préparé, leur beauté formidable effare. Mais ne sont-ils pas préparés? La montagne aux glaciers bleuâtres qui frissonnent au jour mourant, la montagne qui, dans l'aube où, la première, elle joue, rit et chante comme le monde devait rire et chanter sans doute dans sa première nouveauté, et qui, la nuit, semble toucher, dans le silence, les étoiles, ne les a-t-elle pas préparés? Le premier vaincu, le curé étouffe un cri :

— Ah! mon Dieu!

— Qu'avez-vous donc, monsieur l'abbé?

— Là-haut, voyez, c'est Dieu lui-même. Il crée le monde à nouveau. Et toute la vie recommence.

Il a vu et il a compris le miracle de Michel-Ange. Dieu crée le monde en effet. Il sépare la terre et l'eau, et la lumière des ténèbres. Sa droite allume le soleil et sa gauche brandit la lune. Mais que la nature se taise! Il s'approche de l'homme endormi, et le doigt divin effleure la main de cet être inerte, et cet être s'est réveillé, et dans les yeux de cet être demeurera la vision de Celui qui donne la vie et qu'il devra retrouver par sa foi et son espérance. Ève, levée et tremblante devant la majesté divine,

reçoit du Père Éternel une bénédiction : étant femme, n'en a-t-elle pas un besoin particulier?

— J'effacerai, j'effacerai, pense le curé d'Avrieux, tous les péchés capitaux. Je ne toucherai désormais un seul pinceau de ma vie, mais je ferai de cette vie une offrande de tous les instants à Celui qui me l'a donnée!

Moins exalté, l'instituteur se perd dans les scènes bibliques : ce savant ne sait rien de rien, pas même la Création dans l'ordre des choses créées. Il ignore tous les noms des Prophètes et des Sibylles. Il faut les lui épeler comme aux petits de sa classe à qui l'on apprend à lire. Et cette humiliation lui fera le plus grand bien.

Mais voici que tout à coup le seigneur Thomas de Pierrelongue, qui regarde aussi le plafond, est saisi d'un tremblement :

— C'est lui, c'est lui, j'en suis certain, murmure-t-il, effrayé.

Le curé a pitié de lui :

— Oncle Thomas, qu'arrive-t-il?

— Je le reconnais là-haut.

— Mais qui donc reconnaissez-vous?

— Je reconnais Dieu le Père que j'ai vu dans une chapelle abandonnée où j'ai dormi. C'était

cette même barbe, ces yeux doux et terribles ensemble, cette force, cette prestance et ce calme et cette tristesse. Il m'a renvoyé sur la terre afin que j'y sois honnête homme et il vient pour me réclamer l'acquittement de ma dette.

— Ne fûtes-vous pas honnête homme?

— Confessez-moi : je le serai. Et puisque je suis à jeun depuis mon banquet d'hier — quel dîner, monsieur le curé! — je communierai tout à l'heure, après les petits enfants.

Et notre curé, attendri par ces dispositions, se rapproche et tend l'oreille pour écouter la confession du seigneur de Pierrelongue. Qu'a-t-il fait? De la contrebande.

— Moi aussi, dit le curé.

Il a braconné sans permis. Il a bu plus que de raison. Il a volé, mais dans les airs, et quand il est redescendu, des dames l'ont embrassé. Il n'en a pas eu de plaisir : elles étaient vieilles et peintes. Et il ne se tient pas d'ajouter :

— Je crois bien que la pénitence a remplacé le péché.

— Ne jugez pas, dit le curé. Vous avez une tendance à pratiquer la moquerie.

Le pénitent courbe la tête et, après une se-

monce, quand il promet de s'amender, et surtout de ne plus railler les choses saintes et sacrées, il reçoit l'absolution.

— Je suis heureux, je suis heureux, déclare-t-il, l'ayant reçue. Et je ne veux plus quitter Rome où Dieu même m'appela.

Or, personne ne l'écoute : à la porte de la Sixtine, on entend un grand vacarme. Les vieux murs sonores répercutent ce tintamarre qui se rapproche. Est-ce un peuple qui force l'entrée? Est-ce une armée d'invasion? Pourquoi les clercs et les huissiers, qui sont rassemblés là-bas et qui savent ce qui se passe, ont-ils l'air si peu effrayé? Ils rient : d'où leur vient leur gaieté? Cette salle du Vatican, où Michel-Ange dressa l'échafaudage de sa gloire, a vu défiler des cortèges de toutes les nations du monde, hommes de guerre, hommes d'église, ambassades, traités de paix, hommages officiels rendus au successeur de saint Pierre qui fut le successeur du Christ, et témoignages volontaires de millions de pèlerins. Des empereurs et des rois ont été reçus ici-même, et de pauvres gens de misère de toute la catholicité. Mais ce qui va venir, jamais le Vatican ne l'a vu. C'est la croisade nouvelle de quatre cents

petits enfants : ils viennent remercier le pape de leur avoir donné Jésus, qui fut un enfant comme eux, dans l'atelier de Nazareth : petits garçons vêtus de noir, avec des brassards blancs au bras, et fillettes en robe blanche, enfants de France aux yeux tout neufs pour qui la vie est sans ombre parce qu'elle est sans passé.

On dirait la délégation du royaume de Lilliput. Ils s'avancent sans beaucoup d'ordre, malgré les clercs qui s'empressent, ils se bousculent un peu et se haussent sur le bout de leurs bottines craquantes pour voir le trône pontifical qui n'est pas encore occupé. Il y en a de toutes les provinces : la même foi les unit comme elle unit jadis leurs pères quand ils partaient pour l'Orient délivrer le tombeau du Christ.

Mais qui donc est celle-ci qui porte un bonnet relevé sur les boucles de ses cheveux et un fichu multicolore? Une paysanne de France est venue avec son costume : quelle charmante idée elle eut d'honorer ainsi sa vallée!

— Annette, Annette, c'est Annette! s'écrie Pernette en pleurant.

Et sa fille, qui joint les mains, n'entend pas

le cri maternel auquel répond la voix d'Anthelme :

— Ne vois-tu pas Philibert?

Philibert, parmi les garçons, se reconnaît à sa blouse. Il s'avance les bras croisés et il regarde en dedans : ce qu'il voit doit être beau, son visage est illuminé.

Et les deux époux, sans façon, dans la joie d'avoir retrouvés leurs enfants qu'ils croyaient perdus, s'embrassent : il y a longtemps qu'ils se disputaient aigrement. Que la paix descende sur eux!

On range les petits croisés sur des bancs qui sont réservés face au trône pontifical. Et voici les soldats du pape, dont le soleil fait briller les uniformes et les armes : suisses dont j'ai dit le costume, gendarmes au pantalon bleu, à l'habit soutaché de blanc, aux épaulettes d'argent, au tricorne orné d'une aigrette, et magnifiques gardes-nobles dont la grande tenue comporte bottes vernies et gants blancs, culotte blanche et tunique rouge avec une écharpe jaune, et casque au cimier doré.

Messeigneurs les évêques suivent dans leur soutane violette. Et voici leurs Éminences, les cardinaux — ils sont huit — qui portent avec

dignité, autorité et majesté, la somptueuse pourpre romaine.

Regardez, regardez bien : de tous vos yeux regardez. Après les quatre camériers de service, entre un cardinal et l'évêque maître de chambre, ce vieillard à la haute stature, large et forte, mais non massive, vêtu d'une soutane blanche, qui s'avance lentement d'un pied solide et d'un pas sûr, si simple et si peu solennel qu'on ne remarque tout d'abord que cette simplicité familière d'homme du peuple, si simple et si grand cependant que cette grandeur, peu à peu, domine toute autre grandeur, et cet appareil militaire, et ces évêques violets, et ces cardinaux empourprés, et s'égale à celle du Dieu que Michel-Ange peignit sur le plafond de la Sixtine : ce vieillard blanc, c'est le chef de la catholicité, c'est celui que Dieu a choisi pour conserver sur la terre un contact avec les hommes parce que le Créateur ne peut pas abandonner l'œuvre de sa création.

La tête haute et nue, il marche, et son regard passe au-dessus des enfants et des pèlerins. Que voit-il donc si loin de tous? Pourquoi tant de mélancolie habite-t-elle dans ses yeux? Prisonnier dans le Vatican, regrette-t-il sa

liberté? Mais son royaume est assez vaste, puisqu'il contient toutes les âmes. Porte-t-il en lui la souffrance de la chrétienté divisée? Est-il donc las de son pouvoir et de cette lutte éternelle que les ennemis de l'Église imposent à sa vigilance? Quelle inquiétude est répandue sur ses traits qui sont presque durs? Mais cette dureté se fond comme la neige froide au soleil, et ce regard triste s'éclaire comme un sommet où reparaît la lumière après un nuage. Car ses yeux se sont abaissés sur les rangs des petits croisés. L'avenir est là, devant lui, et, par une inspiration soudaine, voici qu'il lève la main sur les enfants pour les bénir. Et la foule incline la tête pour appeler et recevoir, elle aussi, la bénédiction et, dans le cœur de la foule, entre la paix avec la foi. Et quand les têtes se relèvent, un cri part, c'est l'oncle Thomas :

— Vive le pape!

Et la foule répète ce cri aussitôt d'une voix si formidable que les parois de la Chapelle Sixtine en sont ébranlées.

Lorsque le Saint-Père est assis sur le trône pontifical, un cardinal lui présente les quatre cents petits enfants qu'il a laissés venir à lui comme Jésus, le divin maître. Et deux croisés,

à tour de rôle, un garçonnet, une fillette récitent, avec gentillesse, un compliment trop bien tourné. Ils sont revenus à leur place et le silence, peu à peu, s'est emparé de la chapelle, un silence presque angoissé et si profond que l'on pourrait, en écoutant, percevoir les battements de plus d'un cœur. Cette angoisse ne peut durer. Ne va-t-on pas continuer dans l'ordre la cérémonie? Et cet ordre, quel sera-t-il? Voici qu'imperceptiblement une rumeur se propage et puis, soudainement, éclate dans ce silence qu'elle brise :

— *Il* parlera. *Il* va parler.

— Ah! mon Dieu! soupire Pernette, j'ai cru en vous dans mon pays. Mais ici, je suis trop heureuse.

Elle ne se souvient donc plus de son désespoir maternel? L'oncle Thomas, accoutumé aux vivats, aux acclamations, veut recommencer de crier, mais notre curé le fait taire. Et quant à l'instituteur, il songe aux prodiges que racontait M. Luchaire dans son histoire du moyen âge.

Cependant le pape se lève et le silence de nouveau se creuse dans l'assemblée, comme un sillon dans un champ sous le soc de la charrue. Et quand le champ est labouré, comme on y jette le grain pour les futures moissons, l'au-

guste semeur distribue le grain sacré de sa parole. A son tour il a répété le précepte évanlique : *Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux appartient à ceux qui leur ressemblent.* Son discours, qu'il lit en français d'une voix nette au timbre grave, remercie les jeunes croisés d'avoir fait un si long voyage en l'honneur de la Sainte Hostie.

— ... Un jour, le divin Rédempteur appela un petit enfant et, le montrant à ses apôtres, il le présenta en ces termes : *Gardez-vous de mépriser un seul de ces enfants, parce que, je vous le dis, leurs anges contemplent sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux.* Plus favorisés que les anges, vous unirez votre chair avec la chair de Jésus, votre sang avec son sang, et votre cœur avec son cœur. Et vous pourrez répéter les paroles de l'apôtre : *Jésus-Christ est ma vie.... Je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.... Mihi vivere Christus est.... Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus....* Celui qui s'unit à Jésus dans la Sainte Eucharistie trouve dans ce sacrement la force de la sainteté et de la perfection; il s'élève au-dessus du monde, dont il méprise les faux biens qui ne peuvent le satisfaire; il s'élève au-dessus

de soi; il se dépasse et il monte, embrasé du divin amour, comme le char de feu d'Élie, jusqu'à ce qu'il atteigne enfin le bonheur et la paix du ciel, car, selon les livres sacrés : *L'œil de l'homme n'a jamais vu, son oreille jamais entendu, ni son cœur jamais goûté les délices que Dieu réserve à ceux qui l'aiment.* Et ainsi s'accomplit la promesse de Jésus-Christ : *Celui qui se nourrit de ce pain a la vie éternelle : Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem habet vitam æternam....* Approchez-vous tous les jours et, si vous ne pouvez tous les jours, le plus souvent que vous pourrez, de la Table eucharistique. Jésus vous invite et vous aime; entendez-le qui vous dit : *Venez à moi, vous tous qui avez faim, et je vous rassasierai; vous tous qui êtes opprimés, et je vous donnerai le soulagement, la paix et la consolation....* Et demain, quand vous rentrerez dans vos villes et vos familles, en vous voyant pieux et sages, ardents au devoir quotidien, à votre foyer, à l'école, à la paroisse, partout, que vos parents, que vos amis et que tous ceux qui vous fréquentent portent sur vous ce témoignage : Jésus est venu dans ce cœur[1]....

(1) Ces paroles sont directement inspirées du discours adressé par le Souverain Pontife, le 14 avril 1912, à la

Il se tait ; sa voix sonne encore sous le plafond de Michel-Ange. Il s'est tu, et chacun demeure à sa place, immobile et calme, écoutant la voix intérieure qu'il a réveillée en chacun.

Pernette et Anthelme, joyeux, qui n'ont jamais eu le loisir de se reposer de leurs peines — la vie est rude aux pauvres gens — sentent couler dans tout leur corps un bien-être délicieux, une paix surnaturelle. Thomas confie à son curé :

— Décidément, je reste à Rome. J'entrerai chez les capucins qui ne sont pas trop regardants.

— Mon Dieu ! prie le prêtre humblement, j'ai manqué trop souvent de zèle. Et je suis absent un dimanche de ma paroisse d'Avrieux. Le curé de Villarodin, qui est mon voisin le plus proche, aura biné, je l'espère et je Vous le demande en grâce. Je n'aimais pas assez les âmes. Les plus grossières, les plus viles, je les aimerai davantage.

Et l'instituteur fait son compte :

— Il y eut deux cent mille martyrs pendant les persécutions.

Cependant le pape lui-même porte l'Hostie

Chapelle Sixtine, au pèlerinage des petits communiants français à Rome.

consacrée aux quinze petits enfants qui, pour la première fois, sont admis à la Table Sainte.

— Voyez cette blondinette avec son bonnet relevé et son fichu multicolore. De quel village de montagne est-elle donc descendue ? Elle est gentille et si mignonne : sûrement, elle n'a pas sept ans.

Le Saint-Père l'a remarquée : il lui a caressé la joue.

— Annette ! murmure Pernette.

— Et ce garçon en blouse bleue : on le dirait en extase. Dieu est en lui, cela se voit.

Et le pape s'est arrêté pour le regarder prier.

— Philibert ! murmure Pernette. Je leur pardonne à tous les deux les frayeurs qu'ils nous ont causées en se sauvant de la maison. Je ne suis qu'une mère de famille et je ne sais pas grand'chose. Et j'ignorais que Dieu parlait directement à nos enfants.

Quatre prêtres distribuent le pain sacré aux croisés et à la foule tout entière. Et la foule des pèlerins, pendant que le Saint Pontife quitte la Chapelle Sixtine pour traverser à pied les loges et les chambres de Raphaël et gagner ses appartements, chante à pleine voix l'*Oremus pro Pontifice nostro Pio.*

***

Ils sont cinq avec Thomas, à la porte du Vatican, sous la colonnade de droite, et les cinq guettent la sortie du pèlerinage d'enfants. Un suisse a prévenu Anthelme qu'on sortirait par cette porte.

— Les voilà, j'entends leurs pas! s'écrie Pernette la première.

Les mères ne se trompent guère au bruit que font des pas d'enfants. Et les filles passent devant, en guirlandes de robes blanches. A cause de son fichu qui n'est pas réglementaire, Annette est seule, à la queue.

Annette, Annette, ta mère est là ; ne vois-tu donc pas cette femme qui n'ose pas s'approcher mais qui tend vers toi ses deux bras ?

— Maman, maman, dit la petite aux yeux bleus couleur de gentiane.

Elle n'est point étonnée et demande simplement :

— N'est-ce pas Noël aujourd'hui ?

— Noël est en hiver, Annette.

— Je t'assure que c'est Noël, puisque j'ai le petit Jésus.

Voici la troupe des garçons.

— Philibert! crient en même temps Pernette et Anthelme éperdus.

Et Philibert en souriant vient à eux sans se presser.

— Tu nous avais abandonnés! lui reproche sa maman.

— Il n'y avait que la montagne à traverser pour venir.

Quant au seigneur de Pierrelongue, il triomphe encore une fois :

— Je suis arrivé avant toi, déclare-t-il à Philibert.

Le cortège des pèlerins s'éloigne déjà sur la place de Saint-Pierre où les fontaines font leur musique nuit et jour. Et les deux enfants retrouvés regardent la petite armée de leurs compagnons qui s'en va. Ils en ont le cœur serré. C'était la nouvelle croisade et c'étaient les temps héroïques. Mais le pape n'a-t-il pas dit : *ardents au devoir quotidien*?

— Tout de même, dit l'oncle Thomas, ils étaient partis quarante et sont arrivés quatre cents.

XIV

ÉPILOGUE

Les descentes n'ont pas d'histoire, les retours sont mélancoliques. L'élan appartient au départ, et la gloire à l'ascension.

Ils sont revenus en Maurienne, car il faut toujours revenir, — toujours, non, mais presque toujours. Ils sont revenus en Maurienne, sauf, toutefois, l'oncle Thomas qui ne voulut pas quitter Rome. Il entra comme frère lai dans un couvent de capucins, qu'il gratifia en entrant — don de joyeux avènement — de son ballot de contrebande apporté par la voie des airs. Et les capucins démunis n'ont pas cru devoir refuser cette offrande tombée du ciel.

Et sur le chemin du retour, Philibert a ren-

contré le monsieur de l'automobile pendant un arrêt à Pise.

— Monsieur, monsieur, c'est Philibert.

— Bonjour, bonjour, mon petit homme.

— J'ai vu Rome et j'ai vu le pape et j'ai communié de sa main.

— Vous faites donc des miracles. Moi, je ne sais pas où je vais. Depuis qu'elle a perdu Mirette qu'un grand danois a dévorée, ma femme ne tient plus en place. Elle est malade et énervée.

— Il faut la conduire à Rome afin qu'elle oublie son chien et qu'elle aime les enfants.

— Je veux bien la conduire à Rome. Y prendra-t-elle le sentiment de la vie essentielle?

— C'est Dieu qui donne la vie.

Et de Suse, Philibert a voulu passer la montagne. A la femme du cantonnier, assise devant son refuge, il a dit :

— Communiez si vous voulez goûter la joie que vos enfants goûtent au ciel.

Au vieux prêtre de Lanslebourg, il a dit :

— Monsieur l'abbé, vous m'avez béni à l'aller : mon voyage s'est accompli.

Et le vieux prêtre a répondu :

— Je vais faire un plus grand voyage, et par toi je le ferai mieux.

A la femme de Pierrelongue qui bailla le lait de ses vaches, et même celui de Fanchette, aux vingt-sept croisés qui partirent, Philibert a dit :

— Je vous donne ce que le pape m'a donné.

— Qu'est-ce que le pape t'a donné ?

— Ces paroles qu'il faut écouter : Approchez-vous tous les jours et, si vous ne pouvez tous les jours, le plus souvent que vous pourrez, de la table de communion. Pour une tasse de lait, vous aurez l'amour de Jésus.

— Pour vingt-sept tasses, mon petit, répond la vieille qui sait compter. Mais je vois que tu lui as parlé de la Fanchette que j'ai traite.

Et dans toute la vallée, l'annonce de leur arrivée les a précédés bientôt :

— Nos pèlerins sont revenus. Ils sont revenus de Rome.

Mais quand on a constaté qu'à la troupe

manquait Thomas, les malins ont hoché la tête :

— On a vu Thomas s'envoler. On ne l'a pas vu redescendre. L'oncle Thomas est un sorcier.

On a crié au sortilège et personne n'a voulu croire qu'il s'était fait capucin.

A la forêt Marie-Christine, Anthelme a salué ses arbres et repris sa bonne cognée. Si d'aventure on lui demande ce qu'il faut penser de Rome, il communique volontiers ses impressions romaines :

— Les bœufs ont de longues cornes, et le café est aussi grand que celui de Termignon. Mais le vin colle la bouche.

Pernette, sévère, intervient :

— Tu oublies le pape, Anthelme.

— Du pape on ne parle pas. De pauvres gens comme nous ne peuvent pas en parler.

L'instituteur dans son école a fait un cours d'architecture qui n'est pas prévu au programme :

— Il faut apprendre à bâtir. Bâtir, c'est la grandeur de l'homme. Il laisse après lui quel-

que chose. Détruire est stupide et vain. Et pour bâtir il faut croire.

Le curé a passé l'éponge sur les sept péchés capitaux et rendu le mur de l'église aux fresques du vieil imagier. Il acquitte en priant sa dette envers la dame de Turin, et chaque matin il s'élance à la chasse joyeusement, une chasse fort giboyeuse, car c'est la chasse des âmes.

Philibert et sa sœur Annette ont été l'objet, quelques jours, de la méfiance générale et de l'impopularité. Les petits enfants de l'école, sauf Catherine et Jean-Baptiste, ont été jaloux de leur gloire, et les parents pareillement. Demandez donc à la Girard, ou demandez à la Fourchon s'il est vrai que les deux croisés aient reçu la communion de la main du pape en personne, et la Girard et la Fourchon vous poufferont de rire au nez. Les prenez-vous pour des idiotes? elles sont au courant des choses et ne s'en laissent pas accroire. Christophe et Claude, leurs garçons, étaient-ils du fameux voyage? Alors, puisqu'ils n'en étaient pas, que reste-t-il de cette histoire et où serait

l'égalité si les uns brillaient, non les autres?

Mais Catherine et Jean-Baptiste ont eu foi dans Philibert :

— Nous ne t'avons pas lâché. Nous serions partis avec toi, mais on nous a pris de force.

Philibert les a consolés :

— Puisque vous n'avez pu venir, Jésus fera tout le chemin.

Et quand les jours ont passé — et peu de jours ont suffi, comme ils suffisent d'habitude pour les plus grands événements — au village et dans la Maurienne on a jeté de l'oubli sur la croisade des enfants. Annette et Philibert, fidèles, gardent leur pieux souvenir. Si la petite fille est tentée de mentir ou désobéir, vite elle touche la joue que le pape a caressée. Et Philibert voit encore ce long regard posé sur lui. Et de la sainte parole, ils appliquent le précepte le plus pénible assurément et le moins souvent pratiqué :

ardents au devoir quotidien....

Juin-Novembre 1913.

TABLE DES CHAPITRES

PROLOGUE.

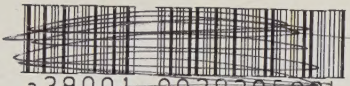
Trois petites marionnettes 1

I. — Y a-t-il encore des miracles 23
II. — Le miracle de la Noël 39
III. — Le songe de l'oncle Thomas 57
IV. — La croisade des enfants 65
V. — Les bonnes femmes d'Avrieux 83
VI. — Le départ des Croisés 105
VII. — L'oncle Thomas les trahit 127
VIII. — Combien sont-ils à la montée ? Combien sont-ils à la descente 151
IX. — Le village sur la montagne 191
X. — Tous les chemins mènent à Rome . . . 221
XI. — Et la poursuite continue 243
XII. — Une Rome pour chacun 259
XIII. — Laissez venir à Dieu les petits enfants. 289
XIV. — Épilogue 311

74648. — PARIS, IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9

PQ2603. O6A5 1913



a39001 003930503b

Y0-BWC-